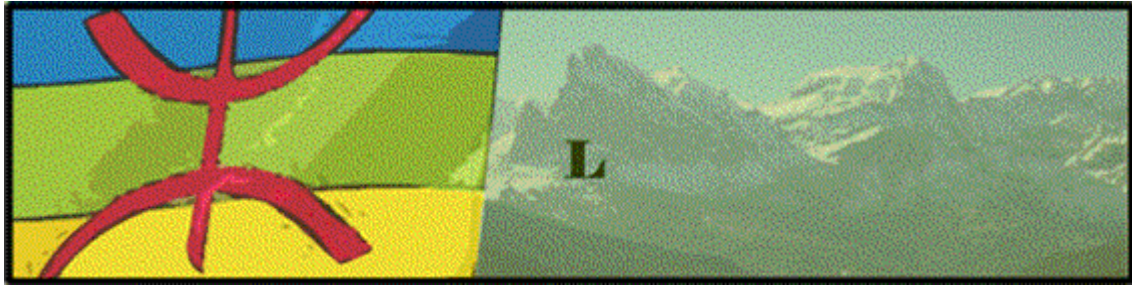


# LA KABYLIE



## Histoire de Kabylie

La Kabylie est une région montagneuse (entourée de plaines et par la mer) du nord de l'Algérie.

Son nom viendrait de l'arabe *al-qabā'il*, pluriel de *al-qabīla*, qui signifie « tribu », qui aurait donné le mot berbère *lqbayel*.

Ces confédérations de tribus déjà mentionnées dans l'antiquité sous un nom proche : *Cabales réf. nécessaire*. Actuellement ses habitants l'appellent « Tamurt n Leqvayel » (La terre des Kabyles).

Le poète se plaît à l'appeler « tamurt idurar », la terre des montagnes. Le pays des montagnes représente le Djurdjura occidental que les anciens appelaient « Aït Wadda » (Ceux d'en-bas) et le Djurdjura oriental qu'ils appelaient « Aït Oufella » (Ceux d'en-haut). La Kabylie possède une côte qui s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres. Elle fait partie de l'Atlas et se situe donc en bordure de la Méditerranée qui lui fournit ce que l'on appelle « la corniche kabyle », située entre Bougie et Jijel, dans ce qui était appelé colonialement la « Petite Kabylie ».

Pour l'historien Ibn Khaldoun, elle représente la portion du territoire qui s'appelait la province de Bougie ; ce que les anciens kabyles appelaient Tamawya taqbaylit ou tamawya tout court, "fédération kabyle".

## Géographie

La Kabylie couvre plusieurs circonscriptions ou wilaya de l'Algérie : Tizi Ouzou et Béjaïa (Vgayet), la majeure partie de Bouira (Tubiret) et Bordj Bou Arreridj, et une partie des wilayas de Sétif, Boumerdes, Jijel et de M'Sila (Tamsilt). Suite à l'insurrection de 1871, la France coloniale décida de diviser cette province en deux : la Grande et la Petite Kabylie, également appelées Haute et Basse Kabylie.

Ces deux Kabylie faisaient partie de l'ancien département d'Alger pour la Grande et du département de Constantine pour la Petite Kabylie ; dont Bougie (Bgayet) reste la capitale kabyle depuis des temps immémoriaux, décrite par beaucoup d'historiens (Charles André Julien, Ibn Khaldoun, etc.) Les Kabyles l'appellent "Bgayet l-Lejdud" (Bougie des ancêtres). Tizi-Ouzou, appelé autrefois "le village" est d'apparition récente (depuis l'époque coloniale).

La Grande Kabylie va de Thenia jusqu'à Tigzirt. Elle représentait le territoire situé au nord du Djurdjura. Une petite portion de l'ancienne

Province de Bougie. La Petite Kabylie se taillait s'étendait de Bouira en englobant le Djurdjura oriental, l'Akfadou jusqu'à Bougie et s'étendait d'Ouest en Est, et de la Méditerranée en passant par la vallée de la Soummam du Nord au Sud, soit plus de 500 km. Elle comprenait ainsi les confédérations des Bibans la et celle des Babors jusqu'a Collo.

Trois grands massifs montagneux occupent la plus grande partie de la région :

- Au Nord, la chaîne de la Kabylie maritime, culminant aux Aït Djennad (1278 m)
- Au Sud, le Djurdjura, dominant la vallée de la Soummam, culminant au Lalla-Khadîdja (2308 m)
- Entre les deux, le massif Agawa, le plus densément peuplé, avec 800 m d'altitude moyenne. C'est là où se trouve la plus grande ville de la Grande Kabylie, Tizi Ouzou. Larbaa Nath Irathen (anciennement « Fort-National »), qui compte 28 000 habitants en 2001, est le centre urbain le plus élevé de la région.

## **Population et langue**

La région est très densément peuplée. La population de Kabylie est estimée à plus de 5 millions. Un nombre important de Kabyles vit dans le reste du pays et à l'étranger (France et Europe).

De langue kabyle, les Kabyles représentent le deuxième groupe berbérophone après les Chleuhs du Maroc.

## **Histoire**

### **Moyen-Age**

La dynastie Fatimide du Xe siècle est née en Petite Kabylie, avec le dai ismaélien Ubayd Allah al-Mahdi qui trouva un écho favorable à ses prêches millénaristes. Ceci conduisit les tribus berbères Kutama à conquérir l'Ifriqiya puis l'Égypte. Les Fatimides eurent moins d'intérêt pour le Maghreb après la conquête égyptienne. Ils le laissèrent sous contrôle des Zirides. Les Zirides se divisèrent entre les Hammadides (en Algérie) et les Zirides (en Tunisie). Leur règne influa sur la vie de la Kabylie et de l'Algérie, en rénovant Bougie (ville capitale après l'abandon de la Kalâa des Beni Hammad) et aussi Alger.

## Conquête française



La région devient française progressivement à partir de 1857 et se soulève périodiquement, notamment en 1870 (« *révolte des Mokrani* »). La répression française se solde par de nombreuses arrestations, des déportations, notamment en Nouvelle Calédonie (voir Kabyles du Pacifique). La colonisation se traduit aussi par une accélération de l'émigration vers d'autres régions du pays et vers l'étranger. La France, à travers les " bureaux arabes ", procède également à l'arabisation des noms de familles et de lieux en Kabylie. C'est ainsi qu' Iwadiyen deviennent les Ouadhias, At Zmenzer devient Beni Züenzer ou encore At Yahia en Ould Yahia.

Pendant la guerre d'indépendance, la Kabylie est la région la plus touchée du fait de l'importance des maquis et de la répression et de l'implication de ses habitants. Le FLN y a recruté plusieurs de ses chefs historiques parmi lesquels Abane Ramdane et Krim Belkacem.

## Indépendance



La région s'est opposée à Alger à plusieurs reprises, d'abord en 1970 : le Front des forces socialistes de Hocine Aït Ahmed et de Yaha Abdelhafid conteste l'autorité du parti unique. En 1980, la Kabylie connaît plusieurs mois de manifestations réclamant l'officialisation de la langue berbère, appelées Printemps berbère circonscrit à la Kabylie et aux universités d'Alger. Ce réveil culturel s'intensifie à l'occasion du durcissement de l'arabisation en Algérie dans les années 90. En 1994-1995, l'année scolaire fait l'objet d'un boycott appelé « grève du cartable ». En juin et juillet 1998, la région s'embrase à nouveau après l'assassinat du chanteur Matoub Lounès et à l'occasion de l'entrée en vigueur d'une loi généralisant l'usage de la langue arabe dans tous les domaines.

A partir d'avril 2001, de graves émeutes provoquées par l'assassinat d'un jeune par des gendarmes accentuent la rupture avec les autorités: c'est le Printemps noir. Une revendication autonomiste, qui était jusque-là le fait de quelques intellectuels, est désormais portée par le Mouvement pour l'autonomie de la Kabylie (MAK), dirigé par le chanteur Ferhat Mehenni.

## Économie

L'économie traditionnelle de la région repose sur l'arboriculture : vergers, oliviers, ainsi que sur l'artisanat (orfèvrerie, tapisserie) ou encore poterie. L'agriculture de montagnes laisse peu à peu la place à une industrie locale (électroménager avec la société Solène). La Kabylie fournit une grande partie de l'eau potable pour les régions qui sont à l'est et à l'ouest de celle-ci.

## La Ville de Tizi-Ouzou.

### **SITUATION GEOGRAPHIQUE ET ECONOMIQUE DE TIZI-OUZOU:**

Tizi-Ouzou, située sur un col d'une hauteur de 270 m (col: Tizi en kabyle), n'est pas tout à fait une ville de montagne et encore moins de plaine. Tirant son nom d'une plante sauvage verte à fleurs jaunes qu'est le genêt (Ouzou en kabyle) qui embellit toute la région, elle est enserrée par le massif du Belloua (de 650 m d'altitude) et le massif de Hasnaoua (de plus de 600 m d'altitude). La ville de Tizi-Ouzou, dont le nom signifie donc "Col des genêts", est à 100 Km à l'est d'Alger. Elle est la capitale de la grande Kabylie, région essentiellement montagneuse, d'une superficie de 2.957,93 km<sup>2</sup>, délimitée:

- au Nord, par la mer Méditerranée,
- au Sud, par la wilaya de Bouira,
- à l'Est, par la wilaya de Bejaia,
- à l'Ouest, par la wilaya de Boumerdès.

C'est un relief accidenté très contrasté du massif tellien où l'on passe de la plaine (Sébaou) à la montagne (Djurdjura). Les chaînes côtières s'étendent du Mizrana à Dellys.

La Kabylie regorge d'eau avec un potentiel naturel important. Sa partie basse contient une nappe importante, ses montagnes un nombre infini de sources dont certaines relèvent de la légende. Ces potentialités hydriques sont fournies par la forte pluviométrie ou de fonte de neige du massif du Djurdjura. Ce qui alimente fortement deux grands oueds de la région: l'oued Sébaou et l'oued Aïssi. Les spécialistes soutiennent que les caractéristiques physiques de la région font que la rentabilisation de ce potentiel naturel pour le mettre à la disposition de ses habitants ne nécessite pas de gros investissements. Un barrage de 57 millions de m<sup>3</sup> d'eau a été réalisé en Décembre 2001 à Taksebt dans le but d'améliorer l'approvisionnement en eau potable des populations de Tizi-Ouzou, de Boumerdès et d'Alger.

Le chantier consiste à réaliser des canalisations, une unité de traitement de l'eau, un tunnel, des réservoirs, des stations de pompage, en plus de l'acquisition d'équipements électriques et électroniques.

Un autre programme d'urgence initié récemment par les pouvoirs publics pour résorber le déficit en eau potable est la mise en service d'une station

de dessalement d'eau de mer de Tigzirt. Cette infrastructure d'une capacité de 2500 m<sup>3</sup> par jour, touchera près de 17000 habitants.

Un autre projet, dans la commune d'Ait -Aïssa Mimoun, a été inauguré le 1er Août 2004. Il s'agit d'une chaîne d'alimentation en eau potable (AEP) permettant d'alimenter près de 32 villages. Ainsi l'AEP qui était de 30 l/j/habitant sera augmentée à 120 l/j/habitant dans cette région. On déclare qu'actuellement 85 à 90% des villages que compte la wilaya de Tizi-Ouzou sont alimentés en eau potable.

Cette wilaya, région des figues et des olives, possède tous les atouts susceptibles de séduire le touriste, grâce à la mer, la pureté de l'air des montagnes, les pentes enneigées du Djurdjura (Tala Guilef), principales hauteurs du nord algérien et les forêts d'Yakourène.

Dans cette wilaya du centre algérien, d'autres villes méritent l'attention du visiteur: Tigzirt, station balnéaire de la chaîne côtière du Mizrana, située sur l'ancien site phénicien de "Rusgunias" et de la ville romaine de "Iomnium". Elle enregistre toujours une forte affluence d'estivants.

Ath-Yenni, ce village bâti sur la crête d'une montagne, tient sa réputation de ses beaux bijoux kabyles qu'il produit.

Ain El Hammam (ex Michelet), avec ses magnifiques panoramas sur les sommets de Lalla Khadîdja, complète et embellit davantage le tableau féérique et paradisiaque de la grande Kabylie.

Même si la ville de Tizi-Ouzou offre moins d'attrait touristique qu'Ath-Yenni (tourisme de montagne), Tigzirt ou Azzefoun (tourisme balnéaire), elle dispose d'une infrastructure hôtelière non négligeable. L'hôtel Lalla Khadîdja (3 étoiles) est le premier inscrit dans le programme spécial. Etant un passage obligé, Tizi a hébergé des touristes se dirigeant vers la côte ou la haute montagne ainsi que des routiers ou des commerçants qui sont de passage. Tizi-Ouzou dispose d'autres infrastructures touristiques. Elle est, en effet dotée, des hôtels Amraoua (4 étoiles), le Belloua (3 étoiles) et du restaurant Thala de la piscine olympique. Le personnel qui y exerce est formé par l'Institut Supérieur des Techniques Hôtelières (Tizi-Ouzou) qui forme même des étrangers dans les spécialités réception et cuisine.

Sur le plan économique, Tizi-Ouzou à une présence modeste avec un tissu industriel relativement important. En effet, elle abrite les complexes d'Electroménager de Oued Aïssi et de Fréha, de mécanique à Azazga et de textiles à Drâa Ben Khedda. L'arboriculture, l'élevage traditionnel, la céréaliculture de subsistance et quelques jachères constituent les

principales activités agricoles, en plus d'activités d'artisanat traditionnel (Ath Yenni, Ath -Kheir, Ath- Hichem,...)

### **QUELQUES REPERES HISTORIQUES:**

Tizi-Ouzou a vécu une histoire assez riche en évènements et en personnages. C'est, en effet, une région réputée farouche à toute incursion étrangère et sa population a toujours été prête à s'engager totalement pour la conquête de l'indépendance avec le même enthousiasme et la même foi. Les habitants de la Kabylie se caractérisent, en effet, par leur amour pour la liberté et la patrie.

A l'instar des autres régions d'Algérie, la partie occidentale de la Kabylie a connu une chaîne de civilisations: les phéniciens, les premiers à asseoir leur colonisation en Algérie, suivis des grecs, des romains, des vandales, des byzantins, des arabes, des espagnols, des turcs et enfin des français. La partie orientale et le Djurdjura ont été épargnés grâce à la riposte des indigènes et aux difficultés d'accès à cette région.

Tizi-Ouzou est l'une des wilayas qui s'est imposée sur le plan historique en ayant fourni une pléthore de résistants et de combattants tels : Lalla Fatma N'SOUMEUR, AMIROUCHE, Krim BELCACEM, Ramdane e ABANE et bien d'autres.

Durant l'occupation française de 1830, la Kabylie, contrée encore insoumise de l'Algérie colonisée, avait montré une résistance héroïque jusqu'en 1844 où les colons avaient gagné Dellys, Draâ-El-Mizan et Tizi-Ouzou. Dès 1852- 1853, des tentatives de prise du bloc montagneux par le Maréchal RANDON se sont heurtées à une vigoureuse résistance dont celle de Lalla Fatma N'SOUMEUR qui commandait alors les troupes kabyles. Ignorant le nom de cette combattante, RANDON l'appela la "Jeanne d'Arc du Djurdjura".

A partir du 24 Mai 1857, l'armée française entreprit l'assaut final sur les Ath-Irathen. Ce n'est que le 10 Juillet 1857 que cette forteresse fût prise avec la bataille d'Icherriden qui avait duré 45 jours. C'est alors, et plus exactement le 11 Juillet 1857, que Lalla Fatma N'SOUMEUR fut capturée. Les insurrections se succéderont jusqu'à la plus grande de 1954 en passant par celle de 1871 quand l'insurrection d'El Mokrani se propagea sur toute la Kabylie qui s'était montrée solidaire avec les autres régions du pays face à l'ennemi français.

Ainsi, Tizi-Ouzou a toujours joué un rôle primordial dans l'histoire et a terriblement enduré les méfaits de la colonisation. En effet, le "Col de Genêts" est connu depuis l'antiquité comme lieu de passage et de fixation



des postes militaires car dominant la vallée du Sébaou et donnant accès au massif kabyle. Il suscite ainsi la convoitise des étrangers. De plus, Tizi-Ouzou a été très tôt remarquée pour sa position stratégique surtout sur le littoral où se sont constitués les premiers centres urbains (Dellys et Tizirt) en raison des activités portuaires.

Le poids politique que prenait la montagne kabyle au cours de l'histoire en tant que lieu de refuge et de résistance, a donné encore plus d'intérêt au "Col des Genêts". La dynamique socio-historique de Tizi-Ouzou a toujours été, et jusqu'à présent, intimement liée à sa région.

## La Ville de Béjaïa

Béjaïa (*Bgayet* en berbère et transcrit en tiffinagh, *Bougie* en français ou encore *Vaga* (les ronces) en libyco-berbère et *Saldae* en romain) est une ville d'Algérie en Kabylie. Elle est aussi le chef-lieu de la wilaya (département) du même nom.

Ses habitants sont appelés les Bougiotes ou les Bédjaouis.

Avec ses 160 000 habitants en 2004, Béjaïa est la plus grande cité de toute la Kabylie. C'est aussi la plus importante de la région avec son grand pôle industriel, où l'on peut trouver des industries diverses, sans oublier sa situation géo-stratégique possédant un important port pétrolier et commercial sur la mer Méditerranée. Bgayet est dotée également d'un aéroport international. La wilaya de Bgayet s'étale sur une superficie de 3 268km<sup>2</sup>, pour une population de près d'un million d'habitants. Elle est limitée à l'Ouest par les wilayas de Tizi Ouzou (Tizi-Wezzu) et Bouira (Tubirett), au Sud par les wilayas de Bouira, Bordj-Bou-Argeridj et M'sila, à l'Est par la wilaya de Sétif et Jijel, au Nord par la mer Méditerranée.

Connue à l'époque romaine sous le nom de *Saldae*. Au Moyen Âge, elle devient connue grâce à la qualité de ses chandelles faites de cire d'abeille auxquelles elle a donné son nom. Bougie a joué un rôle dans la diffusion des chiffres arabes en Occident.

### Histoire.

L'empire romain à son apogée, vers l'an 120

De par son histoire plus que millénaire, Bejaia est l'une des plus anciennes villes d'Algérie. En -27/-26, l'empereur romain Auguste fonde la colonie *Julia Augusta Saldensium Septimana Immunis* à l'intention des vétérans de la légion VII. Cette ville de *Saldae* est intégrée à la Maurétanie Césarienne en 42 de notre ère. Elle est mentionnée comme étant un siège épiscopal au Vane siècle.

Une inscription du second siècle qualifie *Saldae* de « *Civitas Splendidissima* ». Selon Léon Renier, cette inscription a été transportée au musée algérien du Louvre, à Paris. Plusieurs amphores, des mosaïques, des chapiteaux, des pièces de monnaies ont été trouvées par les archéologues lors de récentes fouilles.

Au Moyen Âge, le port joue un rôle politique de premier plan. La dynastie berbère des Hammadides, en conflit avec celle des Almoravides, décide de transférer sa capitale de Qall'a vers Bgayet.

La ville, qui est devenue l'une des cités les plus prospères de la côte méditerranéenne repousse une expédition gênoise en 1136. En 1152, elle est prise par les Almohades. La ville a connu un tel développement que selon Léon l'Africain de Amin Maalouf, elle est peuplée de plusieurs dizaines de milliers de personnes, essentiellement des Kabyles et des Andalous.

Devenue une redoutable ville de corsaires au XIVe siècle, la ville est prise par l'Espagnol Pedro Navarro en 1510, l'occupation dure jusqu'en 1555.

## **Géographie.**

La région dont nous nous proposons de rappeler l'histoire, se limite approximativement : à l'Ouest par les crêtes du Djurdjura ; à l'Est par les Babors auxquels se soudent les Bibans qui s'étendent jusqu'au Sud-Est dominant les plaines de la Médjana et de Bordj-Bou-Arrirédj. Une vallée, où serpente la Soummam, séparant les Babor-Biban du Djurdjura, débouche vers le Sud à Ighrem, El Asnam, en une riche plaine plantée d'oliviers, d'arbres fruitiers, de vignobles et d'autres cultures. Le golfe de Béjaia, sur le bord duquel la ville s'élève en amphi-théâtre, offre l'aspect d'un vaste lac entouré d'un rideau de montagnes aux profils capricieux : d'abord la crête de Gouraya qui domine la ville ; à sa droite le pic de Toudja ; en face et suivant l'ellipse du littoral, viennent la cime de Bou-Andas, les dentelures rocheuses de Béni-Tizi, du Djebel Takoucht, d'Adrar-Amellal, Tizi-Uzerzur, la large croupe des Babors à côté du pic du Tababort ; enfin, au dernier plan, la silhouette bleuâtre du pays de Jijel.

Lorsqu'on s'éloigne de la ville pour se diriger vers Ziama, les gorges de Chaabet-El-Akhra, on suit, sur un parcours de plus de trente kilomètres, le demi-cercle formé par le golfe. La route qui suit parallèlement le rivage traverse une plaine fertile dominée par des sites pittoresques verdoyants avec une végétation épaisse et drue.

Les bords de la Soummam que l'on traverse sont couverts d'ajoncs et de lauriers-roses séparant ses rives de beaux jardins où figuiers, oliviers, orangers, abricotiers, et tant d'autres se coudoient, tout atteste, en ces lieux, une impulsion intelligente, beaucoup d'esprit d'initiative, du goût et du sérieux dans le travail. Après Souk-el-Khemis et sa douce plaine, la

bande qui s'étend le long du rivage se rétrécit peu à peu pour aboutir, vers le Sud-Ouest en suivant la rivière, à la route menant aux gorges.

La végétation, en certains endroits du bord de la route, constitue un véritable fouillis de plantes sauvages, de lierre, de vigne vierge, de lianes épineuses, de ronces ; sur les pentes douces ou abruptes des frênes, des pins, des chênes-verts, des chênes-liège, des eucalyptus émergent des gros buissons de genêts et de lentisques au milieu desquels, souvent une eau limpide, trace des sillons de fraîcheur et de vie.

Les gorges offrent un décor grandiose et titanesque par sa beauté et ses proportions. L'âpreté des roches en surplomb, la sévérité des montagnes s'élevant à pic sur les deux rives du canon qui murmure au fond de l'abîme, la route constamment suspendue sur l'abîme, tantôt creusée dans le flanc de la montagne, tantôt établie sur des arches de maçonnerie aux endroits durs de la paroi, des oiseaux de toutes sortes, points noirs la haut, très haut, tellement haut qu'ils semblent planer près du toit du monde, font ressentir au milieu de ce paysage, la fragilité de l'homme, et nul parmi ceux qui traversent ne peut se défendre d'un sentiment d'inquiétude ; c'est sans doute pour cette raison qu'on l'appelle « Chaabet-el-Akhra ».

Lorsqu'on escalade les pentes de Gouraya et qu'on aboutit au mausolée, on jouit d'un panorama incomparable. Au bas, la ville apparaît comme un petit village de lilliputiens. Dans la buée opaline du matin disparaît la ligne d'horizon et le ciel semble se confondre avec la mer. Vers le Sud-Ouest, sur le flanc de cette montagne, apparaît Toudja noyée dans la verdure où coulent intarissables des sources arborant au milieu d'orangeraias séculaires, et, en face les massifs imposants des Babor et des Bibans jonchés d'une multitude de villages, points blancs à peine visibles. Lorsque le soleil, disparaissant à l'horizon, laisse derrière lui des nuages étincelants d'or, toutes ces montagnes sont diaprées des plus vives couleurs et se réfléchissent avec une netteté sur la nappe transparente et mobile ; ce spectacle grandiose se ternit ensuite progressivement, sous l'influence des vapeurs humides de la mer, en passant par des nuances des plus variées. À ce spectacle enchanteur, la rade offre un havre aux navires et barques de pêche que peu de côtes de la Méditerranée possèdent. C'est sans aucun doute, pour ces raisons que les Phéniciens avaient choisi ce lieu pour l'un de leurs comptoirs-colonies, que les Romains conservèrent et que an-Nacer ibn Hammad (des Berbère Hammadides) y édifia sa capitale.

### **Origine du mot *bougie*.**

Le mot *bougie* n'est apparu dans la langue française qu'au XIVe siècle. Tiré de Bugaya, une ville d'Algérie qui fournissait une grande quantité de cire pour la fabrication des chandelles. La bougie comme telle fut développée au milieu du XIXe siècle, et se distingue de la chandelle par sa matière première et l'utilisation d'une mèche de coton tressé. Le tressage permet à la mèche de se courber et de se consumer : inutile alors de la moucher. La misérable chandelle disparaît alors, et la cire perd de son intérêt.



## **UNE SOIREE BERBERE**

# ROBES KABYLES





**La Robe de Mariée Kabyle:**



















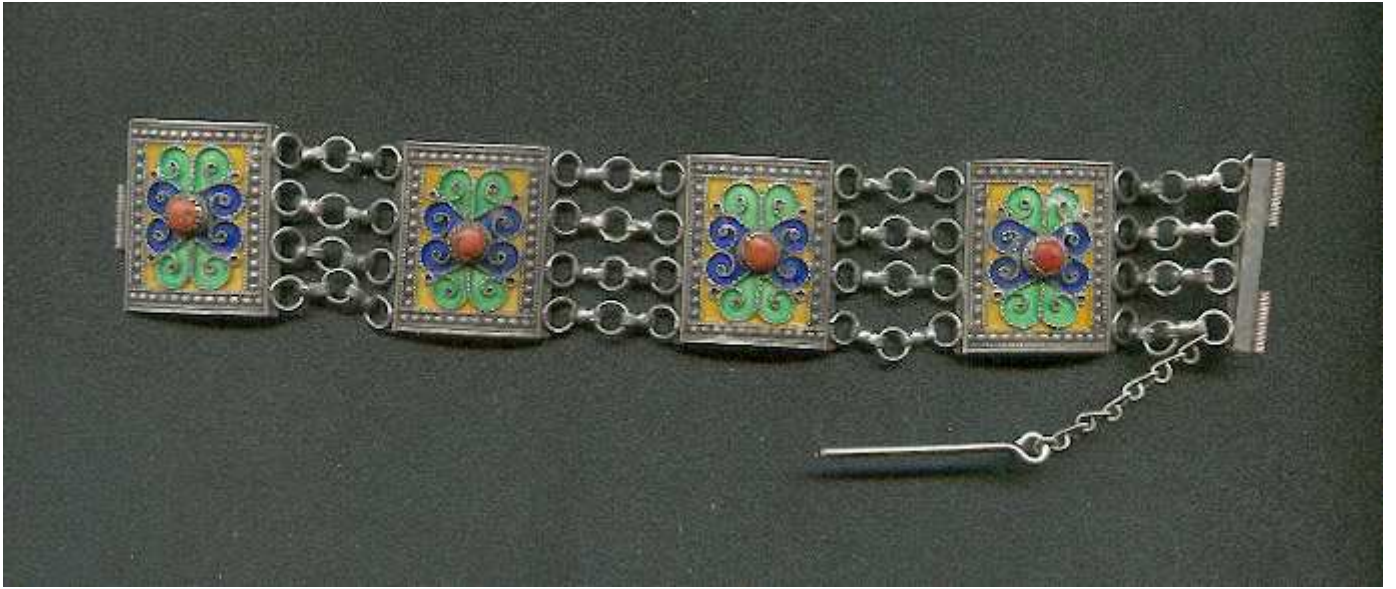
# LES BIJOUX KABYLE



















# LA POTERIE KABYLE

## Poterie de la Grande Kabylie

A la renommée confirmée, des traits communs et des airs de famille la caractérisent. Qu'elles soient originaires de Mâatkas, Bourouh ou Ath-Kheir, la poterie berbère présente les mêmes symboliques. Elle allie simplicité et Fonctionnalité, solidité, étanchéité, esthétique et valeurs humaines. Des formes et des décors tout de symboles de la culture rurale et de la sensibilité féminine. La couleur rouge prédomine.



## Poterie de la petite Kabylie

Variété des formes, richesse des thèmes et vitalité créatrice. Le rouge y est utilisé par touches discrètes. Fidélité à l'environnement, car tour à tour montagnaise et littorale, ouverte à toutes les civilisations (Phéniciennes, Romaines, Turques) et présentent une relative ressemblance avec celle de la grande Kabylie. Elle allie robustesse, Fonctionnalité et charme.







Dans la plupart des région berbères les femmes font toujours des poteries pour l'utilisation domestique(intérieure) et l'exposition.

Les décorations peintes et des formes complexes font partie d'une culture visuelle féminine plus large qui inclut aussi la décoration murale, tissant et le costume féminin fortement coloré distinctif et le bijou.

Cette tradition féminine est tout à fait distincte des influences Islamiques qui dominent les centres urbains où les hommes sont les potiers. Ils font la marchandise jetée de roue, vivement décorée, vitré et renvoyé(tiré) dans de grands fours.





**Jarre a eau d'Ait Kheir**



**Cruche Kabyle D'ait Kheir**

# FEMMES KABYLE



# LA CUISINE KABYLE

## Omelette kabyle.

**Cuisson: 30 mns, Ingrédients :**

- 125g de semouline.[1]
- 2dl de lait.
- 4 oeufs.
- 4cl d'huile.
- 1 paquet de levure en poudre.
- 1 pincée de sel.
- 1 bol d'huile.
- 150g de sucre en poudre.
- 2dl d'eau.
- 4cl d'eau de fleur d'oranger.



**Temps de préparation : 10 minutes**

Unir la semouline avec 2 cuillères d'huile y joindre les oeufs un par un, le lait froid, le sel et la levure. Malaxer la pâte pendant 5 minutes. Faire chauffer l'huile dans une poêle pas trop large puis y verser la pâte.

Durant la cuisson, répandre de l'huile sur la surface du gâteau. A l'aide d'une assiette, égoutter l'huile et le retourner sur l'autre face. Remettre l'huile, en cours de cuisson, découper le gâteau en 4 ou 6 beaux triangles.

Les dorer de toutes parts. Les retirer et enfin les arroser de miel fondu ou de sirop cuit parfumé avec l'eau de fleur d'oranger.

A Savoir :

[1]La semouline est une semoule très très fine que l'on trouve facilement dans les grandes distributions.

## Couscous Kabyle.

**Cuisson : 1H, Ingrédients :**

- 1kg de couscous roulé.
- 1 morceau de Qedid. ou de graisse salée.
- 150g de lentilles et de haricots secs trempés.
- 1 botte de blettes sauvages.
- 1 tête de Guernina.\*(facultatif).
- 5 navets.
- 5 carottes.
- 1 pied de cardes.
- 5 pommes de terre.
- 2 tomates ou 20g de concentré
- 2dl d'huile soit 1 verre classique.
- 1 piment rouge.
- 1 tête d'ail.
- 1 oignon.
- Poivre rouge. Poivre noir.
- Sel.



Commencer par faire cuire durant 45 minutes à l'étuvée dans l'eau, le qedid, les lentilles, les haricots et les autres légumes y compris les chardons, coupés en morceaux, les tomates entières ou le concentré ainsi que l'oignon émincé. Laisser cuire une dizaine de minutes puis piler les condiments et les ajouter à la sauce, ainsi que la graisse salée. Ensuite, joindre les navets et les carottes coupés en long. Laisser cuire 10 minutes.

Ajouter les pommes de terre coupées en deux et terminer la cuisson durant 15 minutes. Humecter d'huile d'olive, le couscous cuit à la vapeur et servir avec les légumes.

**A Savoir :**

Le couscous est meilleur cuit à la vapeur au dessus du bouillon.

## Gâteau de semoule mode Bejaia.

### Ingrédients:

- 500g de semoule moyenne tamisée et grillée.
- 100g de sucre glace tamisé.
- 50g de beurre.
- 100g de noix moulues ou d'amandes.
- 50g d'amandes entières.



**Temps de préparation : 5 minutes Cuisson : 10 minutes**

Travailler le beurre et le sucre durant 5 minutes puis ajouter la semoule et les amandes. Verser dans une assiette plate.

Égaliser la surface, tracer des losanges réguliers. Piquer le centre des losanges avec une amande ou une dragée.

## Galette.

### Ingrédients :

- 1kg de semouline [1] fine.
- Du sel.
- 4cl d'huile soit 2 cuillères à soupe.

**Temps de préparation : 30 minutes Cuisson : 5 minutes**

Pour cette recette, il vous faut une tôle épaisse en fer ou 1 plateau spécial en cuivre.

Mélanger énergiquement la semouline tamisée avec le sel. Mouiller peu à peu d'eau pour que la pâte soit ferme. Laisser reposer à couvert une quinzaine de minutes. Une fois, le temps d'attente fini, pétrir en aspergeant d'eau afin d'obtenir une pâte légère, élastique et non collante. Laisser reposer 5 minutes recouverte d'un torchon. Prendre ensuite 3 boulettes de pâte, les enduire d'huile et les aplatir une à une puis les poser l'une sur l'autre. Les aplatir de nouveau au rouleau pour obtenir un disque rond. Faire cuire les deux côtés sur la tôle préchauffée et légèrement huilée.

Après cuisson, couper en petits morceaux et tenir au chaud couvert d'un torchon.

**A noter :**

[1]la semouline c'est de la semoule très très fine qui se trouve facilement dans la grande distribution."semoule de blé dur".

## **Crêpes Kabyles**

Recette simplifiée - Pour 15 crêpes environ

600 g de semoule

500 g de farine

20 g de levure du boulanger

1/2 paquet de levure chimique

1 bonne cuillerée à café de sel

1/2 l. d'eau

1 poêle à fond épais de 24 cm de diamètre

Mélanger la semoule, la farine, le sel et la levure du boulanger

Verser l'eau peu à peu et travailler énergiquement avec la paume de la main par des mouvements circulaires jusqu'à l'obtention d'une pâte semi-liquide.

Ajouter la levure chimique en la mélangeant avec la pâte. couvrir avec un torchon et laisser lever 15 mn environ.

Mettre la valeur d'une louche dans la poêle froide, la porter sur le feu, quand la surface de la crêpe est recouverte de trous, la retourner pour cuire l'autre face.

Pour le suivantes, refroidir la poêle à l'eau froide (sous le robinet) et l'essuyer entre chaque crêpe.

Servir avec de l'huile d'olive, du beurre, du sucre ou du miel.

## **Chorba**

Pour 6 personnes

Préparation : 30 min

Cuisson : 1h

### **Ingrédients :**

-2 carottes

-1 grosse pomme de terre

-2 petites courgettes

-1 oignon

-2 gousses d'ail

-6 pilons de poulet

-6 petits morceaux d'agn-De la coriandre fraîche

- 2cc de cumin moulu
- 2cc de paprika
- 1 pincée de thym
- 2cc d'épices spéciales tajine ou 1 bouillon cube
- Sel
- 1CS d'huile d'olive
- 1/2 tasse de vermicelle
- 1 petite boîte de pois chiches
- Coupez en petits morceaux l'oignon et le reste de légumes.
- Dans une cocotte faire chauffer l'huile d'olive et faire dorer les viandes et les oignons.
- Brunissez au cumin et paprika, ajoutez la coriandre finement coupée.
- Quand les viandes sont rousses, ajoutez un verre d'eau pour dissoudre les sucs et laissez bouillir.
- Couvrez d'eau et ajoutez les légumes coupés en petits morceaux et toutes les épices.
- Salez, couvrez et laissez mijoter à feu doux 1h.
- A la fin ajoutez le vermicelle et les pois chiches. Arrêtez le feu après 10 min, c'est prêt.
- Cette soupe est à servir avec du pain de semoule appelé aussi pain de tagine.



## **Beignets de semoule**

### **Ingrédients:**

- 4 oeufs.
- 1 paquet de levure.
- 25g d'amandes en poudre.
- De la grosse semoule.
- De l'huile pour friture.
- 1 bol de miel.
- 2cl d'eau de fleur d'oranger ou une goutte d'essence de rose.

**Temps de préparation : 10 minutes Cuisson : 10 minutes**

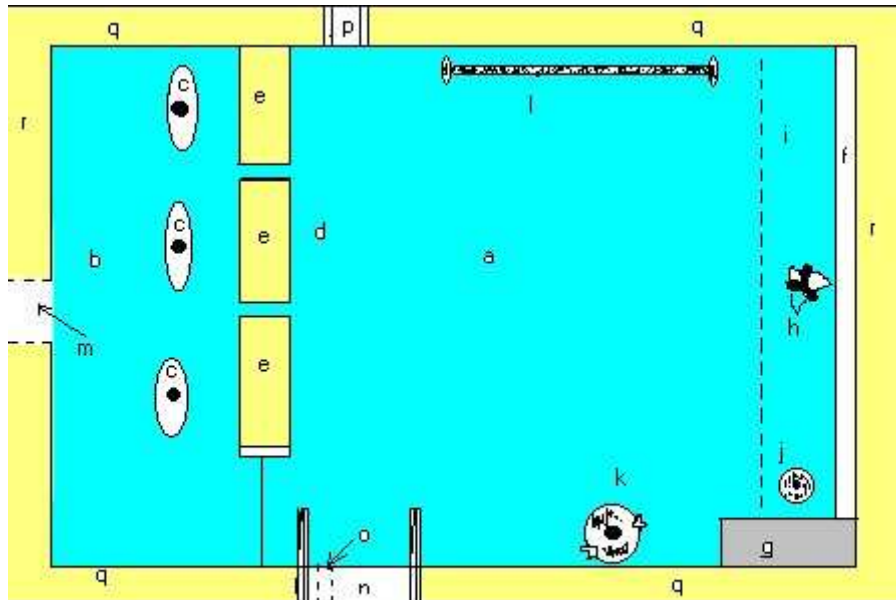
Commencer par battre de façon énergique les oeufs et la levure pendant au moins 5 minutes.

Ajouter la poudre d'amandes ainsi que la semoule pour avoir une belle pâte à crêpe épaisse. Ensuite prendre à l'aide d'une cuillère en bois des petits paquets de pâte et les verser dans l'huile bien chaude.

égoutter, puis tremper les beignets dans le miel fondu et parfumé selon le gouts avec de l'eau de fleur d'oranger ou de l'essence de rose. Délicieux !!!

# LA MAISON KABYLE

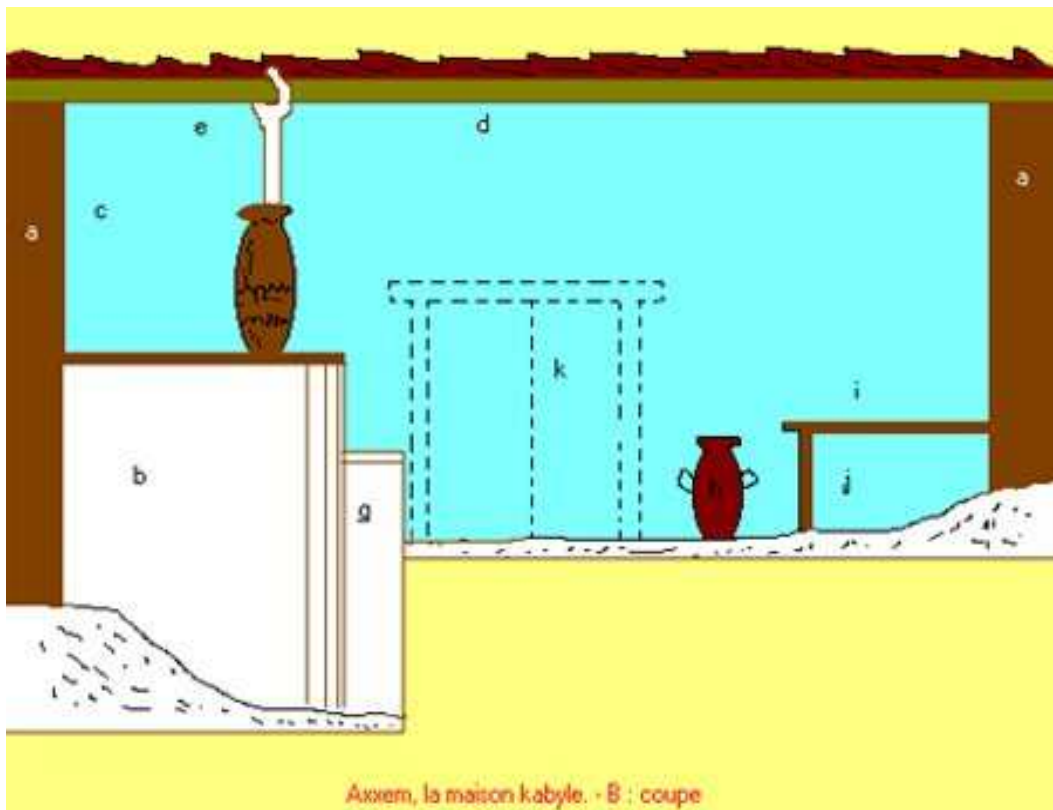
## Plan d'une maison kabyle (ancienne)



Axxem, la maison kabyle. - A : plan

- a) taqaet, sol de la maison. j) tassirt, moulin dométique.
- b) adaynin, étable - écurie. k) lbila, grande jarre pour la réserve d'eau.
- c) akufi, grande jarre à provisions l) azetta, métier à tissier.
- d) tadekkant, large banquette en maçonnerie m) ettaq, lucarne.
- e) lmedwed, mangeoire : ouverture n) tavnurt u xxam, porte d'entrée.  
aménagée dans tadekkant . o) tazulikht, rigole d'écoulement (sous
- f) adekkan, étagère en maçonnerie. la porte d'entrée).
- g) tagrurt, réduit destiné à du petit bétail p) tavnurt m berra, petite porte réservée.
- h) lkanun, foyer q) tasga, mur de façade.
- i) aeric, claie à glands r) tacraft, mur de pigeon. (son emplacement au-dessus du foyer).

## Coupe d'une maison kabyle (ancienne)



- a) tacraft, mur de pignon.
- b) adaynin, étable - écurie.
- c) taerict, soupente. et de branchages.
- d) asalas alemmas, poutre de faîtage
- e) tigejdit, pilier.
- f) akufi, grande jarre à propositions
- g) tadekkant, large banquette en maçonnerie dans laquelle sont ménagées les mangeoires (lemawed).
- h) lbila, grande jarre pour la réserve d'eau.
- i) agents, soupente rustique faite de piquets
- j) tagrurt, réduit destiné à du petit bétail.
- k) tavnurt u xxam, porte d'entrée

# **REGION KABYLE**



**ait-yanni**



**cap\_carbon\_bejaia**



## **Larbaa Ouacif**



**larbaa-ouacif1**



**paysage-de-bejaia**





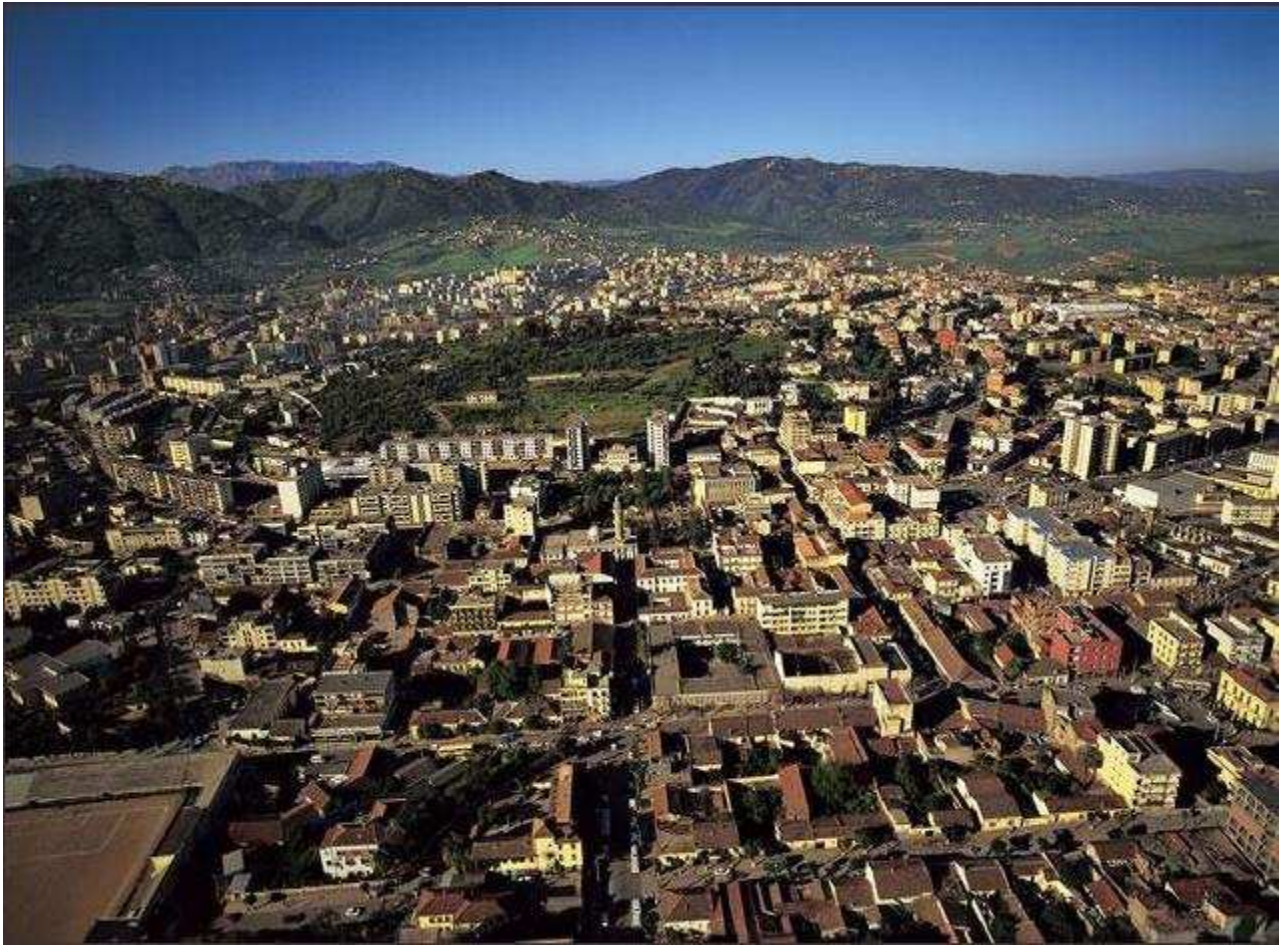
## **Tadmait**



**tadmait1**



**tizi-la-nuit**



**tizi-ouzou**



**tizi-ouzou1**



**yemma-gouraya**

# Les Personnages célèbres de la Kabylie

## MASSINISSA

**Le plus célèbre roi amazigh de l'Antiquité,  
unificateur de la Numidie**



Massinissa, dont le nom était transcrit MSNSN sur les stèles libyques -à lire probablement mas n sen "leur seigneur"- était le fils du roi Gaïa.

On connaît très peu de choses de Gaïa mais on sait que sous la direction de ce souverain, le royaume massyle avait commencé à atteindre un haut degré de civilisation, mais Syphax, le roi des Massaessyles rivaux, n'avait pas cessé de le harceler, s'emparant, à chaque fois qu'il le pouvait, de ses villes et territoires. Rome soutenant Syphax, Gaïa s'était allié aux Carthaginois. Il leur fournit, en échange de leur protection, des troupes que le jeune Massinissa commanda en

Espagne, à partir de 212 ou 211 avant J.C. jusqu'à l'automne 206, avec de fréquent: voyages en Afrique. La guerre ne tarda pas à tourner en faveur des Romains. Les Carthaginois, battus à Ilipa, perdirent leurs possessions

en Méditerranée. Le général Scipion qui commandait l'armée romaine en Espagne, songeait à porter la guerre en Afrique, mais il voulait, auparavant s'assurer le soutien des royaumes numides. Il avait déjà gagné l'amitié de Massinissa, avec lequel il avait passé accord secret, puis il se rendit en Afrique pour tenter de convaincre Syphax de joindre à l'alliance. Mais le roi massaessyle, ayant eu vent de l'accord avec Massinissa, s'était déjà rapproché de Carthage.

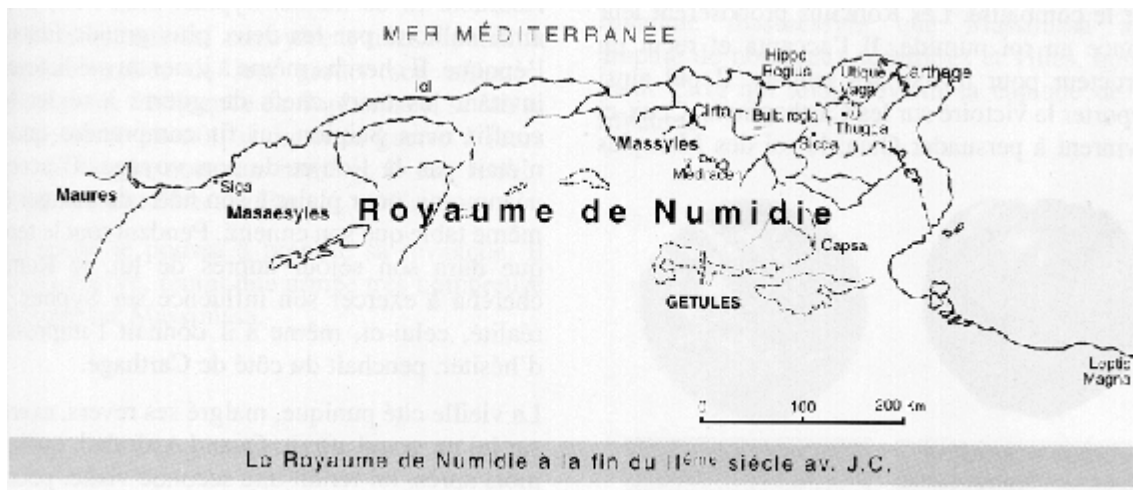
Gaïa mourut cette année là et la royauté passa, la règle de succession des royaumes amazighs, au mâle le plus âgé de la famille, son frère Oezalcès. Celui-ci ne tarda pas à mourir à son tour. Un de ses fils, Capusa, lui succéda un homme sans envergure qui vit aussitôt se dresser contre lui un certain Mazetul qui devait appartenir à une à une branche rivale de la famille. Capusa fut tué au cours d'un combat mais Il ne prit pas le titre de roi. Il le conféra au frère de Capusa, Lacumazes, qui était un enfant. Or le trône devait revenir cette fois-ci à Massinissa, devenu l'aîné des enfants de la famille. Le jeune homme, se sentant lésé, quitta l'Espagne, avec une troupe de cavaliers, déicié à faire valoir ses droits.

Lucamazès appela Syphax à son secours. Le puissant roi massaessyle chassa Massinissa mais, en retour, il annexa le royaume massyle.

Massinissa, réfugié dans les montagnes, avec une poignée de fidèles, connut une vie de proscrit. Il ne continua pas moins à harceler ses ennemis et les hommes de Syphax ne réussirent pas à venir à bout de lui.

Son heure arriva quand Scipion, décidé à en finir, avec Carthage, débarqua en Afrique. Le rusé Romain essaya une nouvelle foi, d'attirer Syphax jetant de nouveau l'alliance proposée, il se tourna de nouveau vers Massinissa, Les premiers combats tournèrent en faveur des deux alliés Ces derniers, encouragés par leurs succès, s'attaquèrent à Uttique, place forte carthaginoise, mais l'intervention de Syphax, les obligea à se retirer. ils prirent leurs quartiers d'hiver et Scipion, en cachette de Massinissa, entra de nouveau en contact avec Syphax. Faute de le détacher des Carthaginois, il lui demanda de proposer une solution pour mettre fin au conflit entre Rome et Carthage. Syphax proposa que les Carthaginois évacuent l'Italie, où ils sont en campagne, en échange les Romains quitteraient l'Afrique. Si le général Asdrubal, qui commandait les Carthaginois accepta l'offre, Scipion, qui voulait en fait la reddition pure et simple de la Cité punique, la rejeta.





Massinissa et Scipion reprirent leurs attaques, obligeant cette fois-ci les troupes puniques à se replier sur Carthage. Syphax, lui, ne voulant pas perdre plus d'hommes, se retira dans son royaume.

Les Carthaginois, comprenant que les Romains ne leur laisseraient pas de répit, décidèrent, après avoir adopté une attitude défensive, de passer à l'offensive. Ils levèrent une forte armée qui, rejointe par Syphax, donna l'assaut. Ce fut la bataille des Grandes Plaines (avril 203 avant J.C) qui s'acheva par la victoire des forces coalisées de Massinissa et de Scipion.

Il y eut un répit au cours duquel chaque camp reconstitua ses troupes, puis la guerre reprit. Un combat s'engagea entre Massinissa et Syphax, et ce dernier, entouré par de nombreux soldats, était sur le point de l'emporter, quand l'armée romaine intervint. Jeté à terre, Syphax fut arrêté. On l'enchaîna et on le conduisit sous les murs de Cirta qui, voyant son roi en piteux état, décida de se rendre. Massinissa, après plusieurs années d'errance, put ainsi reprendre le royaume de ses pères.

Carthage, vaincue, fut obligée de signer une paix qui la priva d'une grande partie de ses territoires et de sa flotte. Le retour de Hannibal, qui avait mis fin à la campagne d'Italie, souleva les espoirs de la Cité. Un incident rompit bientôt la paix et la guerre reprit.

Hannibal s'allia à Vermina, le fils et successeur de Syphax et, ensemble, ils envahirent le royaume des Massyles. Massinissa et Scipion les rejoignirent à Zama (soit l'actuelle Souk Ahras, en Algérie, soit Jama, en Tunisie) et une grande bataille s'engagea (202 avant J.C). Le choc fut rude et il y eut des pertes des deux côtés, puis la bataille tourna à l'avantage de Massinissa et de Scipion. L'historien latin Tite-Live fait un récit très imagé de cette bataille :

"Un combat singulier s'engage entre Massinissa et Hannibal. Hannibal pare un javelot avec son bouclier et abat le cheval de son adversaire. Massinissa se relève et, à pied, s'élançe vers Hannibal, à travers une grêle de traits, qu'il reçoit sur son bouclier en peau d'éléphant. Il arrache un des javelots et vise Hannibal qu'il manque encore. Pendant qu'il en arrache un autre, il est blessé au bras et se retire un peu à l'écart... Sa blessure bandée, il revient dans la mêlée, sur un autre cheval. La lutte reprend avec un nouvel acharnement, car les soldats sont excités par la présence de leurs chefs. Hannibal voit ses soldats fléchir peu à peu, certains s'éloignent du champ de bataille pour panser leurs blessures, d'autres se retirent définitivement. Il se porte partout, encourage ses hommes, abat par-ci, par-là ses adversaires, mais ses efforts demeurent vains. Désespéré, il ne pense qu'à sauver les restes de son armée. Il s'élançe en avant, entouré de quelques cavaliers, se fraie, chemin et quitte le camp de bataille. Massinissa qui l'aperçoit se lance avec son groupe derrière lui. Il le presse, malgré la douleur que lui cause sa blessure, car il brûle de le ramener prisonnier. Hannibal s'échappe à la faveur de la nuit dont les ténèbres commencent à couvrir la nature."

Carthage fut de nouveau contrainte à négocier. Mais le précédent traité fut révisé et la cité punique dut restituer à Massinissa tous les territoires qui avaient été arrachés à ses ancêtres. Hannibal se révolta et essaya de s'opposer au traité mais menacé d'être livré aux Romains, s'enfuit en Syrie où il se suicida en 143 avant J.C.

Après la bataille de Zama, Massinissa vécut encore de nombreuses années. Il garda sa vie durant l'amitié de Rome mais il ne fut pas son vassal et, contre ses appétits impérialistes, déclara, dans une formule célèbre, que l'Afrique appartenait aux Africains. Il récupéra non seulement les territoires que lui accordait le traité passé avec Carthage mais aussi de nombreuses villes régions sous l'autorité des Carthaginois ou Vermina, le fils de Syphax. De 174 à 172, il occupa soixante dix villes et forts !

L'oeuvre sociale et politique de Massinissa fut aussi grande que son oeuvre militaire. Il sédentarisa les amazighs, il les unifia, il édifia un Etat Numide puissant et le dota d'inscriptions, inspirées de celles de Rome et de Carthage. Il fit une monnaie nationale, entretenit une régulière et une flotte qu'il mit parfois au de ses alliés romains.



Massinissa qui était un rude guerrier, encouragera la littérature et les arts, envoya ses enfants étudier en Grèce et reçut à sa cour de nombreux écrivains et artistes étrangers. C'était un homme courageux, qui garda jusqu'à un âge avancé, une grande vigueur. Il pouvait rester une journée entière à cheval et, comme le dernier de ses soldats, supporter toutes les privations. Il avait quatre vingt huit ans quand il commanda une bataille contre les Carthaginois. Le lendemain, Scipion Emilien le trouva debout, devant sa tente, mangeant un morceau de galette, qui formait son repas.

Mais il savait aussi se comporter en souverain raffiné, portant de riches vêtements et une couronne sur la tête, donnant, dans son palais de Cirta, des banquets où les tables étaient chargées de vaisselle d'or et d'argent et où se produisaient les musiciens venus de Grèce.

Massinissa avait combattu les Carthaginois mais il ne dédaigna guère la civilisation carthaginoise, dont il sut tirer avantage. La langue punique fut sage courant dans sa capitale où on parlait également, en plus du amazigh, les langues grecque et latine.

Il eut plusieurs épouses et un nombre considérable dont quarante trois mâles. La plupart disparurent avant lui mais il en resta, à sa mort, une dizaine. Il aimait les enfants et il gardait autour de lui ses petits-enfants. Un marchand grec, étant venu acheter des singes en Numidie, pour distraire les riches, il dit "Les femmes de votre pays, ne vous donnent-elles pas des enfants ?"

Massinissa fut célèbre dans tous les pays de la Méditerranée et l'île de Delos, en Grèce, lui éleva trois statues. Vers la fin de sa vie, il voulut s'emparer de Carthage pour en faire sa capitale. Les Romains qui redoutaient qu'il n'acquière une puissance encore plus grande que celle des Carthaginois et qu'il ne se retourne contre eux, s'opposèrent à ce projet. Caton, attirant l'attention sur le danger que représentait Massinissa, lança sa célèbre formule: "Il faut détruire Carthage! "

Ce fut de nouveau la guerre en Afrique et, après d'âpres combats, Carthage fut livrée aux flammes, puis au pillage. Les survivants furent réduits en esclavage et la ville fut entièrement rasée (149 avant J.C). Massinissa, mort quelques temps plus tôt, n'avait pas assisté à la chute de la ville convoitée. Ses sujets, qui l'aimaient, lui dressèrent un mausolée, non loin de Cirta, sa capitale, et un temple à Thougga, l'actuelle Dougga, en Tunisie.

# Tacfarinas



Tacfarinas Chef insurrection numide de 17 avant j.c avait servi, comme tant de berbères, dans la l'armée romaine. Soldats valeureux, il avait forcé l'admiration de ses chefs par soàn courage et son audace. Excédé par les exactions des occupants, finit par prendre en aversion les Romains. IL déserta et , fort de son expérience de soldat, il décida de déclarer la guerre à l'occupant. De nombreux tribus dont celle des musulames répondirent à son appel et Mazippa, le chefs des Maures, mit ses troupes à sa disposition.

Tacfarinas s'attaqua aux romains et aux berbères qui s'etaient mis du côté de l'occupant. Le proconsul Furius Camillus réunit ses troupes et les lança dans la bataille.Tacfarinas subit de lourdes pertes et dut battre en retraite. Il lui fallu du temps pour réunir de nouvelle troupes et les entraîner. Quand elles furent suffissamment préparées, il reprit la guerre. IL remporta cette fois-ci un franc succès,décimant une cohorte commandée par Décius. Par la suite , Tacfarinas envoya des ambassades à Rome pour proposer la PAIX, en échange de l'indépendance de la Numidie. Tibère refusa l'offre et ordonna au proconsul Blesus, nommé à la place d'Apronius, d'en finir avec l'insurrection. Alors Blesus fit mettre à prix la tete de Tacfarinas. Blesus fut remplacé par un nouveau proconsul, Dolabella, à qui Tibère envoya plusieurs légions. Dolabella, pas plus que ses prédécesseurs ne réussit à mater la rébellion. C'est alors qu'il essaya un procédé que les Romains affectionnaient: corrompre les proches de leur adversaire et les pousser à le livrer. Tacfarinas, trahi par des siens, tomba dans une embuscade près d'auzea( Bordj Hamza). IL mourut, après une bataille sanglante. (24 après J.C).

# Tariq ibn Ziyad



Tariq ibn Ziyad, ou Ibn Ziyâd (720-pres de Constantine (Algérie)), général berbère musulman, au service des Omeyyades, qui a conquis toute la péninsule ibérique (à l'exception des Asturies) en 711 à la tête de douze mille hommes en majorité berbères hormis un petit nombre de 300 hommes arabes qui avaient accompagné le régiment afin de leur enseigner l'islam. Il était connu pour son grand gabarit, ainsi que pour son génie en matière de guerre.

Il conquiert avec l'aide du général arabe Musa la quasi-totalité de l'Hispanie wisigothe en trois ans, après la Bataille de Guadalete - au cours de laquelle

périt Rodéric, le dernier roi wisigoth d'Espagne - hormis les royaumes du nord, futurs acteurs de la Reconquista.

À la vue de cette ascension fulgurante, Tarik décida de continuer la conquête jusqu'au siège de Constantinople, mais le Calife omeyyade lui demanda de retourner avec son contingent à Damas. Depuis aucune information n'a été révélée sur Tarik.

Il a donné son nom au détroit de Gibraltar (Jabal al-Tariq « La Montagne de Tariq ») lorsqu'il la franchit avec ses troupes, afin d'affronter l'armée wisigothe de Rodrigue.

La légende dit qu'en arrivant sur la terre espagnole, Tarik fit brûler ses navires et dit à ses hommes :

« Oh gens ! (En s'adressant à l'armée) Où est l'échappatoire ? La mer est derrière vous et l'ennemi est devant vous, et vous n'avez, par Dieu, que la sincérité et la patience. » (Cité par Al-Maqqari)

## Lala Fatma n'soumer.



Fadhma N'Summer est l'héroïne de la résistance à l'occupation de la Haute Kabylie par les armées du Maréchal Randon, au cours des années 1850 à 1857.

Lalla Fadhma N Soumer est originaire du village d'Ouerja.

Née vers 1830, elle est, d'après la tradition orale, d'une grande beauté. De souche maraboutique, sa liberté est restreinte. A cette époque, le bigotisme ambiant ne favorise certainement pas les expressions de la séduction et les enthousiasmes juvéniles.

Très tôt, on veut la marier ... Se présentent à elle plusieurs prétendants. Elle n'en accepte aucun. Prise pour folle ou possédée, on l'enferme dans un réduit, certains disent, une semaine, d'autres plus !

A sa sortie du "placard", elle est métamorphosée, d'aucuns diront trauma!

En fait, Dieu lui a révélé sa foi, son esprit est ailleurs. Sa famille ne se rend pas compte immédiatement du changement intervenu en elle et lui serine : "marie-toi, marie-toi !"

C'est sous la pression familiale qu'elle épouse son cousin. Comme seule arme de défense, elle décide de ne pas consommer le mariage. Après 30 jours, la belle-famille et le mari, excédés, la ramène à ses parents. Le village la met en quarantaine ainsi que sa famille.

C'est à cette époque qu'on assiste à une deuxième métamorphose perçue par certains comme une aggravation de son état.

Prise pour folle, on la laisse tranquille. La journée, elle décide d'arpenter la montagne et ne revient qu'au couché du soleil. Elle découvre la "grotte du Macchabée", ainsi nommée par les Français, parce qu'on y a découvert un squelette momifié.

Après quelques temps, elle étonne tout le monde en annonçant sa décision de rejoindre son frère (marabout) exerçant ses talents de cheikh au village de Soumer. Son frère accepte sa présence et elle reste dans son ombre, tout en se mettant à étudier le Coran et l'astrologie ...

L'ayant acceptée, les habitants du village s'habituent à ses "excentricités", lui vouant même un certain respect. Ils apprécient son intelligence et remarquent le talent, équivalent à celui de son frère, en ce qui concerne les prédictions, la résolution des litiges et la capacité d'attirer de favorables augures.

Mais la nuit, elle rêve, elle hallucine ...

Un jour, elle se confie à son frère et, peu de temps après, elle convoque les villageois sur l'agora et leur annonce : "chaque nuit, je vois des hordes farouches qui viennent nous exterminer et nous asservir. Nous devons nous préparer à la guerre !" Prenant ses dires très au sérieux, des émissaires parcourent alors toute la Kabylie pour mobiliser les hommes contre l'envahisseur français qui s'annonce.

On dit que c'est un jour de 1852 que Lla Fatma N'Soumer a reçu cette révélation.

Lalla Fatma N'SOUMER, héroïne du Djurdjura, est née dans un village proche de Ain El Hammam en 1830, quand a commencé l'occupation française. Son vrai nom est Fatma Sid Ahmed. Le surnom "N'Soumer" lui a été donné pour sa piété et sa force et aussi parce qu'elle a vécu dans le village de Soumer.

Le père de Fatma était le chef d'une école coranique qui était liée avec la Zawyia Rahmaniya de Sidi Mohamed Ibn Abderrahmane Abu Qabrein. Très jeune, Fatma a mémorisé le Coran, simplement en écoutant les disciples de son père psalmodier les différentes sourates. Elle a été décrite comme très douée et possédant une mémoire stupéfiante.

A la mort de son père, Fatma a dirigé l'école coranique avec son frère Si Mohand Tayeb. Elle s'occupait principalement des enfants et des pauvres.



En plus de sa piété, sa sagesse et son intelligence remarquable, elle acquit une excellente réputation à travers les régions de Kabylie. Fatma avait seulement 16 ans lors de l'occupation de la Kabylie par les soldats français.

La Kabylie fut conquise, non sans violents combats, comme les autres régions. Mais l'insurrection, menée par Fatma, reste une des plus importantes grâce à cette noble et brave combattante. Les Français l'ont surnommée "la Jeanne d'Arc du Djurdjura", une comparaison que la pieuse Fatma n'a pas acceptée. Armée d'une foi infaillible, elle s'est jetée dans les batailles sanglantes pour repousser l'ennemi.

En 1854, à Oued Sebaou, Fatma, alors âgée de 24 ans, a donné à l'armée française une leçon de détermination et de courage, bien que celle-ci soit largement supérieur en nombre et matériel) Pendant cette fameuse bataille, menée par Mohamed El Amdjed Ibn Abdelmalek (surnommé Boubaghla), qui n'avait su enlever aux troupes françaises leur avantage, Fatma, à la tête d'une armée de femmes et d'hommes, a vaincu et mené son peuple à la victoire, victoire louangée à travers toute la Kabylie. Des mosquées, zawiyas et écoles coraniques s'élevaient de retentissants chants pieux en l'honneur de héroïne du Djurdjura.

Le Général Randon, qui n'accepte pas cette défaite, demande aux habitants d'Azazga de l'aider à trouver la cachette de Fatma N'Soumer "pour en finir avec sa légende et ses méfaits". La réponse faite à son émissaire fut : "Allez près de celui qui vous envoie et dites lui que nos oreilles n'entendent pas ce langage qui nous demande de trahir". A cette réponse, le Général Randon dit : "Puisqu'ils sont restés sourds à nos appels, je vais leur faire entendre le son des canons".

Fatma N'Soumer ne se rendit pas. Et même, après la prise d'Azazga par Randon et les féroces répressions de ses troupes, elle mobilise la population et livre plusieurs batailles. Elle appelle le peuple à "frapper pour l'Islam, la Patrie et la Liberté. Ce sont nos constantes et elles sont sacrées. Elles ne peuvent être l'objet de concessions ou de marchandages." Sa forte personnalité a eu une grande influence à travers toute la Kabylie, montrant le chemin par le sacrifice et la détermination de la population durant les batailles, spécialement celles d'Icherridene et Tachkrit, où les troupes ennemies subirent de graves défaites. Lors de la dernière victoire kabyle, le 18 juillet 1854, les pertes pour l'ennemi furent lourdes : 800 morts dont 56 officiers et 371 blessés.

Finalement, Randon demande un cessez le feu, accepté par Fatma N'Soumer, une décision stratégique militaire et politique. Elle planifie

d'utiliser cette période de cesser le feu pour réorganiser et renforcer ses troupes. Les champs sont labourés et semés, des fabriques d'armes émergent à travers tout le pays. Cependant ce cesser le feu, comme tous les précédents, n'est pas respecté par les Français. Après trois ans, en 1857, les Français ayant aussi réorganisé leur armée, lancent des attaques contre plusieurs grandes villes qu'ils gagnent.

Fatma N'Soumer, après avoir appelé ses guerriers à la liberté, appelle la population pour un ultime effort. Ce fut la façon d'occuper trois positions stratégiquement importantes. Entourée des femmes de la région, Lalla Fatma dirige l'attaque ? Cependant, la bataille fut perdue ...

Cette même année, Fatma est arrêtée et emprisonnée dans les Issers, ensuite à Tablat. Les soldats français dépensent sa fortune, mise à la disposition de la zawiya des disciples de son frère. Sa riche bibliothèque, contenant une mine de travaux scientifiques et religieux, fut complètement détruite.

Lalla Fatma N'Soumer meurt en 1863. L'épreuve de son incarcération, la frustration de n'avoir pu mener son peuple à la victoire et les insultes que celui-ci subit, la submerge, l'affecte et sa santé se détériore. Elle avait seulement 33 ans ...

## Si muhand u m'hand

Si Mohand Ou M'Hand Ath Hammadouche est né vers 1845 et est mort en 1906 (d'après Boulifa). Si la date de sa mort semble établie, celle de sa naissance est approximative. En effet, l'Etat Civil en Kabylie n'a pas eu d'existence officielle avant 1891. Il naquit donc dans l'ancien village de Chéraïouia où son père Mehand Améziane Ou Hammadouche, originaire de Aguemoun, s'était réfugié pour échapper à une vendetta. Après 1857, le village de Chéraïouia fut rasé et à son emplacement fut édifiée la citadelle de Fort-National (Larbaâ Nath Irathen). L'autorité militaire attribua aux habitants un terrain à 10 Km au nord, près de Tizi-Rached, qui appartenait à une *zaouïa*.



En fait, la population s'est répartie, pour une faible part sur ce terrain où naquit la nouvelle Chéraïouia, mais pour la plupart aux alentours de Fort-National.

Les parents de Si Mohand s'installèrent à Akbou, au lieu-dit Sidi-Khelifa. Son oncle paternel, Cheikh Arezki Ou Hammadouche, maître en droit musulman y avait ouvert une *zaouïa* où un taleb enseignait le Coran, non seulement aux enfants de la famille mais aussi à tous ceux du village. C'est là que Si Mohand commença ses études avant de rejoindre l'importante *zaouïa* de Sidi Abderrahmane Illoulen (Michelet). La famille était aisée et l'enfance de Si Mohand heureuse.

En 1871, lors de l'insurrection, la famille s'est engagée aux côtés de Cheikh El Mokrani contre la colonisation de la Kabylie. Le père, Mehand Améziane fut exécuté à Fort-National, l'oncle Arezki déporté en Nouvelle-Calédonie et leurs biens confisqués au profit de l'Etat. La famille ruinée et anéantie se dispersa, la mère se retira dans la nouvelle Chéraïouia avec son jeune fils Méziane et là commença la vie de vagabond de Si Mohand, errant de ville en ville. Son frère aîné Akli s'enfuit à Tunis avec l'essentiel des ressources de la famille.

Si Mohand passa quelque 30 ans d'errance entre la Kabylie et la région de Bône (Annaba) où de nombreux Kabyles travaillaient comme ouvriers agricoles ou comme mineurs. Un autre de ses oncles, Hend N'Aït Saïd , était d'ailleurs installé dans les faubourgs de Bône.

Si Mohand mourrut en 1906 à l'hôpital des Soeurs Blanches de Michelet et fut enterré au sanctuaire de Sidi Saïd Ou Taleb.

## Jugurtha



**Jugurtha** (du berbère *Yugurthen*) est un roi de Numidie né vers 160 av. J.-C., mort vers 104 avant J.-C. Personnalité de valeur, il s'oppose durant sept ans à la puissance romaine, entre 111 et 105.

Jugurtha est le petit-fils du roi numide Massinissa dont le tombeau se trouve à Cirta (actuelle Constantine). Son père est Mastanabal, frère de Micipsa, tandis que sa mère est une esclave concubine. Comme c'est un successeur potentiel (le fils légitime de Mastanabal, Gauda, étant maladif), Micipsa, roi de la Numidie à l'époque, veut se débarrasser de Jugurtha en l'envoyant en Hispanie (Espagne) combattre avec les troupes auxiliaires de l'armée romaine. Jugurtha se montre brave et courageux, et l'armée numide et romaine est victorieuse à Numance. Jugurtha s'est fait beaucoup d'amis à Rome (non seulement grâce à sa valeur mais aussi, quand il le faut, grâce à son argent) et c'est peut-être suite à des pressions par les Romains que Micipsa finit par l'adopter trois ans avant sa mort, ce qui en fera l'un des héritiers du pouvoir: après la mort le royaume est partagé entre les fils Adherbal et Hiempsal et le fils adoptif Jugurtha.

Pour régner seul, Jugurtha élimine ses cousins Hiempsal et Adherbal (qui le haïssent et le méprisent pour son ascendance maternelle). Il utilise la ruse et la corruption pour éviter que Rome ne remette en cause son accession au trône. Au terme d'une longue guerre, il est livré aux Romains par son beau-père Bocchus, roi de Maurétanie en 105. Jugurtha meurt en captivité vers 104.

Le conflit entre Rome et le roi numide nous est surtout connu grâce à La Guerre de Jugurtha «*Bellum Jugurthinum*» de l'historien romain Salluste.

### YUGURTHA

Micipsa laissa deux enfants: ADHERBAL et HIEMPSAL. Mais se

conformant aux recommandations de son père l'aguellid MASSINISSA, (certains historiens prétendent qu'il s'agissait plutôt des recommandations de Scipion le romain) Micipsa fait de son neveu Yughurta, son héritier exactement au même titre que ses deux autres fils.

Cette conception, inspirée ou non par les romains, répondait en tout cas très bien à leurs desseins qui étaient de semer la discorde entre les amazighs en les divisant entre eux.

En effet, il avait été difficile pour les romains étant donné l'état d'esprit du peuple amazighs et les faibles forces romaines en Afrique d'entreprendre une véritable conquête armée. Ainsi, cette intervention politique permettait des dissensions au sein même du pouvoir amazigh et les romains, pourraient alors implanter aisément leur colonie.

Dès la mise en place du Triumvirat, les romains firent en sorte que les deux frères, Adherbal et Hiempsal s'opposent à leur cousin Yugurtha. Yugurtha, reprenant la politique de son grand-père Massinissa voulait en effet faire admettre à ses cousins la nécessité de limiter l'invasion de colons (commerçants et autres italiens )en imposant aux colons commerçants des limitations dans leurs activités.

Les romains mis au courant, firent des promesses fallacieuses aux deux frères et firent courir le bruit que Yugurtha projetait leur assassina. A l'appui de ces rumeurs, Hiempsal décède assassiné par une colonie italienne. Les romains firent répandre le bruit que Yughurta en était le commanditaire et qu'il souhaite s'emparer su pouvoir. Adherbal souhaite alors venger son frère et s'attaque à Yughurta après avoir rassemblé ses partisans. Mais Yughurta sort vainqueur de cette bataille qui se déroule près de Cirta.

Adherbal déterminé, se rend à Rome et demande l'aide du sénat romain... qui n'attendait que cela. Le royaume est totalement démembré et les deux princes ne trouveront aucun accord concernant les territoires. Yughurta craignant un démembrement définitif du royaume amazigh décide de s'attaquer à tous ceux qui sont complices des colonialistes (chefs provinciaux, commerçants italiens...).

Rome est contre Yughurta qui a alors pour lui le peuple. Adherbal se sentant soutenu par Rome reprend une fois encore les armes contre son cousin, cette fois, le combat sera sanglant et Adherbal succombera devant les portes de la ville de Cirta.

Yugurtha décide de procéder à un assainissement complet de la toute la Numidie: les colonialistes sont évacués, les "neutres" sont priés d'évacuer les lieux.

### **Anecdotes**

- Le nom Jugurtha vient du berbère Yugar'iten (« Il les a surpassés »: en parlant de la taille et de la corpulence). Ce prénom est, à la fin du XXe siècle, très en vogue dans les régions berbérophones de l'Algérie et du Maroc.

## Juba II



**Juba II** fut un roi berbère de la Maurétanie (partie occidentale de la Berbérie, à partir de l'actuel Maroc jusqu'à l'actuelle Tunisie). Fils de Juba Ier, né vers 52 av. J.C et mort vers 23 ap. JC, il régna sous la tutelle romaine à partir de sa capitale *Caeserea* (Césarée, aujourd'hui Cherchell au centre Nord de l'Algérie).

Après la défaite de Juba Ier, César fit une entrée triomphale à Zama. Ce fut dans l'habitation de l'Aguellid défunt (roi berbère) qu'il décida du partage de l'Afrique et du sort de la famille royale. Juba II alors âgé de cinq ans à peine fut envoyé en otage à Rome où il figura, par la suite, au triomphe de César derrière Vercingétorix de Gaule et Arsinoé, sœur de Cléopâtre d'Égypte. Que devinrent les autres membres de la famille de Juba ? Les historiens n'en soufflent mot. Se sont-ils retirés dans les montagnes des Aurès ? Ou dans les villes côtières ? Ont-ils été dispersés par les vainqueurs ? Nul n'en parle à l'époque de Juba II et un mystère semblable couvre nombre de familles berbères en général et celles des aguellids en particulier.

Toujours est-il, que Juba II sera élevé dans une captivité dorée par Octavie, la sœur d'Octave, le futur empereur Auguste. Juba attira l'amitié de son protecteur qui lui offrit des occasions de se distinguer et de s'élever au rang des autres princes. Octave lui accorda le droit de cité romaine et Juba prit alors les noms et prénoms de son protecteur: "GAIUS IULIUS" et les transmit plus tard à ses affranchis, mais il s'abstint de les porter dès qu'il reçut le titre de roi.

Il participa probablement à la campagne d'Orient de 31 à 29 contre Cléopâtre et Marc Antoine, et sûrement à celle d'Espagne de 26 à 25 où Octave apprécia sa fidélité et son adresse. Ce fut au retour de cette

campagne qu'il reçut en récompense une partie des États de Bocchus et Bogud en sus de ce qu'il restait du royaume de son père.

A la 6ème année de son règne, en 19 av. J.C, il épousa Cléopâtre Séléne (la gréco-égyptienne), fille de Cléopâtre reine d'Égypte et de Marc Antoine, qui fut élevée avec son frère jumeau Alexandre Hélios par la sœur d'Octave. C'est cette même Octavie, épouse répudiée de Marc Antoine, qui avait élevé Juba II. Cléopâtre Séléne fut couronnée à son tour en raison de son ascendance maternelle et fut officiellement associée au pouvoir sans qu'il y ait toutefois partage territorial d'autorité. Ce territoire, malgré certaines amputations au profit des colonies romaines, s'étendait donc de l'Atlantique à l'Ouest, à l'embouchure de l'Ampsaga (Oued el kebir) à l'Est et comprenait les régions de Sétif au sud ainsi qu'une partie des territoires des Gétules du Sud-Est algérien et tunisien.

Le rétablissement de ce vaste royaume, supérieur en superficie à celui de Massinissa dans ses grands jours, ne constituait pas pour autant un recul dans la politique coloniale romaine. Il marquait seulement une pause. Auguste abandonnait moins à Juba la propriété que l'usufruit de son royaume, disposant des territoires, les divisant, les morcelant à sa guise, sans que le roi numide ne manifestât la moindre résistance, tellement son esprit, par l'éducation qui lui avait été dispensée, était obnubilé par l'obédience à Rome.

Mais il est vrai que son fond berbère ne disparut pas, et Juba II s'intéressa tout de même à ses origines et à l'étude du libyque et du punique, langues de culture de ses ancêtres. Cet intérêt d'ordre culturel ne fut pas accompagné de patriotisme et jamais Juba ne ressentit ce sentiment patriotique pour lequel luttèrent et moururent tant de Numides et de Maures.

En renonçant à l'annexion de la Maurétanie, l'empereur savait ce qu'il faisait: avec Juba II à la tête de ces vastes territoires où se sont enracinés de nombreuses colonies romaines indépendantes du roi, il pouvait, sans crainte, confier l'administration des indigènes à un chef "indigène" qui, plus habilement que des fonctionnaires romains, saurait maintenir la paix. L'Afrique continua donc à pourvoir Rome de ses produits divers en général et agricole en particulier.

Les loisirs que lui laissait l'administration de son royaume, Juba II les consacrait à l'étude et bientôt, il acquit dans les sciences et dans les lettres une grande réputation.



Toujours désireux de connaître ses origines, il fit remonter sa généalogie jusqu'à Hercule qui épousa la Libyenne Tingé (Tendja) veuve d'Antée de la légende grecque.

IL fit construire de nombreux édifices publics, des places ou forums, des théâtres, des thermes, des temples, des jardins publics... Beaucoup de vestiges confirment la grandeur de Juba II qui possédait une grande puissance de travail et d'assimilation (sculpture, architecture...) Son œuvre était d'une grande valeur mais ne fut pas conservée par le temps bien qu'elle ait permis à plusieurs écrivains grecs et latins d'y puiser leur documentation tant elle était riche.

Il expédiait de nombreux copistes dans les capitales du monde civilisé pour lui rapporter les découvertes des penseurs de l'époque, nonobstant cela, il organisa des expéditions chargées de découvrir les sources du Nil et d'étudier l'archipel des Canaries.

Il écrivit un traité sur son pays natal intitulé Libuca; en trois volumes, contenant géographie, histoire naturelle, mythologie, croyances de toutes sortes...

Il laissa des écrits sur les Assyriens, l'Arabie, les plantes, l'histoire romaine... Sans doute était-il dans cette quête de ses origines et voulait-il laisser ce qu'il lui manquait...

Très connu des Grecs et des Romains en tant que savant, artiste, homme de lettres, auteur de plusieurs traités sur les lettres, la peinture, le théâtre, l'histoire, la géographie et la médecine. Il fut à l'origine de la découverte de l'euphorbe (à laquelle il a donné ce nom, qui était celui de son médecin personnel) et son traité sur cette plante inspira, plus tard, plusieurs médecins grecs.

Ses manuscrits furent autant de références pour plusieurs historiens grecs, tels que Tite-Live, Alexandre de Milet, Diodore de Sicile. Plaine qui le citait dans ses livres dit de lui « qu'il était encore plus connu pour son savoir que pour son règne ».

Les Grecs lui érigèrent une statue auprès de la bibliothèque du gymnase de Ptolémée à Pausanias. Son règne fut marqué par son sens de la démocratie et l'attention qu'il eut pour son peuple.

Son épouse Cléopâtre Séléne, n'oublia jamais quant à elle ses origines grecques et égyptiennes, elle obtint de Juba qu'ils soient tous deux ensevelis dans un édifice funéraire semblable aux pyramides d'Égypte.

Ce qui amena le roi à faire construire ce tombeau proche de Tipasa appelé de nos jours (pour des raisons que l'on ignore) "le tombeau de la chrétienne". Il allie le tumulus funéraire berbère à la pyramide égyptienne par sa forme extérieure (forme cylindrique couvrant une base carrée et coiffée d'un cône en gradins).

Son fils et successeur Ptolémée de Maurétanie poursuivit en partie la politique de son père, mais n'hérita pas des vertus de celui-ci.

## AL KAHINA (morte en 704/05) reine berbère.



Surnom de la « reine des Aurès » signifiant « la Prophétesse ». Al-Kahina régna sur plusieurs tribus de Berbères de l'Aurès, dont la sienne propre, celle des Djarawa, de 685 environ à 704 ou 705. À la fin du VII<sup>e</sup> siècle, l'Afrique du Nord voit s'affronter trois forces : les Byzantins d'abord, solidement implantés sur les côtes, avec Carthage surtout et Septem (Ceuta) comme points d'appui ; les Arabes, ensuite, qui arrivent de l'est et tentent de pénétrer en Ifriqiyya (actuelle Tunisie) et, de là, dans tout le Maghreb (Occident) ; les Berbères enfin, habitants des lieux, groupe homogène du point de vue ethnique mais profondément divisé selon qu'ils sont nomades ou sédentaires, agriculteurs ou citadins commerçants, chrétiens ou juifs. Carthage tombe (695) devant Hasan ibn al-Nu'man al-Ghassani, nouveau gouverneur de l'Ifriqiyya. L'empereur Léontios réussit à reprendre la ville, mais seulement pour trois ans. De son côté la Kahina parvient à refaire l'unité berbère autour de sa personne et de sa tribu. Elle écrase l'armée d'Ibn al-Nu'mân, sur les bords de la Miskiyâna (près de Tébessa) dans le Constantinois et la repousse en Tripolitaine. En 798, Ibn al-Nu'man reporte ses efforts sur Carthage qu'il enlève, mettant les Byzantins en déroute : la maîtrise des mers dans le bassin occidental de la Méditerranée passe aux Arabes. Ibn al-Nu'man fonde Tunis.

Un seul obstacle se dresse encore devant l'avance des Arabes vers l'ouest : la Kahina et le royaume qu'elle a constitué au Maghreb. Âme d'une résistance intransigeante, elle aurait pratiqué la politique désespérée de la terre brûlée, saccageant le pays, détruisant les villes et brûlant les plantations pour en détourner les Arabes et les décourager. Cette politique lui aliène la population sédentaire, tant citadine (grecque et berbère) que campagnarde. Ibn al-Nu'man tire parti de cette situation, réclame et reçoit

des renforts armés que le calife 'Abd al-Malik vient de lui envoyer (702) et reprend l'offensive. La tradition veut qu'à la veille de la bataille qu'elle savait décisive, la Kahina, plaçant l'intérêt de la famille avant celui de la tribu, ait intimé l'ordre à ses deux fils de rejoindre les rangs des Arabes. Y ont-ils, en sus, reçu un commandement et poursuivi la guerre contre les Berbères ? Certaines sources le prétendent. La bataille eut lieu à Tabarqa. La Kahina y fut vaincue et décapitée au lieu dit depuis Bir al-Kahina (le puits de la Kahina). La voie vers l'Atlantique était ouverte aux Arabes. L'histoire de cette femme fougueuse et indomptable (la « Déborah berbère ») est en grande partie légendaire : les romanciers s'en sont emparés.

## Hiempsal II



Hiempsal II fut roi de Numidie dans la première moitié du Ier siècle av. J.-C., mort vers 60 av. J.C.. Il était le fils de Gauda, le demi-frère de Jugurtha, et le père de Juba Ier.

En 88 av. J.C., après le triomphe de Sylla, quand Marius et son fils s'enfuirent de Rome pour l'Afrique, Hiempsal les reçut avec des égards apparents alors que son intention était de les retenir prisonniers. Marius ayant découvert son projet s'échappa à temps avec l'assistance de la sœur du roi. Hiempsal fut chassé du trône par son peuple, ou par Hiarbas, dirigeant d'une partie du royaume Numide soutenu par Gnaeus Domitius Ahenobarbus, dirigeant des partisans de Marius en Afrique. Mais, en 81 av. J.C., Sylla envoya Pompée pour combattre la parti de Marius et il restaura Hiempsal, dont le territoire fut augmenté par un traité conclu avec Lucius Aurelius Cotta.

Lorsque le tribun Publius Servilius Rullus instaura ses lois agraires en 63 av. J.C., ce territoire, originalement assignés au peuple romain par Scipion l'Africain, échappa à la vente, ce qui provoqua la colère de Cicéron (*De lege agraria*, I. 4, II. 22). D'après Suétone, (Caesar, 71) Hiempsal II régnait toujours 62 av. J.C..

D'après Salluste (*Jugurtha*, 17), il fut l'auteur d'un travail sur l'histoire de l'Afrique en langue punique.

## Le roi Gaïa



Gaia est probablement l'une des plus ancienne personnalité historique Algérienne connue.

Gaia était un Roi Berbère. Il hérita du royaume de Massylie aux environs de 260 avant JC. Chef d'un petit Royaume coincé entre les Carthaginois à l'Est et le Royaume de Massaessylie à l'Ouest, les Massyles parviennent à s'imposer militairement sous la direction du Roi Gaia.

Ce dernier livre des batailles féroces aux Carthaginois ainsi qu'au Berbères Massaessyle dirigé par le roi Syphax I. Il parvient conquérir la ville de Hippo-Regius (Annaba) et en fait sa capitale. Il accumulera ainsi victoire sur victoire et finira par contrôler un royaume s'étendant de Collo (Skikda) jusqu'à quelques kilomètres à l'Ouest des frontières Carthaginoises (Kroumiri, actuelle frontière entre la Tunisie et l'Algérie) et jusqu'au piedmont des Aurès.

S'étant trop rapproché des Carthaginois qui sont occupés à combattre l'Empire Romain et risquant de déclencher leur fureur contre lui, il accepte un traité de paix avec Carthage. Pour le garantir, il enverra son fils aîné et héritier Massinissa en tant qu'otage à Carthage, pendant que les Carthaginois lui envoient le fils d'un chef Carthaginois. Il aidera aussi quelque peu les Carthaginois dans leur défense face aux Romains.

Ayant ainsi assuré la paix à ses frontières Est, il vouera le restant de ses jours à combattre les Massaessyles du Roi Syphax I dont le Royaume s'étendait de la frontière Massyle à Collo jusqu'à l'actuelle Moulouya (actuelle frontière Algéro-Marocaine). Gaia se consacra entièrement à unifier le nord de l'Algérie en capturant tout le Royaume des Massaessyles et en fondant un Empire.

A cet effet il s'unit avec Hasdrubal (Roi de ce qui est aujourd'hui l'Espagne) et attaque Syphax des 2 cotés de son royaume. Il rebaptisera son royaume des Massyles en "Empire de Numidie" au crépuscule de sa vie, et laisse à son peuple les fondations d'un Empire et un successeur pour le construire en la personne de Massinissa. Gaia s'eteint naturellement en 206 avant J.C. Massinissa sera responsable de parachever le reve et la vision de Gaia et de finir ses conquetes et unifier le futur "Empire de Numidie".

## Fadhma Aït Mansour Amrouche

Marguerite-Fadhma Aït Mansour Amrouche (1882 à Tizi Hibel en Kabylie - 1967 en Bretagne), mère des écrivains Jean Amrouche et Taos Amrouche, a été une poète, écrivain Kabyle.



La mère de Fadhma, Aïni Aïth Larbi Ou-Saïd, née dans les environs de Touarit Moussa en Haute Kabylie, est d'abord mariée très jeune à un homme beaucoup plus âgé, avec qui elle a deux enfants. À la mort de son mari, Aïna décide de vivre seule avec ses deux enfants, et refuse l'offre de son frère Kaci de venir habiter chez sa mère, comme c'est de coutume. Alors son frère la renie : écartée de la famille, elle ne peut même pas assister aux funérailles de sa mère. Aïni et un homme de son voisinage, qui s'avère être de la même famille que son ancien mari, tombent amoureux. Pas encore mariée, Aïna tombe enceinte. L'homme, déjà fiancé avec une autre femme d'une famille importante, refuse de reconnaître la paternité. Aïni est exclue de la "communauté", et accouche seule dans sa maison de Tizi Hibel, avec ses deux jeunes enfants.

Dans ce contexte, naît Fadhma Aït Mansour, fille illégitime de mère veuve. Dans son enfance, au village, elle subit la méchanceté des villageois, avec de nombreuses violences. En 1885, sa mère la confie aux Soeurs des Ouadhias : elle y est persécutée par les religieuses. Sa mère se remarie. En 1886, Fadhma entre au pensionnat laïc de Taddert Ou-Fella près de Fort National. Elle passe son certificat d'études en 1892. Elle retourne ensuite à son village près de sa mère, qui lui apprend les coutumes et les savoirs traditionnels, notamment des chants et poèmes kabyles. Lorsque sa mère meurt, elle quitte définitivement son village, et part travailler à l'hôpital des chrétiens de Ait Manguellet. Les Sœurs blanches, catholiques, ont une grande emprise sur elle, et finissent par la convertir. Elle reçoit plus tard le nom catholique de Marguerite.

Elle rencontre un autre kabyle catholique converti, originaire d'Ighil Ali en Basse Kabylie, Antoine-Belkacem Amrouche, avec qui elle se marie, alors qu'elle a seulement 16 ans et lui 18. Ils ont ensemble huit enfants: Paul-Mohand-Said (1900-1940), Henri-Achour (1903-1958), Jean-El-Mouhoub (1906-1962), Louis-Marie (1908-1909), Louis-Mohand-Seghir (1910-1939), Marie-Louise-Taos (1913-1976), Noël-Saadi (1916-1940) et René-Malek (1922-). La famille Amrouche, après avoir habité quelque temps à Ighil Ali chez les beaux-parents de Fadhma, s'installe à Tunis en Tunisie. Fadhma y passe la majeure partie de sa vie, mais ne cesse de



penser à sa Kabylie natale : « J'étais toujours restée en Kabylie, malgré les quarante années que j'ai passées en Tunisie, malgré mon instruction foncièrement française... »

En 1930, elle entreprend, avec sa fille Taos et son fils Jean, l'écriture et la traduction en français de ces chants berbères, conservés jusque là par la tradition orale. Belkacem, son mari, meurt la nuit du 27 décembre 1958. Elle subit de nombreux autres décès dans sa famille, et compose elle-même des poèmes pour ces enfants partis trop tôt. Ces contes sont mis à l'honneur dans les Chants berbères de Kabylie de Jean Amrouche en 1939. Ils sont également repris en partie dans Le Grain magique par sa fille Taos Amrouche, publié en 1966. Fadhma décède le 9 juillet 1967 à l'hôpital de Saint-Brice-en-Coglès en Bretagne (France), à l'âge de 85 ans.

En 1968, son autobiographie Histoire de ma vie est publiée à titre posthume. À travers ce récit, Fadhma peint le combat de la femme kabyle du XXe siècle, sa place entre la Kabylie, sa langue et la langue de l'empire colonial, dans cette société kabyle qui lui impose de nombreuses contraintes, sa religion, pourtant exercée discrètement, mais qui la force à l'exil, les coutumes au nom desquelles cette même société l'exclut, en la punissant durement déjà avant même sa naissance, mais aussi cette culture berbère, et ses chants folkloriques qui lui « avaient permis de supporter l'exil et de bercer [s]a douleur. »

## La vie de Saint Augustin

Aurelius Augustinus naît le 13 novembre 354 à Thagaste en Numidie (aujourd'hui Souk Ahras en Algérie). C'est un romain d'Afrique, issu d'une famille assez modeste : son père, Patricius, est un petit propriétaire foncier. L'éducation à donner au jeune Augustin cause de la tension entre les parents car le père reste attaché à la religion du paganisme romain alors que sa mère, Monique, est une fervente chrétienne (l'Eglise la fera Sainte Monique). Augustin sera élevé dans la religion maternelle. Augustin reçoit



une formation intellectuelle solide et envisage un temps de devenir avocat mais, en réalité, devient professeur dans sa ville natale, puis à Carthage, où il fonde une école de rhétorique, et enfin à Rome et Milan. Pendant cette période, au désespoir de sa mère, il s'éloigne de la religion de son enfance, menant une vie intense, une vie de débauche, dira-t-il dans les *Confessions*, une vie tourmentée, divisée entre son amour pour la femme avec laquelle il est lié depuis l'âge de 17 ans (et dont il a, en 372, un fils, Adéodat), sa passion pour la littérature et le théâtre et ses inquiétudes métaphysiques.

Il découvre la philosophie vers 15 ans, en lisant Cicéron, mais c'est d'abord au manichéisme qu'il se convertit. Cette religion connaît à cette époque une grande expansion. Elle enseigne une vision dualiste et tragique du monde (le conflit entre le Bien et le Mal) et préconise une morale ascétique par laquelle l'âme ferait son salut en s'arrachant au monde mauvais. Augustin, déchiré par ses conflits internes, est séduit par cette doctrine et y adhère pendant 9 ans. A son arrivée à Milan, il s'éloigne déjà du manichéisme. Il subit alors l'influence du grand théologien chrétien Ambroise (plus tard Saint Ambroise) qui lui fait découvrir le néo-platonisme. Il se tourne alors vers le christianisme, mais cette adhésion intellectuelle n'est pas encore décisive.

C'est dans un jardin de Milan que lui vient la révélation. Il entend une voix qu'il interprète comme celle de Dieu. Abandonnant l'enseignement, il se retire avec quelques amis et rédige ses premiers dialogues philosophiques. Puis ce sera trois ans de vie monastique et enfin les charges ecclésiastiques. A partir de ce moment, la vie d'Augustin se confond avec l'activité qu'il exerce comme prêtre puis comme évêque d'Hippone (395). Participant activement à tous les grands conflits qui secouent l'Eglise d'Afrique, il produit en même temps une œuvre immense, à la fois philosophique et théologique. Les trois œuvres les plus

célèbres seront les Confessions (396-397), La Trinité (400-416), La Cité de Dieu (411-426)

La fin de la vie d'Augustin est assombrie par l'effondrement de l'Empire romain d'Occident. C'est dans une ville assiégée par les Vandales qu'Augustin meurt le 28 août 430 à Hippone (aujourd'hui Annaba).

### **Apport conceptuel.**

La philosophie de Saint Augustin est intimement liée à sa vie et en particulier à son expérience de la culpabilité. S'il finit par rejeter le manichéisme, c'est parce qu'il exonère l'homme de toute faute. Il existe une liberté du pécheur. Néanmoins, et en ce sens il s'opposera vigoureusement à l'hérésie pélagienne, l'homme ne peut pas se sauver tout seul. Il n'appartient pas à l'homme de faire lui-même son salut. Tout dépend de la grâce que Dieu accorde ou non. (cette idée influencera plus tard la religion réformée de Calvin). L'homme est incapable de se libérer seul des sollicitations de la concupiscence. La puissance des passions est liée au péché originel.

Augustin découvre, avant Descartes, le *cogito* : je puis me tromper mais " *si je me trompe, c'est que j'existe*" C'est par la participation à la lumière divine que l'esprit humain acquiert sa sagesse, reflet de ce Divin que l'homme peut saisir au sein même de son âme. Il existe donc des vérités éternelles qui nous sont révélées par une lumière intérieure (théorie de *l'illumination*), ce qui permet à Augustin de conserver la théorie platonicienne des Idées tout en rejetant le mythe de la réminiscence et de la métempsycose.

La religion est affaire de foi, adhésion de l'âme nous faisant saisir les principes premiers et qui nous met en possession de la vérité. Néanmoins, la Raison, conçue comme faculté discursive, n'entre pas en conflit avec la foi, mais la complète : il faut comprendre pour croire. De ce point de vue les mystères (par exemple celui de la Trinité) doivent être expliqués. On commence par la foi qui appelle ensuite la connaissance. "La foi cherche, l'intellect trouve."

La notion de devenir historique (qui d'ailleurs n'est pas explicitement formulée) existe chez Saint Augustin : le fait que, par le Christ, Dieu soit intervenu dans le cours naturel du monde est un événement fondamental qui donne son sens à la cité des hommes et à son devenir vers la Cité de Dieu. Il existe en effet deux cités qui coexistent dans ce monde : la cité terrestre qui a pour principe l'amour de soi allant jusqu'au mépris de Dieu et la cité céleste qui regroupe toutes les nations vivant sous la loi de Dieu

et a pour principe l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. Si la cité terrestre est historique et donc contingente, la cité de Dieu a pour fin la paix dans la perfection. Les malheurs terrestres sont des épreuves et des châtements qui nous préparent à l'éternité.

Dans *Les Confessions*, Saint Augustin développe une intéressante conception du temps. S'opposant à la conception classique, qui faisait du temps une dimension des choses, Saint Augustin montre que le temps n'a pas d'être puisque le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore et le présent est cet instant infinitésimal immédiatement retourné au néant. Ainsi le temps n'a pas d'autre réalité que la réalité subjective que lui confère ma conscience, par ma mémoire (passé), mon attente (avenir) ou mon attention (présent). Il n'est nulle part ailleurs que dans l'esprit des hommes. Ce qui distingue le temps de l'éternité divine est que cette dernière échappe à la succession.

### **Les principales œuvres**

Les œuvres les plus connues de Saint Augustin sont *Les Confessions*, *La cité de Dieu* et *De la trinité*.

## Chérif Kheddam

Chérif Kheddam, Da Chérif pour les intimes, traverse les modes avec une insolente santé. Son œuvre est intemporelle. Et l'auteur refuse tout narcissisme.

### Portrait d'un artiste passionné et passionnant



L'homme a des yeux rieurs et complices. C'est un homme d'une grande simplicité qui vient nous ouvrir la porte de son immeuble, pas loin de Paris. On est loin du tape-à-l'œil des stars capricieuses. Chérif Kheddam est un maestro, pas une vedette éphémère. Tout respire en lui un savoir-faire solide, qui se moque des modes et de l'air du temps. A 78 ans en janvier prochain, malgré quelques petits tracas de santé, Da Chérif n'a rien d'un grabataire. Au contraire. Son verbe est sûr, posé, pertinent. Il impressionne par son détachement et sa modestie. Da Chérif doute, comme seule la sagesse l'impose. Il a toujours vécu loin du milieu artistique. « Toute ma vie, j'ai vécu hors du monde artistique. Je ne peux pas vivre dans ce milieu où des gens sans grand talent se considèrent toujours en haut de l'affiche. Il faut replacer les choses dans leur contexte. Nous, artistes kabyles, devons avoir le succès modeste. Nous chantons pour un peuple peu nombreux. » Si on lui rappelle que sa musique a dépassé depuis longtemps les frontières de la Kabylie et même de l'Afrique du Nord, ses morceaux sont joués en Turquie par exemple, il balaie ça très vite. « L'universel commence chez soi. Nous ne devons pas oublier que nous sommes un petit peuple. La modestie doit être notre fil conducteur. » Et le génie est dans la simplicité. « Je n'aime pas la flatterie », tranche-t-il.

### A lemri, le miroir

Sur les murs de son salon, des tableaux. Et une nouvelle acquisition. Un peintre vient de lui offrir un tableau inspiré de sa chanson mythique A lemri, le miroir. On y voit une fille devant son miroir en arrière-fond en train de se peigner les cheveux. Da Chérif gratte le luth. Quel est le sens de Lemri ? Cette chanson a traversé le temps avec une insolente jeunesse. Intemporelle. « Je ne veux pas donner des clés pour cette chanson. A chacun de lui donner sa propre signification. Par contre, je reconnais qu'elle est mystérieuse », explique-t-il d'un air espiègle. Un succès qui ne s'est jamais démenti. « Cette chanson est symbolique. Elle a une forte charge émotionnelle. Elle a plusieurs niveaux de lecture. » La chanson a

été enregistrée en 1963 par l'orchestre symphonique de Paris, une première à l'époque. L'ancien OS, ouvrier spécialisé, presque analphabète, a vu son œuvre jouée par de nombreux orchestres symphoniques. « En ce moment, Nachid Bradai est en train de faire des répétitions à Alger et de jouer mes partitions. Je l'ai connu il y a très longtemps. Il était soliste à l'orchestre symphonique national. Il y a des gens très capables en Algérie. » Et il sait de quoi il parle. Il a travaillé à la Radio télévision algérienne (RTA) pendant 24 ans.

### **Le passeur de savoir**

A l'indépendance, la chaîne de radio en langue kabyle manque cruellement de production. La Chaîne I et III pouvaient s'appuyer sur des productions étrangères, orientales pour la première et occidentales pour l'autre. « Nous, nous n'avions rien. On devait sauver notre patrimoine, trouver un moyen pour que la chaîne ne disparaisse pas. L'idée était donc d'enrichir la discothèque et de découvrir de jeunes talents pour remplacer notre génération. » Da Chérif se découvre de nouvelles fonctions, vocations. On ne mesurera jamais assez le travail titanesque abattu par celui qui a sauvé la discographie berbère avant de la propulser vers la modernité. A partir de 1964, il sera documentaliste, archiviste, discothécaire et - surtout - d'écouvreur de talents. Grâce à son émission « Les chanteurs de demain », la chanson kabyle prend un nouvel envol. La chanson post indépendance doit énormément au travail de fourmi du génie qui a délaissé sa création pour se consacrer à celles des autres. De 1964 à 1975, il a composé des albums pour de nombreux nouveaux artistes qu'il a découverts et contribué à faire connaître.

### **Star Academy**

La plupart des auteurs-interprètes sont passés entre ses mains dans « Les chanteurs de demain », ou alors complètement formés par ses soins. Da Chérif dispensait des cours gratuitement trois fois par semaine dans une salle des Pères Blancs, rue Horace Vernet à Alger. Aït Menguellet, Nouara, Idir, Ferhat, Malika Doumrane, Karima, Zahra... étaient ses élèves avant de s'envoler de leurs propres ailes avec des succès différents. Ils se réclament tous être ses enfants. En père spirituel, il ne renie personne ni ne cite le nom d'un enfant préféré. Il sourit et élude la question. Pourtant, on sent que Nouara, avec sa voix cristalline, reste l'élue. Sa muse. Pygmalion a fait son deuil public. Pas sûr. « Quand les jeunes arrivaient à la radio, je les écoutais avec beaucoup d'attention, puis je donnais mon avis. Je ne suis ni un juge et encore moins Dieu. Il m'est arrivé de refroidir l'enthousiaste de pas mal de personnes, car je pensais qu'ils n'étaient pas fait pour ce métier. Et avant que vous ne posiez la

question, oui, il m'est sûrement arrivé de me tromper. » Toujours aussi respectueux des autres, il refusera durant tout l'entretien de citer un nom. « Ce n'est pas important. » Pour les 50 ans de sa carrière, ses « enfants » ont décidé de se rendre à Alger pour son concert à la coupole. Qui sera là ? Le téléphone sonne. Il n'arrêtera pas de sonner durant tout l'après-midi. Comme si elle avait entendu la question, Karima l'appelle pour lui confirmer sa présence. Lounis Aït Menguellet, celui qui revendique le plus cette paternité depuis des années, aurait déjà pris sa réservation. « Il y aura du monde en effet. Des retrouvailles et de nouvelles connaissances. Je ne peux pas dire qui sera là précisément. Des amis, des anciens... » Son regard pétille d'intelligence. Il s'impatiente. « Une grande surprise », finit-il par lâcher. On devine, on tâte, on questionne... « Je n'en dirai pas plus. » « Da Chérif, confirmez-nous la présence de Nouara. » Silence complice.

### **La loi de la relativité**

Retour à sa carrière. Sa traversée du désert au niveau créatif prend fin en 1975. Elle aura duré 15 ans. Quinze années à former les autres, à chercher et à trouver le talent chez les autres. « Je dois mon retour à Tahar Boudjelli. C'est grâce à lui que j'ai repris le chemin de la création. Je croyais ma carrière finie. Il a su me convaincre. Le public était toujours là, mais j'étais trop investi à composer pour les autres et à alimenter la discothèque kabyle pour penser à ma carrière. » Retour gagnant après une longue période de dispersion. « Chérif Kheddam n'a jamais joué à la vedette, ni cherché la célébrité, ni été attiré par les médias. Le milieu artistique même lui est peu familier, il ne s'y aventure que lorsqu'il a besoin de musiciens. Durant son séjour en France, il a plus vécu en milieu ouvrier que parmi la nouvelle chanson kabyle, il a toujours refusé de s'en instaurer parrain, maître ou cacique. S'il est un indéniable précurseur, il demeure un chanteur en évolution et en devenir. C'est pourquoi, nous pensons que l'actuel effacement ne saurait être une retraite, mais plutôt un simple repli pour prendre un nouvel élan. Celui qui a été l'enfant remuant de la chanson kabyle ne saurait se retirer sur la pointe des pieds », écrit, si justement, Tahar Djaout en 1993. L'avenir lui a donné raison. L'année 2005 le verra se produire à la coupole à Alger et au Zénith à Paris. C'est aussi un millésime réussi pour son nouvel album. D'abord peu disert sur son œuvre, il finira par nous faire découvrir deux titres nouveaux : L'ghorva thajdhit (le nouvel exil) et (ce sera le titre phare de l'album) Rouh yazman (ainsi va la vie, traduction approximative). « C'est ma vie. Cet album reflète ma vie. Il parle de la vieillesse, des maux de la société et de l'exil forcé. Et, ironie du destin, moi qui ai quitté la France en 1963, je m'y suis exilé à nouveau à cause de mes problèmes de santé. Concernant la musique, on me reconnaît dès

les premières notes. Il y a différentes rythmiques mais je suis resté fidèle à mon style. » Da Chérif a découvert les quarts de temps en 1958. La touche personnelle du compositeur, qui allie le classique occidental et les influences orientales, notamment Abdelwahab, comme un ADN. Son empreinte musicale est définitivement originale. Intemporelle, suave, académique et rebelle. Riche. Atypique. « Da Chérif a de l'avance sur son temps. Il a été le premier à utiliser des tempos latinos dans les années 1960. Aujourd'hui, ça revient à la mode. Sa chanson Sbah lkir (bonjour) écrite en 1959 avait une avance de 40 ans. Il était temps que l'Algérie reconnaisse son talent, ce que la musique algérienne lui doit. Da Chérif est aujourd'hui un géant de la musique contemporaine du Maghreb. Il a créé un style musical qui associe le traditionnel, le classique et le moderne. A Lemri est une œuvre intemporelle, elle tient de la mythologie grecque et du mysticisme », explique son ami et producteur Tahar Boudjelli.

### **« Je suis Méditerranéen et Ma musique est méditerranéenne »**

« Je suis Méditerranéen et ma musique est méditerranéenne, turque, grecque, italienne, algérienne... Je pars de ma spécificité pour toucher l'universel. Seule l'authenticité peut donner tout son sens à une œuvre, musicale ou autre », diagnostique le compositeur. L'ancien élève de la zaouïa de Boudjelil (Petite Kabylie), désertée dès l'âge de 14 ans pour aller travailler, s'est battu toute sa vie : contre son propre camp, les artistes kabyles qui se satisfaisaient de chansonnettes avant son arrivée, de la société qui voyait débarquer un artiste révolutionnaire et qui plaçait la barre très haut, alors qu'elle n'était pas préparée à une musique si élaborée, puis contre le colonialisme et enfin le parti unique. Ses compositions étaient scrutées à la loupe par les services de censure, aussi bien par la France d'avant l'indépendance que par l'Algérie indépendante. Les colons y cherchaient une incitation au nationalisme et le parti unique une expression « séparatiste ». Le maestro s'est moqué des deux censures, en utilisant les métaphores puis, après l'indépendance, en évitant de faire du militantisme tapageur. Avant-gardiste dans la discrétion. En 1961, il a, dans un rare plaidoyer pour l'émancipation de la femme, chose insensée à l'époque, composé Lejlab etharit (Pourquoi voiler la femme libre ?). Et c'est le fruit de son travail qui est aujourd'hui récolté par tous les autres artistes. Grands et petits. Consciemment ou non.

### **Biographie en 7 dates**

1927 : Naissance à Taddert Boumessaoud (Aïn El Hammam, ex-Michelet)



1948 : Exil en France jusqu'en 1963. Il y compose ses premières chansons et apprend le solfège.

1963 : Composition d'A Lemri, sa chanson phare, enregistrée à l'ORTF. Et date de son retour en Algérie.

1964-1975 : Animateur, producteur de l'émission « Les chanteurs de demain ». Il déniché de nombreux talents tels Idir, Aït Menguellet, Ferhat, Nouara, Karima...

1975 : Retour à la composition et au chant

1995 : Retour en France

2005 : Il fête ses 50 ans de carrière et sort deux CD et un DVD. A 78 ans, il s'attaque à la Coupole et au Zénith.

## Cheikh El Hasnaoui

Cheikh El Hasnaoui est l'une de figures emblématiques de la chanson Algérienne. Dans la biographie que vient de lui consacrer « Rachid Mokhtari », on touche du doigt la difficulté qu'a éprouvé l'auteur à reconstituer l'itinéraire de ce mythe. Néanmoins malgré l'absence de documentation et de témoins vivants l'ayant bien connu, ce livre qui vient de sortir chez « Chihab éditions » reste un précieux document et une tentative courageuse qui pourrait ouvrir des pistes intéressantes aux autres chercheurs. Dans les différents chapitres «Rachid Mokhtari» essaye de répondre à des questions que se posent tous les fans de Cheikh El Hasnaoui, de son vrai nom Khelouat Mohamed. Et surtout le mythe de «Fadhma» qui symbolise l'amour impossible. Et le prétexte de son départ vers la France en 1937.D'autres thèmes sont abordés comme «la voix et l'instance vocale» utilisées pour chanter l'exil. Ce procédé qui permet au chanteur de se dédoubler pour prendre la voix de la femme qui appelle au retour du mari. El Hasnaoui malgré un répertoire qui ne dépasse pas les quarante quatre chansons enregistrées a produit une oeuvre de qualité transgénérationnelle.Tous les Algériens ont un air de «Cheikh El Hasnaoui» qui trotte dans la tête. La meilleure preuve c'est sa fréquence de diffusion sur les ondes Algériennes. A la fin du livre qui est vraiment captivant, l'auteur donne la transcription de certaines chansons. Après le livre sur «la chanson de l'exil» Rachid Mokhtari continue sa prospection dans l'univers de la chanson Algérienne pour lui donner une histoire et la sauver des affres de l'oubli et de la folklorisation. «Cheikh El Hasnaoui» est un document incontournable pour comprendre et mieux apprécier l'oeuvre de ce chanteur mythique.



## Mouloud Feraoun

Né le 8 mars 1913 dans le village de Tizi-Hibel (ancienne commune mixte de Fort-National), son nom est Aït-Chabane, Feraoun étant le nom attribué par l'état-civil français. Il fréquente l'école de Tizi-Hibel à partir de l'âge de 7 ans. En 1928, il est boursier à l'Ecole Primaire Supérieure de Tizi-Ouzou. Il entre à l'Ecole Normale de Bouzaréa en 1932 où il fait la connaissance d'Emmanuel Roblès. En 1935, il est nommé instituteur à Tizi-Hibel où il épouse sa cousine Dehbia dont il aura 7 enfants. En 1946, il est muté à Taourirt-Moussa. En 1952, il est nommé directeur du Cours Complémentaire de Fort-National. En 1957, nommé directeur de l'Ecole Nador de Clos-Salembier, il quitte la Kabylie pour les hauteurs d'Alger.



En 1951, il est en correspondance avec Albert Camus, le 15 juillet, il termine *La terre et le sang* récompensé en 1953 par le prix populiste.

En 1960, il est Inspecteur des Centres Sociaux à Château-Royal près de Ben-Aknoun. Avec cinq de ses collègues, c'est là qu'il est assassiné par l'OAS le 15 mars 1962 à quatre jours du cessez-le-feu. Mouloud Feraoun a commencé son premier roman autobiographique *Le fils du pauvre* en 1939 ; il n'est publié qu'en 1950 à compte d'auteur. Ce n'est qu'en 1954 que Le Seuil le publie expurgé des 70 pages relatives à l'Ecole Normale de Bouzaréa.

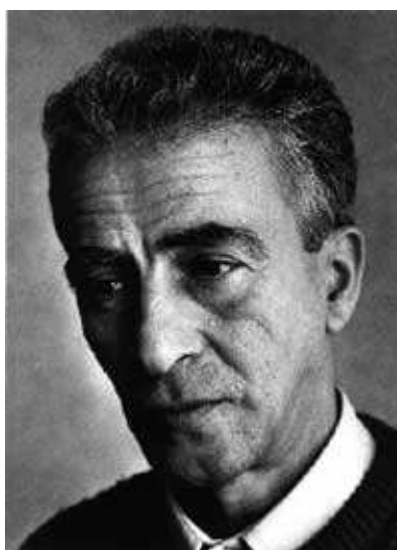
Les éditions du Seuil publient, en 1957, *Les chemins qui montent*, la traduction des Poèmes de Si Mohand étant éditée par les Editions de Minuit en 1960. Son Journal, rédigé de 1955 à 1962 est remis au Seuil en février 1962 et ne sera publié qu'après sa mort.

### Œuvres

- Le fils du pauvre (1950) roman
- La Terre et le sang (1953) roman
- Les Chemins qui montent (1957) roman
- Les Poèmes de Si Mohand (1960) recueil de poésie
- Journal (1962)
- Jours de Kabylie (1968)
- Lettres à ses amis (1969) correspondance
- L'Anniversaire (1972) roman inachevé

## Kateb Yacine

Kateb Yacine est né le 6 août mais plus vraisemblablement le 2 août 1929 à Constantine mais se trouve inscrit à Condé Smendou, aujourd'hui Zirout Youcef. Il est issu d'une famille maraboutique berbère chaoui lettrée de l'Est algérien (Nadhor), appelée Kheltiya (ou Keblout), qui a été arabisée puis éparpillée sous la période coloniale. Son grand-père maternel est *bach adel*, juge suppléant du cadî, à Condé Smendou (Zirout Youcef), son père avocat, et la famille le suit dans ses successives mutations. Le jeune Kateb (nom qui signifie « écrivain ») entre en 1937 à l'école coranique de Sedrata, en 1938 à l'école française à Lafayette (Bougaa en basse Kabylie, actuelle wilaya de Sétif) où sa famille s'est installée, puis en 1941, comme interne, au collège colonial de Sétif.



Kateb Yacine se trouve en classe de troisième quand éclatent les manifestations du 8 mai 1945 auxquelles il participe et qui s'achèvent sur le massacre de cinquante mille algériens par la police et l'armée françaises. Trois jours plus tard il est arrêté et détenu durant deux mois. Il est définitivement acquis à la cause nationale tandis qu'il voit sa mère « devenir folle ». Exclu du lycée, traversant une période d'abattement, plongé dans Baudelaire et Lautréamont, son père l'envoie au lycée de Bône (Annaba). Il y rencontre "Nedjma" (l'étoile), "cousine déjà mariée", avec qui il vit "peut-être huit mois", confiera-t-il et y publie en 1946 son premier recueil de poèmes. Déjà il se politise et commence à faire des conférences sous l'égide du PPA, le grand parti nationaliste, de masse, de l'époque. En 1947 Kateb arrive à Paris, « dans la gueule du loup » et prononce en mai, à la Salle des Sociétés savantes, une conférence sur l'Emir Abdelkader, adhère au Parti communiste. Au cours d'un deuxième voyage en France il publie l'année suivante *Nedjma ou le Poème ou le Couteau* (« embryon de ce qui allait suivre ») dans la revue *Le Mercure de France*. Journaliste au quotidien *Alger républicain* entre 1949 et 1951, son premier grand reportage a lieu en Arabie saoudite et au Soudan (Khartoum). À son retour il publie notamment, sous le pseudonyme de Saïd Lamri, un article dénonçant l'« escroquerie » au lieu saint de La Mecque.

Après la mort en 1950 de son père Kateb Yacine est en 1952 docker à Alger. Puis il s'installe à Paris jusqu'en 1959, où il travaille avec Malek Haddad, se lie avec M'hamed Issiakhem et, en 1954, s'entretient longuement avec Bertold Brecht. En 1954 la revue *Esprit* publie « Le cadavre encerclé » qui est mise en scène par Jean-Marie Serreau mais interdite en France. *Nedjma* paraît en 1956 (et Kateb se souviendra "de la réflexion d'un lecteur : *C'est trop compliqué, ça. En Algérie vous avez de si jolis moutons, pourquoi vous ne parlez pas de moutons ?*). Durant la guerre de libération, Kateb Yacine, harcelé par la direction de la Surveillance du territoire, connaît une longue errance, invité comme écrivain ou subsistant à l'aide d'éventuels petits métiers, en France, Belgique, Allemagne, Italie, Yougoslavie et URSS.

En 1962, après un séjour au Caire, Kateb Yacine est de retour en Algérie peu après les fêtes de l'Indépendance, reprend sa collaboration à *Alger républicain*, mais effectue entre 1963 et 1967 de nombreux séjours à Moscou, en Allemagne et en France tandis que *La femme sauvage*, qu'il écrit entre 1954 et 1959, est représentée à Paris en 1963, "*Les Ancêtres redoublent de férocité*" en 1967, "*La Poudre d'intelligence*" en 1968 (en arabe dialectal à Alger en 1969). Il publie en 1964 dans "Alger républicain" six textes sur "Nos frères les Indiens" et raconte dans "Jeune Afrique" sa rencontre avec Jean-Paul Sartre, tandis que sa mère est internée à l'hôpital psychiatrique de Blida (« La Rose de Blida », dans *Révolution Africaine*, juillet 1965). En 1967 il part au Viêt Nam, abandonne complètement la forme romanesque et écrit *L'homme aux sandales de caoutchouc*, pièce publiée, représentée et traduite en arabe en 1970.

La même année, s'établissant plus durablement en Algérie et se refusant à écrire en français, Kateb commence, « grand tournant », à travailler à l'élaboration d'un théâtre populaire, épique et satirique, joué en arabe dialectal. Débutant avec la troupe du Théâtre de la Mer de Bab El-Oued en 1971, prise en charge par le ministère du Travail et des Affaires sociales, Kateb parcourt avec elle pendant cinq ans toute l'Algérie devant un public d'ouvriers, de paysans et d'étudiants. Ses principaux spectacles ont pour titres *Mohamed prends ta valise* (1971), *La Voix des femmes* (1972), *La Guerre de deux mille ans* (1974) (où réapparaît l'héroïne ancestrale Kahena) (1974), *Le Roi de l'Ouest* (1975) [contre Hassan II], "*Palestine trahie*" (1977). Entre 1972 et 1975 Kateb accompagne les tournées de *Mohamed prends ta valise* et de *La Guerre de deux mille ans* en France et en RDA. Il se trouve « exilé » en 1978 par le pouvoir algérien à Sidi-Bel-Abbès pour diriger le théâtre régional de la ville. Interdit d'antenne à la télévision, il donne ses pièces dans les établissements scolaires ou les entreprises. Ses évocations de la souche

berbère et de la langue tamazirt, ses positions libertaires, notamment en faveur de l'égalité de la femme et de l'homme, contre le retour au port du voile, lui valent de nombreuses critiques.

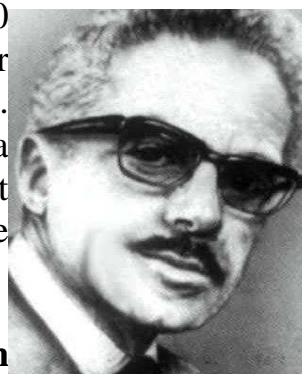
En 1986 Kateb Yacine livre un extrait d'une pièce sur Nelson Mandela, et reçoit en 1987 en France le Grand prix national des Lettres. En 1988 le festival d'Avignon crée *Le Bourgeois sans culotte ou le spectre du parc Monceau* écrit à la demande du Centre culturel d'Arras pour le bicentenaire de la Révolution française (sur Robespierre). Il s'installe à Vercheny (Drôme) et fait un voyage aux États-Unis mais continue à faire de fréquents séjours en Algérie. Sa mort laisse inachevée une œuvre sur les émeutes algériennes d'octobre 1988. En 2003 son œuvre est inscrite au programme de la Comédie française.

Instruit dans la langue du colonisateur, Kateb Yacine considérait la langue française comme le « butin de guerre » des Algériens. « La francophonie est une machine politique néocoloniale, qui ne fait que perpétuer notre aliénation, mais l'usage de la langue française ne signifie pas qu'on soit l'agent d'une puissance étrangère, et j'écris en français pour dire aux français que je ne suis pas français », déclarait-il en 1966. Devenu trilingue, Kateb Yacine a également écrit et supervisé la traduction de ses textes en berbère. Son œuvre traduit la quête d'identité d'un pays aux multiples cultures et les aspirations d'un peuple.

Kateb Yacine est le père de Nadia, Hans et Amazigh Kateb, chanteur du groupe Gnawa Diffusion.

## Mouloud Mammeri

**MOULOUD MAMMERI** a vu le jour le 20 décembre 1917 au village de Taourirt-Mimoun sur les hauteurs des Ath-Yenni, à Tizi-Ouzou. L'écrivain en sciences humaines a légué à la postérité des œuvres fécondes et immortelles ayant marqué d'une empreinte indélébile la culture algérienne.



Ses romans, tels que **la Colline oubliée**, **l'Opium et le bâton**, **le Sommeil du juste** et **la Traversée du désert** ont été traduits en plusieurs langues.

Les deux premiers ont été adaptés à l'écran respectivement par Abderrahmane Bouguermouh et Ahmed Rachedi.

C'est à cet éminent linguiste qu'on doit également les **Isefra**, recueil de poèmes épiques du troubadour Si Muh U M'hand.

C'est lui également qui a élaboré la grammaire amazigh Tadjarrumth N'tmazighth ainsi que le recueil des contes anciens Maachahou, Talamchahou.

Le dramaturge Mammeri s'est distingué par sa trilogie théâtrale formée des pièces du Foehn, le Banquet et la Mort des aztèques.

Son cursus scolaire, il l'entama en son village natal de Taourirth-Mimoun qui lui a inspiré l'écriture du roman *la Colline oubliée*, jusqu'à l'âge de 11 ans, avant d'aller chez son oncle au Maroc. Quatre ans plus tard, il rentra au pays et s'inscrit à l'ex-lycée "Bugeaud", actuel Emir-Abdelkader d'Alger, avant de s'installer à Paris où il prépara au lycée Louise le Grand le concours d'entrée à l'École normale supérieure.

Il fut mobilisé dès le déclenchement de la seconde Guerre mondiale.

En 1940, il s'inscrit à la faculté des lettres d'Alger. mobilisé une deuxième fois en 1943, il participa aux campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne.

Après quoi, Mammeri prit part, à Paris, à un concours pour le recrutement de professeurs de lettres, avant de rentrer au pays en 1947.

Après avoir enseigné à Médéa en 1947-1948, il devient professeur à l'université d'Alger où il occupa la première chaire de berbère de l'Algérie indépendante, avant d'être directeur du centre de recherches

anthropologiques, historiques et ethnographiques (CRAPE, ex-Musée du Bardo).

MOULOUD MAMMERI. L'homme de lettres et penseur émérite algérien s'est éteint à l'âge de 71 ans. Il trouva la mort dans un accident de la circulation, dans la nuit du **25 au 26 février 1989**, sur la route de Aïn-Defla menant vers Alger alors qu'il revenait du Maroc où il avait participé à un colloque international sur les langues maternelles.



# Slimane Azem

## Biographie

**Poète et chanteur kabyle, Slimane Azem né le 19 septembre 1918 à Agoni Ggegghran et mort à Moissac (Tarn et Garonne) le 28 janvier 1983. Slimane Azem arrive en France dès 1937 et entame une immersion précoce dans les tourments de l'exil. Sa première chanson : a Mûh a Mûh consacrée à l'émigration paraît dès le début des années 1940, elle servira de prélude à un répertoire riche et varié qui s'étend sur près d'un demi-siècle.**



Du point de vue de son contenu, ce répertoire présente des ressemblances frappantes avec celui de Si Mohand, grand poète kabyle du XIXe siècle. Dans un contexte socio-historique différent, Slimane Azem a, en effet, représenté pour le XXe siècle ce que Si Mohand fut pour le siècle dernier : le témoin privilégié d'un monde qui vole en éclats, d'une société dont les assises ont été ébranlées en profondeur et dont les valeurs vacillent - même si quelquefois elles se raidissent - face à celles, implacables, du système capitaliste. Le répertoire de Slimane Azem est donc - à l'image de la société qu'il traduit - traversé en profondeur par ces bouleversements; sa thématique est, à cet égard, tout à fait significative. Sur les soixante-dix ...

chansons recensées en 1979 (cf. Slimane Azem : Izlan édité par Numidie Music) et qui composent ce répertoire, plus de la moitié sont consacrées à ce renversement de valeurs avec des titres très évocateurs Ilah ghaleb, Kulci yeqlab (p. 30) : Ô Dieu, tout est inversé Zzman tura yexxerwed (p. 38) : les temps sont, à présent, troublés Terwi tebberwi (p. 122) : tout est sens dessus-dessous.

Dans ces chansons du chaos, zik (autrefois) est fondamentalement opposé à tura (aujourd'hui). Dans cet ouragan qui déferle, rien n'échappe au tourbillon : c'est le règne du «ventre» (aàbûd p. 104) c'est-à-dire des intérêts basement matériels, de l'argent (idrimen p. 28), de l'égoïsme, etc. au détriment de l'honneur (nnif), de la solidarité agnatique (tagmat). Cet éclatement charrie tout son cortège de maux, de misères dont : la paupérisation, l'alcool (a hafid a settâr p. 25, berka yi tissit n ccrab p. 78), etc. face à l'alcool, Slimane Azem oscille toujours, au même titre que Si Mohand, entre la transgression et le repentir.

Enfin devant la force de l'avalanche cèdent aussi les rapports entre les sexes, rempart ultime de l'édifice social, et Slimane Azem de décrire, tantôt avec humour, tantôt avec une ironie caustique, ces hommes sur lesquels les femmes arrivent à avoir de l'ascendant (lalla mergaza d win terna tmettût p. 42 : dame omelette qui est dominé(e) par sa femme).

Car ce sont bien les valeurs de la société traditionnelle que Slimane Azem défend, au besoin en évoquant Dieu à grand renfort; la dimension religieuse - sans être dominante - est incontestablement présente dans son répertoire.

Cependant, cette description d'un monde quasi apocalyptique - bien que récurrente - n'a pas l'exclusivité dans l'oeuvre de Slimane Azem; il était et il reste pour toute une génération de Kabyles - par dessus tout - le poète de l'exil : son évocation de la Kabylie, toute empreinte de pudeur, rappelle la douleur d'une plaie demeurée à vif, en témoignent des chansons comme :

d'aghrib d aberrani : exilé et étranger (p. 40)

ay afrux ifillelles : ô hirondelle, oiseau messager (p. 74)

a tamurt-iw aàzizen : ô mon pays bien-aimé (p. 126).

Propulsé dans le tourbillon du monde moderne, Slimane Azem ne s'est pas contenté de se réfugier dans le giron incertain des valeurs traditionnelles, son regard s'est ouvert grand sur le monde et nous lui devons de véritables poèmes de... politique internationale dans lesquels le ton volontiers satirique n'altère en rien l'acuité du regard : amek ara nili sustâ ? Comment pourrions-nous nous trouver bien ? (p. 64). Par ailleurs terwi tebberwi : tout est sans dessus dessous (p. 122) est dans la même veine. Il faut préciser que Slimane Azem, puisant dans le vieux patrimoine berbère, a «fait parler» les animaux, arme subtile mais à peine voilée d'une critique politique acerbe

baba ghayu : le perroquet

tlata yeqjan : les trois chiens (p. 148).

En cela il marque une fidélité indéfectible au caractère traditionnellement contestataire de la poésie kabyle, l'une de ses dernières chansons salue avec éclat et avec un titre très évocateur : (ghef teqbaylit yuli was\* : sur le Kabyle (ou la Kabylie) se lève le jour), l'émergence de la revendication culturelle berbère lors du printemps 1980.

Enfin dans ce répertoire vaste, riche et plein de nuances, se remarque une absence quasi totale de la poésie lyrique, lorsque cet aspect est effleuré, il ne l'est que par touches extrêmement discrètes; il est certain que ce silence résulte d'un choix, peut-être est-ce le tribut que le poète a consenti à payer afin de briser le tabou lié à la chanson, car on rapporte que Slimane Azem avait le souci d'interpeller les siens au moyen de chansons qui pouvaient être écoutées «en famille», c'est-à-dire en tous points conformes aux règles de la bienséance.

## BIBLIOGRAPHIE

AZEM S., Izlan (textes berbères et français), Numidie Music, Paris, 1979.

\* La dernière chanson citée (ghef teqbaylit yuli was) ne figure pas dans cet ouvrage car elle lui est postérieure.

## Jean Amrouche

**Jean Amrouche**, de son nom **Jean El-Mouhoub Amrouche**, naît le 7 février 1906 en Kabylie (Algérie), sur le versant sud de la vallée de la Soummam, dans l'un des villages kabyles de la commune d'Ighil Ali, et meurt le 16 avril 1962 à Paris.



Kabyle d'origine et de culture, la colonisation a fait de lui un chrétien avec le français comme langue, ce qui lui donne le sentiment d'être exilé dans son propre pays. L'image de l'innocence perdue et de l'enfance hante sa poésie, toute à la recherche de lumière. Une part de son œuvre encore non publiée se découvre progressivement, révélant un poète important, universel. En exprimant en français les Chants berbères de Kabylie, il en fait un trésor de la poésie universelle.

Convertie au christianisme, la famille de Jean Amrouche s'installe à Tunis. Après de \*brillantes études secondaires, Jean Amrouche entre à l'École Normale de Saint-Cloud. Il est ensuite professeur de Lettres dans les lycées de Sousse, Bône et Tunis, où il se lie avec le poète Armand Guibert, et publie ses premiers poèmes en 1934 et 1937. Pendant la Seconde Guerre, il rencontre André Gide à Tunis, et rejoint les milieux gaullistes à Alger.

Jean Amrouche est, de février 1944 à février 1945, à Alger, puis de 1945 à juin 1947 à Paris, le directeur de la revue *L'Arche*, éditée par Edmond Charlot, qui publie les grands noms de la littérature française (Antonin Artaud, Maurice Blanchot, Henri Bosco, Joë Bousquet, Roger Caillois, Albert Camus, René Char, Jean Cocteau, André Gide, Julien Green, Pierre-Jean Jouve, Jean Lescure, Henri Michaux, Jean Paulhan, Francis Ponge ...).

Jean Amrouche réalise simultanément de très nombreuses émissions littéraires, sur Tunis-R.T.T. (1938-1939), Radio France Alger (1943-1944), et surtout Radio France Paris (1944-1958), dans lesquelles il invite philosophes (Gaston Bachelard, Roland Barthes, Maurice Merleau-Ponty, Edgar Morin, Jean Starobinski, Jean Wahl), poètes ou romanciers (Claude Aveline, Georges-Emmanuel Clancier, Pierre Emmanuel, Max-Pol Fouchet, Jean Lescure, Kateb Yacine) et peintres (Charles Lapicque).

Il est l'inventeur d'un genre radiophonique nouveau dans la série de ses *entretiens*, notamment ses 34 Entretiens avec André Gide(1949), 42 Entretiens avec Paul Claudel (1951), 40 Entretiens avec François Mauriac (1952-1953), 12 Entretiens avec Giuseppe Ungaretti(1955-1956).

Après avoir été mis à la porte de Radio France par le Premier ministre de l'époque, alors qu'il sert d'intermédiaire entre les instances du Front de Libération Nationale] algérien et le général de Gaulle dont il est un interlocuteur privilégié, Jean Amrouche ne cesse à la radio suisse, Lausanne et Genève, de plaider de 1958 à 1961 la cause algérienne. Il meurt d'un cancer quelques semaines après l'accord du cessez-le-feu.

Jean Amrouche a tenu de 1928 à 1961 un journal qui demeure inédit.

## Si Amar U Said Boulifa



Si Amar U Said Boulifa (ou Amar Saïd Boulifa) est un homme de lettre algérien, considéré comme le « précurseur berbérisant », vraisemblablement né en 1861 au village d'Adeni dans l'actuelle commune d'Irdjen, daïra de Larbaa Nath Irathen (Tizi Ouzou).

Orphelin très jeune, son oncle le fait scolariser à la toute première école ouverte en Kabylie (1875). Instituteur formé à l'école normale de Bouzareah dans les années 1890, il devient par la suite linguiste, sociologue et historien (notamment à la Faculté des Lettres d'Alger). Il s'insurge contre les conclusions intentionnées du général anthropologue Adolphe Hanoteau faites sur la société kabyle à travers son ouvrage d'analyse poétique intitulé : *Les chants populaires du Djurdjura*. Pour rappel, le général faisait partie de la vaste conquête de la région engagée par les forces d'occupation françaises à partir de 1857.

Il prit sa retraite en 1929 et mourut à Alger en 1931.

## Mohand Ou Idir Aït Amrane

Mohand Ou Idir Aït Amrane, né en mars 1924 à Tikidount (Ouacifs), en Kabylie, est un poète, militant nationaliste algérien durant la guerre d'Algérie et grand défenseur de la culture berbère.

Il rejoint le Lycée Bugeaud d'Alger et se retrouve avec des condisciples, tels Hocine Aït Ahmed et Amar Ould Hamouda, qui formeront plus tard le noyau actif des militants kabyles du mouvement national au sein duquel il se bat pour la reconnaissance de la dimension amazigh (berbère) du peuple algérien et écrit en janvier 1945 "**Ekker a mmis oumazigh**" (Debout fils d'Amazigh), chant patriotique amazigh algérien . Mais il subit, dans les rangs du PPA-MTLD, la purge, initiée par Messali Hadj, des éléments accusés de "berbérisme".

Détenu pour son activité militante et parfaitement multilingue, il intègrera, après sa libération de prison en 1962 la fonction publique et sera nommé Préfet d'Orléansville (Ech Chelif). Il se retire de toute activité politique en 1965 et réintègre l'enseignement au poste d'Inspecteur d'Académie à Tiaret. Après un différend avec Abdelkrim Benmahmoud, alors ministre de l'Éducation Nationale, il retrouve l'activité politique auprès du Commandant Slimane (Ahmed Kaïd) qui le nomme Contrôleur National du Parti du FLN, poste qu'il occupera jusqu'en 1979. Il réintègre encore une fois, et jusqu'à sa retraite, l'enseignement au poste d'Inspecteur d'Académie pour la wilaya d'Ech Chélif. Il en profite pour publier ses Mémoires après avoir intégré la direction du RCD dont il devient membre du Conseil National.

Le combat pour l'amazighité auquel il aura voué une grande partie de son existence ayant fait des avancées considérables au cours des années 80 et 90, il aura le privilège de présider le Haut Commissariat à l'Amazighité de sa création en 1994, jusqu'à sa disparition en novembre 2004.

En plus de son activité politique, il aura, par son œuvre poétique, puissamment contribué à l'éveil de la conscience nationale par l'édition des poèmes devenus hymnes chantés par les combattants de la lutte de libération et les militants du combat identitaire après le mouvement d'Avril 1980.

## Abane Ramdane

**Abane Ramdane** est l'un des acteurs de la guerre d'Algérie.

### Biographie

Né en 1920 à azouza, village de Larbaa Nath Irathen (Tizi Ouzou) en Kabylie (Algérie). Issu d'une famille modeste, il obtient le Baccalauréat en 1941 au lycée Duverrier de Blida. Il est d'abord sous-officier dans l'armée française pendant la Seconde Guerre mondiale. En 1943, il entre au PPA et à l'OS.



Arreté en 1951, il est condamné à 6 ans de prison d'ou il organise une série de grèves. Libéré en 1955, il rejoint aussitôt le FLN. Il trace alors les grandes lignes du mouvement révolutionnaire et est organise le congrès de La Soummam. Les grandes lignes de son projet consistent à créer un État dans lequel l'élément politique l'emporte sur l'élément militaire. Il a également opté pour le pluralisme politique et linguistique en Algérie. Principal organisateur avec Ben M'hidi du congrés de la Soummam le 20 Aout 56, Abane Ramdane était connu comme un fin politicien, mais son franc-parler et sa grande instruction, outre sa vision moderne de la future Algérie indépendante lui valent des inimitiés. Victime des luttes internes entre les colonels, partisans du pouvoir militaire, et les défenseurs du primat accordé au politique, il est isolé puis attiré dans un guet-apens au Maroc. Sur l'ordre des "colonels" du CCE , notamment Lakhdar Ben Tobbal, Abdelhafid Boussouf et Belkacem Krim, Abane y est étranglé le 26 décembre 1957. Belkacem Krim niera plus tard avoir approuvé le projet de la liquidation d'Abane. En fait, une vingtaine de dirigeants de l'époque dont Ahmed Ben Bella avaient approuvé l'exécution de cet héros national dont le projet de société reste toujours à construire.



## Amirouche Aït Hamouda

**Amirouche Aït Hamouda**, plus connu sous le nom de **Colonel Amirouche**, est un colonel de l'Armée de Libération Nationale, né en 1926 dans le village de Tassaft Ouguemoune (faisant actuellement partie de la commune d'Iboudraren) dans les montagnes du Djurdjura en Kabylie (Algérie). Fils posthume d'Amirouche Aït Hamouda et Fatima Aït Mendès.



Initié au militantisme par Bachir Boumaza au lendemain de la Seconde Guerre mondiale sur le chantier de construction du barrage de Kherrata, il s'installe à Relizane (ouest de l'Algérie) où son activité et son courage physique font l'admiration des militants de la cause nationale. A la création de l'O.S (Organisation Spéciale), groupe paramilitaire chargé de la préparation des combattants pour la lutte armée, il est l'adjoint de Ounès Benattia auquel il succède après l'arrestation de ce dernier.

En 1950, sur ordre de ses chefs, et dans le cadre de la crise profonde qui secoue alors le mouvement national, il quitte l'Algérie pour la France où son engagement dans les rangs des durs lui vaut un passage à tabac qui le laisse pour mort après un meeting houleux à la Mutualité à Paris. Il y reste jusqu'en septembre 1954 date à laquelle il revient en Algérie et participe à la préparation du déclenchement de la lutte armée aux environs de l'Arbâa des Ouacifs où il est initié au maniement des explosifs par Mokhtar Kaci-Abdallah.

Le premier novembre 1954, il entre dans la clandestinité sous les ordres de Amar Aït Chikh et assiste en 1955, impuissant, au simulacre de procès, organisé, à l'instigation de Krim Belkacem, qui aboutit à l'assassinat d' Amar Ould Hamouda (figure connue du mouvement national). Dur au mal, infatigable, habile tacticien, il gravit rapidement les échelons de la hiérarchie jusqu'au grade de commandant.

C'est à ce titre, et en qualité de responsable de la zone de la Soummam en basse Kabylie, qu'il assure la sécurité du Congrès de La Soummam qui jettera les bases idéologiques du combat libérateur et assoira le socle de l'État Algérien moderne.

Lors de la crise de la Wilaya 1, après la mort de Mostefa Ben Boulaïd et la liquidation de chefs prestigieux tels Abbas Laghrour, Bachir Chihani et

quelques autres, il est chargé par le CNRA (Conseil National de la Révolution Algérienne) de remettre de l'ordre dans les rangs des combattants. Il s'acquitte avec brio de cette mission et redonne à la Wilaya 1 son unité perdue et récupère, en lui sauvant la vie, le futur colonel Haouès (Ahmed Ben Abderrazzak).

Lors du départ de Saïd Mohammedi vers l'extérieur, le conseil de Wilaya le désigne comme successeur, ce qu'il refuse pour ne pas violer la règle de l'ALN qui exige que le poste revienne à l'officier le plus ancien dans le grade, en l'occurrence, Saïd Yazouren dit Vrirouche. Ce dernier, envoyé à Tunis, y est maintenu pour permettre la désignation d'Amirouche au grade de colonel.

L'épisode douloureux du complot dit de "la bleuïte" affecte profondément la wilaya 3 et donne lieu à des liquidations physiques massives au sein des unités combattantes. Grâce à l'abnégation d'adjoints prestigieux, tels les commandants Ahcène Mahiuoz, H'Mimi (Ahmed Feddal), Moh Ouali (Slimani Mohand Ouali), Ali Azzi, Lamara Hamel, il remet en route les unités combattantes mais souffre de l'absence totale d'approvisionnement en armes en provenance de l'extérieur. Il décide alors, avec le colonel Haouès de se rendre à Tunis demander des comptes au GPRA (Gouvernement Provisoire de la République Algérienne) et envoie une mission d'approche vers la Wilaya 2 dont le chef, le colonel Ali Kafi avise Lakhdar Bentobbal de l'arrivée prochaine des colonels. Ce dernier avise Krim Belkacem et Abdelhafid Boussouf et ils décident ensemble de laisser le temps au service français du chiffre de décoder les messages de l'ALN.

Suivi à la trace par les troupes françaises, le groupe des colonels, escortés par le commandant Amor Driss, tombe dans une embuscade mortelle au lieu dit Djebel Thameur le 29 mars 1959.

## Hocine Aït Ahmed

**Hocine Aït Ahmed** est un homme politique algérien né le 20 août 1926 à Ain El Hamam en Kabylie. Docteur en droit, il est l'un des principaux chefs du Front de libération nationale (FLN). Aït Ahmed démissionne du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA) et de tous les organismes du nouveau pouvoir la crise de l'été 1962. En septembre 1963 il fonde le Front des forces socialistes (FFS) qui réclame le pluralisme politique face au verrouillage de la vie politique imposé par le système du Parti unique.



Arrêté et condamné à mort en 1964, il s'évade de la prison d'El Harrach en mai 1966. Exilé en Suisse, il rentre en Algérie après les émeutes de 1988 mais quitte de nouveau son pays après l'assassinat de Mohamed Boudiaf en 1992. Il reviendra à plusieurs reprises en Algérie, notamment à l'occasion du 50e anniversaire du déclenchement de la guerre de libération (1er novembre 1954).

À 16 ans, encore lycéen, il adhère au Parti du peuple algérien (PPA). Il devient, rapidement, le plus jeune membre du Comité central auquel il présente, en 1948, un rapport décisif sur les formes et la stratégie de la lutte armée pour l'indépendance.

Lors du congrès clandestin du PPA tenu à Belcourt en 1947, il avait déjà préconisé la création d'une Organisation spéciale (OS) chargée de la formation des cadres militaires et de la mise en place d'un dispositif clandestin pour initier et développer la lutte armée.

Désigné par le Comité central du PPA au Bureau politique, il se voit confié la direction de l'OS, en remplacement de Mohamed Belouizad, atteint de tuberculose. Durant deux ans, il a mis en place - à l'échelle nationale - les structures pour la formation politique et militaire pour mener à bien la guerre de libération.

C'est dans ce contexte qu'il organise le hold-up de la poste d'Oran, qui permet, en mars 1949, de s'emparer d'une importante somme d'argent, sans effusion de sang.

L'aile 'légaliste' des instances dirigeantes du PPA-MTLD (Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques), exclut pour « berbérisme » Aït Ahmed et porte Ahmed Ben Bella à la tête de l'OS, dont il était le responsable en Oranie.

La découverte de l'OS par les services de renseignement français précipite la dissolution de l'OS.

Le 1er mai 1952 Aït Ahmed s'installe au Caire. Recherché par les autorités françaises, il est désigné membre de la délégation du PPA-MTLD, en exil au Caire. Aït Ahmed insiste sur l'importance de la diplomatie pour donner une visibilité politique au plan international du mouvement e libération.

Il assiste à la première Conférence des partis socialistes asiatiques, réunie en janvier 1953 à Rangoon en Birmanie. L'une des premières résolutions adoptée par cette organisation d'inspiration marxiste consiste à soutenir la lutte de libération du Maghreb. La Conférence met en place un bureau anti-colonial dont le rôle, notamment, est de suivre les luttes anti-coloniales auprès de l'Organisation des Nations unies (ONU).

Aït Ahmed se rend au Pakistan, en Inde et en Indonésie pour créer des Comités de soutien à la cause de l'indépendance algérienne.

En avril 1955, il dirige la délégation algérienne à la Conférence de Bandung. Les résolutions prises par cette Conférence en faveur du droit à l'autodétermination et à l'indépendance des trois pays du Maghreb ont été préparées par les trois partis nationalistes (Tunisie, Maroc, Algérie) qui ont su mener une action commune sur la base d'un 'Mémoire Maghrébin'.

En avril 1956, il ouvre et dirige le bureau de la délégation du FLN à New York. En septembre 1955, le problème algérien est inscrit à l'ordre du jour de l'Assemblée générale de l'ONU. Ce qui provoque le retrait retentissant de la délégation française, présidée par le Premier ministre Antoine Pinay.

En octobre 1956, Aït Ahmed est arrêté par les autorités française, en compagnie de Mohamed Boudiaf, Mohamed Khider, Ahmed Ben Bella et Mostefa Lacheref, dans l'avion qui les conduisait du Maroc à Tunis où devait se tenir une Conférence maghrébine de la Paix.

Tout au long de sa détention, Aït Ahmed communique avec les dirigeants du FLN-ALN (Armée de Libération Nationale) (voir "La guerre et l'après guerre", éditions de Minuit, 1963, Paris). Dans la plus importante de ces communications, Aït Ahmed en appelle avec urgence à la création d'un Gouvernement provisoire en exil. Il considère que cette initiative peut contribuer à résorber la crise interne suscitée par des responsables qui s'opposent au Congrès de la Soummam, (tenu en août 1956) et préparent un congrès antagoniste.

Membre du Conseil National de la Révolution algérienne (CNRA) et du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA), Hocine Aït Ahmed, dès sa libération, en 1962, prend une position ferme contre la violence de l'Etat-major des frontières. Il met en garde les notables politiques contre un processus de crise qui risque de dégénérer en guerre civile .

Il dénonce le groupe de Tlemcen et le groupe Tizi-Ouzou. Il appelle les forces d'avant-gardes – femmes, syndicats, étudiants etc. – pour faire

barrage aux affrontements autodestructeurs. Les grandes manifestations populaires au cri de «Sbaa snin barakat!» (Sept ans cela suffit !) avaient pu interrompre momentanément ces violences.

Elu membre de l'Assemblée nationale constituante (ANC) - sur une liste unique de candidats dont il dénonce le principe -, il accepte néanmoins d'y siéger pour un double objectif. Premièrement s'efforcer d'initier à partir de cette institution une vie politique avec des débats publics en y associant la société. Deuxièmement veiller à ce que la commission chargée d'élaborer la constitution au sein de l'ANC termine son projet de constitution et le soumette aux débats libres et démocratiques des « élus » de la nation. Il fallait que l'ANC adopte la projet de constitution dans les délais légaux afin de le soumettre au corps électoral par voie référendaire. Le FLN refusant la démocratisation, Ferhat Abbas, président de l'Assemblée Constituante bafouée, démissionne. Plusieurs députés suivent son exemple dont Aït Ahmed qui fonde alors, en septembre 1963, le Front des forces socialistes (FFS).

La répression du FLN s'abat sur la Kabylie et présente le FFS comme un mouvement séparatiste.

Alors que des violences de l'armée contre la population civil se poursuivent, des maquis de résistance s'organisent. Les tentatives de conciliation du FFS échouent ne permettant pas d'éviter la poursuite des massacres et l'installation de la dictature. Arrêté en octobre 1964, Aït Ahmed est condamné à mort, puis gracié. Il est mis en prison à Lambèse. Voulant écarter Houari Boumediene, le Président Ahmed Ben Bella prétend vouloir s'ouvrir à la société et entrer dans un processus de négociation avec le FFS. Suite à des négociations menées à l'étranger, le FLN (Parti unique) et le FFS parviennent à un accord, qui sera rendu public par la presse nationale le 16 juin 1965.

Trois jours plus tard (le 19 juin 1965), le coup d'Etat, perpétré par Houari Boumediene met fin aux espoirs de voir le pluralisme et la démocratie d'instaurer en Algérie.

Le 1er mai 1966, Aït Ahmed s'évade de la prison d'El Harrach, et se réfugie en Suisse. Il n'a de cesse de militer pour la promotion et la défense des droits de l'homme et pour l'unité du Maghreb.

Il obtient sa licence en droit à Lausanne en Suisse. Puis, il soutient une thèse de doctorat, à Nancy, en 1975, sur «Les droits de l'homme dans la Charte et la pratique de l'OUA».

À l'occasion du «Printemps berbère» (1980), il joue avec le FFS un rôle modérateur d'encadrement politique des militants afin d'empêcher l'irruption de la violence et inscrire la revendications linguistique et culturelle dans l'exigence du pluralisme politique au niveau national.

Le 16 décembre 1985 il lance avec Ahmed Ben Bella un appel au peuple algérien pour l'instauration de la démocratie et le respect des droits de l'homme est lancé depuis Londres. Les deux anciens du FLN font de la

restitution au peuple algérien de son droit à l'autodétermination la pierre angulaire d'une «Alternative démocratique».

Les événements sanglants d'octobre 1988 et ses répercussions internationales pousse la dictature algérienne a un semblant d'ouverture.

Aït Ahmed rentre en Algérie en novembre 1989. Après plusieurs péripéties, le FFS est finalement reconnu.

À l'occasion de l'annulation du premier tour des élections législatives de 1991, Hocine Aït-Ahmed met en garde contre le danger de voir les armes prendre le pas sur les urnes. Son parti organise, le 2 janvier 1992, la plus grande manifestation que la capitale ait connu depuis l'indépendance, avec pour credo «Ni État policier, ni République intégriste».

En juin 1992, une semaine avant l'assassinat de Mohamed Boudiaf, Aït Ahmed propose une Conférence nationale destinée à promouvoir une sortie de crise sur le modèle sud-africain.

Après l'assassinat de Boudiaf, le climat de terreur et le verrouillage total de la vie publique s'aggravant, Aït Ahmed préfère s'exiler pour continuer à mener son combat.

En 1995, Aït Ahmed signe à Rome, avec les représentants de six autres formations et des personnalités politiques, une plate-forme pour la sortie de la crise et le retour à la paix.

Les signataires du "contrat national de Rome" s'entendent sur un contrat politique constitué d'un ensemble d'engagements dont les plus importants sont l'alternance au pouvoir, la liberté de culte, la primauté de la loi légitime sur tout autre loi issue d'assemblées non élues légitimement, l'égalité des citoyens sans distinction d'aucune sorte, l'accession au pouvoir par des moyens pacifiques, le rejet de la violence pour se maintenir au pouvoir ou pour y parvenir.

Le 2 février 1999, il est de nouveau en Algérie. Sa candidature à l'élection présidentielle est annoncée trois jours plus tard.

Après une campagne électorale menée à travers tout le pays, il décide, avec Six autres candidats, de se retirer de l'élection. Ils dénoncent la fraude qui, selon eux, a déjà commencé. Abdelaziz Bouteflika est élu avec une forte majorité.

Victime d'un infarctus, Aït Ahmed est transféré en Suisse à l'hôpital de Lausanne pour y être opéré. Après sa convalescence, il a repris toutes ses activités au sein du FFS.

Aït Ahmed poursuit son combat politique pour contribuer à sortir l'Algérie de l'omerta' internationale dont est victime le peuple algérien. Le FFS reste l'un des plus importants parti politique d'opposition.

## Mohand-Aârav Bessaoud

Ex-officier de l'ALN, militant de longue date du Mouvement national algérien et membre fondateur de l'Académie berbère, Agraw Imazighen, Bessaoud Mohand Aârav s'est éteint le premier janvier 2001, en début d'après-midi, dans un hôpital londonien, des suites d'une longue maladie. Agé de 78 ans, il est né en 1924 à Tagemmunt n Lejdid, dans la commune de At-Douala. Bessaoud Mohand Aârav a eu un parcours militant et politique aussi atypique qu'iconoclaste.



Des qualités (ou des défauts pour ses contradicteurs) qui font l'“épaisseur” psychologique de l'homme : entier dans ses prises de position qui ne sacrifient rien à la demi-mesure, ni au compromis, affichant tout haut par l'action et le verbe ce qu'il pense et ses convictions. Des convictions qu'il affichera du reste durant son action militante au sein du Mouvement national et dans les rangs de l'ALN où il obtient le grade d'officier et aussi dans une foisonnante littérature, alliant l'essai critique, les mémoires, le roman et la poésie. Imprégné de l'idéologie nationaliste et indépendante de l'Etoile Nord-Africaine (ENA), fondée en 1926 à Paris par un groupe de militants et syndicalistes kabyles (Imach Amar, Si Djillali, Aït Toudert, Bounoune, etc.) et admirateur d'Ali Laïmèche, nationaliste et auteur du célèbre poème Ekker a mmi-s Umazigh, attribué à tort à Ait Amrane Mohand Ou-Yidir, Bessaoud Mohand Aârav délaisse son métier d'instituteur et rejoindra les rangs de l'ALN, dès le déclenchement de la Guerre de Libération en 1954.

En janvier 1955, Krim Belkacem le nomme responsable des liaisons pour la Kabylie et il accède rapidement au grade d'officier. Il activera en Wilaya III (Kabylie) puis dans l'Algérois avant de partir au Maroc. Exilé en France, il crée en 1966, avec un groupe d'intellectuels dont le professeur Mohamed Arkoun, Taos Amrouche et de militants berbéristes, l'Académie berbère, association qui cristallisera les énergies militantes en faveur de la cause identitaire et contribuera à l'éclosion d'une conscience et à l'éveil revendicatif pour la reconnaissance de l'identité et la culture amazighes.

En 1978, les autorités françaises, pressées par Boumediène, contraindront Bessaoud Mohand Aârav à quitter le territoire français. Il s'installera en Angleterre jusqu'à son retour au pays en 1997, après moult tentatives pour se faire délivrer un passeport. Refusé dans un premier

temps, le statut d'ancien combattant lui sera finalement concédé, suite à la constitution d'un comité de soutien (Le CMAB ou Comité Mohand-Aârav Bessaoud. Atteint d'une maladie handicapante (le syndrome de Parkinson) Bessaoud Mohand Aârav fera des séjours répétés et prolongés à l'hôpital.

C'est à Londres, qu'il a rejoint dans le courant de l'été 2001, alors que la Kabylie brûle et des dizaines de jeunes Kabyles étaient déjà tombés, et que des centaines d'autres étaient handicapés, pour la plupart à vie, sous les balles d'une institution de la République Algérienne Démocratique et Populaire, la gendarmerie (voir Le printemps noir de Kabylie), pour des soins, qu'il s'est éteint en début d'après-midi du 1er janvier 2002. Il est enterré, à Aqawej, le 11 janvier, à la veille de Yennayer. Lors de son enterrement, et depuis la veille, des milliers de personnes de tous âges, ont tenu à lui rendre hommage.



## Krim Belkacem

**Krim Belkacem** est un révolutionnaire algérien et un des dirigeants du Front de libération nationale. Né le 14 septembre 1922 à Draâ El Mizan en Kabylie, il a été assassiné à Francfort le 18 octobre 1970.

Titulaire d'un certificat d'études à Alger, Krim Belkacem obtient un emploi auprès de la municipalité de Draa al Mizan. Son père, inquiet de l'intérêt de son fils pour les idées nationalistes, hâte son passage sous les drapeaux. Le jeune homme se retrouve mobilisé en 1943 dans le 1er Régiment des Tirailleurs Algériens où il est promu caporal-chef.



Démobilisé, Krim Belkacem adhère au PPA (Parti populaire algérien). Les autorités françaises se rendant compte de son influence sur la population le convoque le 23 mars 1947 pour atteinte à la *souveraineté de l'État*. Après avoir pris l'avis du P.P.A, il prend le maquis. Des menaces et des mesures de rétorsion sont exercés sur son père qui refuse de livrer son fils. En représailles, il dresse une embuscade contre le caïd (son propre cousin) et le garde-champêtre. Le garde-champêtre est tué. En 1947 et 1950 il est jugé pour différents meurtres et condamné à mort par contumace. Il devient responsable du P.P.A-M.T.L.D pour toute la Kabylie et à la tête des 22 maquisards qui composent son état-major et multiplie les contacts directs avec les militants et la population.

Son plus proche collaborateur est Amar Ouamrane. Le 9 juin 1954, Krim rencontre à Alger Ben Boulaid, puis Boudiaf et Didouche, qui parviennent à le convaincre de la nécessité d'une troisième force.

Il passe un accord avec les cinq responsables du groupe des 22 rompt avec Messali en août 1954, sans tenir au courant les militants de son initiative. Devenu le sixième membre de la direction intérieure du F.L.N les six chefs historiques, Krim est le responsable de la zone de Kabylie au moment du déclenchement de l'insurrection, le 1er novembre 1954.

Il entre au C.E.E au lendemain du congrès de la Soummam en 1956 et domine le F.L.N-A.L.N en 1958-1959 comme vice-président du GPRA (Gouvernement provisoire de la République algérienne) et ministre des Forces armées.

Belkacem, qui a quitté l'Algérie après la bataille d'Alger, est alors allié à Ben Tobbal et Abdelhafid Boussouf contre Abane Ramdane. Vice-président du Conseil et ministre des Forces armées du GPRA en 1958, ministre des Affaires étrangères en 1960, de l'intérieur en 1961, il entame les négociations avec la France Accords d'Évian en 1962.

Belkacem s'oppose à la création, par Ahmed Ben Bella, Houari Boumedienne et Mohamed Khider, du bureau politique du FLN. Il ne tarde pas à être forcé de se retirer. Après le coup d'État du 19 juin 1965, Krim Belkacem revient en politique dans l'opposition à la dictature. Accusé d'avoir organisé une tentative d'assassinat contre Boumedienne il est condamné à mort par contumace par la justice algérienne. Exilé à Francfort, Krim Belkacem y est assassiné le 18 octobre 1970; probablement avec la complicité des services secrets algériens de l'époque. Belkacem a été réhabilité. Depuis le 24 octobre 1984 il repose au Carré des Martyrs.

## Abderrahmane Mira

Le colonel **Abderrahmane Mira** connu sous le nom de **commandant Mira** ou de **Tigre de la Soummam**, **l'Insaisissable**, ou encore **l'Homme au chien** est né en 1922 en Kabylie. C'est un combattant de la cause algérienne pendant la période de décolonisation française. Chef de la Wilaya 6 de 1956 à 1957, puis de la Wilaya 3 du début 1959 au 9 novembre 1959 date à laquelle il est tombé au champ d'honneur près du col de Chellata au nord d'Akbou. Son corps ne fut jamais retrouvé.



Né en 1922 à Ath Mlikeche, d'origine du village Taghalat, Aarche de Ath Mlikeche (Douar de Beni Mlikeche Daïra de Tazamalt Wilaya de Béjaïa actuellement) fils de Meziane et de Cherifi Djedjiga.

Parti en France en 1945 afin de travailler, il est embauché dans une usine de métallurgie dans l'Est de France mais l'une de ses activités principale à l'époque est la politique anti-colonialiste, il c'est alors déplacé dans la région parisienne (dans le 19e) où se trouvait une importante communauté d'émigrés algériens. Il est alors gérant de bistro en continu son activité politique en informant les gens sur la cause nationale algérienne et sur les idées révolutionnaires de l'époque.

Il rejoint l'Algérie au début de la révolution où il commettra les premiers attentats contre les colonnes français, en 1956 pendant le congrès de la Soummam il assura la protection avec Amirouche Aït Hamouda (l'un des leaders de la révolution algérien).

En 1957, il part en Tunisie où il occupe le poste d'inspecteur militaire aux frontières.

Revenu en Algérie au début de l'année 1959 pour succéder à Amirouche Aït Hamouda qui est applé par Krim Belkacem afin de se justifier sur des centaines de civiles et militaires tué pour trahison (affaire bleuite).

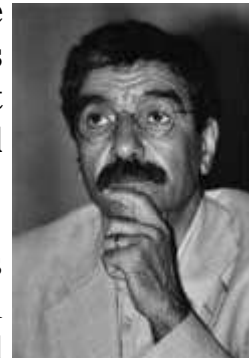
Le colonel Mira Abderrahmane commandera la Wilaya 3 (en Kabylie) jusqu'à sa mort dans la région de Chellata dans les hauteurs d'Akbou le 9 novembre 1959.

Décoré de plusieurs médailles par la république Algérienne, plusieurs établissements scolaires portent aujourd'hui son nom telle que l'université de Béjaïa, c'est le signe de la reconnaissance pour son combat à défendre ses idées et sa patrie pour lesquelles il a donné la vie.

# Saïd SADI

23 janvier 2004

**Marié, père de quatre enfants, Saïd SADI, psychiatre de formation, est né dans une famille de paysans pauvres le 26 août 1947 à Aghribs, en Kabylie. C'est dans ce village soumis aux rigueurs de la guerre qu'il passe son enfance.**



L'école y est transformée en caserne. En mars 1959, des militaires annoncent triomphalement la mort du Colonel Amirouche. Les véhémentes dénégations du jeune Saïd SADI lui valurent de visiter le cachot. Il s'était déjà fait remarquer une première fois en refusant d'agiter le drapeau français distribué aux écoliers pour accueillir le Préfet de Haute-Savoie.

1968 : Etudiant en médecine à l'Université d'Alger, il participe activement, dans des regroupements échappant au contrôle du Parti unique, au renouveau culturel algérien (théâtre, émissions radios, cours de Mouloud Mammeri, etc...). Il connaîtra alors diverses tracasseries de la part des autorités.

1975 - 1977 : Service National à Sidi-Bel-Abbès.

1978 : Il conclut une alliance avec Aït-Ahmed au nom d'un groupe de militants du Mouvement Culturel Berbère et réanime le FFS dont il prend la direction pour l'intérieur du pays. Il exerce alors comme médecin à l'hôpital de Tizi-Ouzou.

1980 : Principal animateur du Printemps Berbère, le Dr Saïd SADI et ses camarades préfèrent agir, par souci d'efficacité, au nom de comités ad hoc plutôt que sous le sigle du FFS.

7 Avril 1980 : C'est à son initiative que sera organisée la manifestation du 7 Avril 1980 à Alger.

16 Avril 1980 : C'est encore lui qui est l'auteur de l'appel à la grève générale du 16 avril 1980 première du genre depuis l'indépendance et qui paralysa toute la Kabylie. Par ces deux actions, il inaugure la lutte pacifique contre la dictature, en rompant ainsi avec les traditions de violence qui étaient jusque-là inhérentes au combat politique en Algérie.

20 Avril 1980 : Arrêté, il est déféré devant la Cour de Sûreté de l'Etat.

26 Juin 1980 : Sous la pression de la mobilisation populaire, il est remis en liberté provisoire avec les autres détenus déferés devant la Cour de Sûreté de l'Etat. Le procès n'aura jamais lieu.

Août 1980 : Il participe aussitôt au séminaire de Yakouren au cours duquel est élaboré un dossier sur la question culturelle en Algérie.

Septembre 1981 : Militant sans cesse pour les libertés publiques, il est la cible des services de répression. Arbitrairement muté à Khenchela, dans les Aurès, suite à un appel à la grève, il refuse de rejoindre son poste et reste sans travail durant une année et demie. Il réintègrera sa place grâce à la solidarité du corps médical.

Début 1982 : A l'état latent depuis un an, des divergences avec Hocine Aït-Ahmed apparaissent sur la conception de la lutte à mener. Privilégiant l'action sur le terrain, il quitte le FFS, suivi de la quasi-totalité du groupe de militants du mouvement culturel qui militaient dans ce parti.

Il anime la revue semi clandestine Tafsut paraissant en Algérie.

1983 : Premiers contacts en vue de la création de la Ligue des droits de l'Homme. Homme d'action mais aussi observateur avisé de notre société, le Dr Saïd SADI a eu une vision prémonitoire de l'évolution du pays, comme en témoignent ces propos parus dans Tafsut n°7 en juin 1983 :

Le paysage socioculturel du pays a été littéralement bouleversé par la courbe démographique notamment. Les hommes, les habitudes, les aspirations et les besoins ne sont plus les mêmes ; la structure, elle, reste invariable. Alors fatalement ce sera le choc. Comme on n'a ni la capacité ni la volonté de s'adapter on essaie de raccommoier, mais le replâtrage craque aussitôt. [...] Il y a maintenant inadéquation système/société. Les contradictions s'amoncellent, le discours s'use.

[...] Et quand on arrive à ce stade, tout pouvoir, quelle qu'en soit la nature, est tenu de composer : intelligemment ou dans la violence.

Sur les facilités accordées de facto au courant intégriste par un système à parti unique et qui a, de surcroît, opté pour l'islam religion d'Etat, il ajoutait ceci : Autant il est difficile à notre mouvement de se retrouver ne serait-ce que physiquement, autant cette tendance [les intégristes] trouve, chaque vendredi que Dieu fait, un lieu de réunion organique au niveau des mosquées.

10 février 1985 : Il est enlevé au tribunal de Tizi-Ouzou alors qu'il venait apporter son soutien à des fils de Chahids (orphelins de guerre) qui

devaient être jugés ce jour-là. Il sera libéré au bout d'une semaine avec ces mêmes fils de chahids.

Son activité politique pacifique l'amène naturellement à être le pivot autour duquel se constituera la première ligue algérienne des droits de l'Homme (1983-1985).

21 août 1985 : Le Dr Saïd SADI, arrêté comme membre fondateur de la ligue, sera déféré une nouvelle fois devant la Cour de Sûreté de l'Etat.

17 décembre 1985 : Comparution devant le Cour de Sûreté de l'Etat. Lors de son audience devant la Cour le 17 décembre 1985, il dénonce la faillite de la gestion du FLN qui a engendré une inquiétante déliquescence sociale :

Pourquoi voudriez-vous que l'Algérien se mobilise lorsqu'on lui demande précisément de s'effacer ?

Pourquoi voudriez-vous qu'il fasse le moindre effort, quand il constate que, depuis le niveau de sa commune, les gens chargés de le représenter sont toujours désignés parmi ces militants `` engagés, intègres et compétents ", c'est-à-dire les individus les plus honnis de la communauté, qui disparaissent de la scène une fois leur magot fait ?

Pourquoi la jeunesse suivrait-elle, quand on sait qu'en 1981 déjà et pour la seule tranche d'âge allant de 16 à 19 ans, 1.200.000 des siens étaient dans la rue ? Ni dans le circuit scolaire ni même occupés par le Service National [...]

Qui réfléchit et produit sur le blocage de notre société ?

Qui s'interroge sur les causes réelles de l'ascension fondamentaliste et de ses évolutions ?

Parlant des risques d'explosion sociale que le pouvoir s'entête à nier, Saïd SADI lancera : ``le jour où il faudra tirer sur la foule, car on y arrive, (vous) l'ordonnerez en toute bonne conscience ! ``.

Au terme de ce procès, Saïd SADI est condamné à la peine la plus lourde rendue dans ce jugement : trois ans de prison ferme et cinq mille dinars d'amende. Il est incarcéré dans le très rigoureux pénitencier de Tazoult-Lambèse.

Pendant sa dernière détention (1985-1987), et dans des conditions extrêmement pénibles, Saïd SADI s'occupe à achever ses études de

spécialité en psychiatrie. En juin 1986, il passe les épreuves en prison et termine major de promotion. Six mois après, sur injonction des services de sécurité, l'examen est invalidé par le ministère de la santé. Deux années plus tard, libéré, il reprend les mêmes études et se voit consacré de nouveau major de promotion.

Avril 1987 : Après de nombreuses protestations des organismes humanitaires et presque deux années de prison, il est libéré avec les derniers membres de la ligue encore détenus, par une grâce présidentielle.

Année 1988, il active pour la mise en place de la première section de Amnesty International qui sera présidée par le professeur Bencheikh.

Octobre 1988 : Avec trois de ses camarades, il appelle à la tenue des assises nationales du Mouvement Culturel Amazigh.

9 et 10 février 1989 : Tenue des assises du Mouvement Culturel Amazigh qui se terminent par la création du RCD (Rassemblement pour la Culture et la démocratie). Le Dr. Saïd SADI est élu à sa tête au poste de Secrétaire Général.

Les résolutions adoptées par l'assemblée plénière revendiquent :

- Le pluralisme politique non encore officiellement adopté,
- L'abolition du Code de la famille qui instaure la discrimination entre les sexes,
- La réhabilitation officielle de l'identité algérienne dans sa triple dimension amazigh, arabe et musulmane. La prise en compte de la francophonie qui doit être considérée comme un enrichissement et non comme une aliénation,
- La liberté syndicale afin de garantir une réelle justice sociale en même temps que la modernisation de l'économie qui doit intégrer la liberté d'entreprise,
- Enfin, pour la première fois en Algérie, un parti politique fait de la séparation des champs politiques et religieux un des fondements de la démocratie.

Rapidement, ces revendications finissent par constituer le cœur des programmes du courant démocratique.

12 Juin 1990 : Elections municipales. Le RCD enlève 87 communes avec 160 000 voix, mais les intégristes qui avaient bénéficié du monopole de la parole dans plus de dix mille (10 000) mosquées et du contrôle du système éducatif avec le FLN pendant trente ans, s'assurent la mainmise sur près de 900 communes sur les 1 541 existant.

26 Décembre 1991 : Le premier tour des élections législatives aboutit à un raz-de-marée intégriste. Dans ce scrutin marqué par une forte abstention (42%), le camp démocratique divisé, réalise moins de un million de voix.

De tous les nouveaux partis, le RCD est le seul à émerger avec 200 000 voix. Les intégristes obtiennent près de 4 millions de voix, le F.I.S. totalise 24% des électeurs inscrits. Sûrs de leur fait, les dirigeants du F.I.S.

multiplient déclarations et communiqués dans lesquels ils affirment leur détermination à appliquer la chari'a, annoncent la fin de l'alternance et des élections, l'instauration de tribunaux islamiques et invitent les Algériens à changer leurs habitudes vestimentaires et alimentaires.

Un affolement général s'empare de la population. On parle de boat-people en Méditerranée. Des pays limitrophes menacent de fermer leurs frontières. Le leader du F.I.S. d'alors clame que chaque bateau d'Algériens qui quitte le pays sera remplacé par deux bateaux de fidèles Soudanais.

Dans ce climat de panique généralisé, le Dr Saïd SADI lance un appel solennel à l'interruption du processus électoral : `` Je ne veux pas aller à l'enterrement de mon pays " dira-t-il (30 décembre 1991). Un instant désorientés par cet appel, nombreux sont les citoyens qui finissent par s'y rallier.

L'appel sera entendu par les plus hautes autorités. Un Haut Comité d'Etat (HCE) est mis en place (14 janvier 1992), Mohamed Boudiaf en assure la présidence après un exil de trente ans. Le Dr Saïd SADI aura plusieurs tête-à-tête avec lui. Après l'assassinat du Président Boudiaf (29 juin 1992), le désespoir gagne les cœurs. La classe politique démissionne, des responsables quittent le pays.

Décembre 1992 : C'est dans ce contexte de démission généralisée que le Dr Saïd SADI, resté parmi les siens dans cette tourmente, fait ses propositions à la Nation dans sa ``Plate-forme pour l'Algérie républicaine''.



10 Novembre 1993 : Il lance un appel à la tenue des Etats Généraux des patriotes républicains dans lequel il écrit : `` La République, pour nous, c'est la garantie des droits et des chances pour les plus humbles. "

25 Novembre 1993 : Cinq mille cadres, syndicalistes, anciens maquisards, entrepreneurs répondent à cet appel et créent le Mouvement Pour la République (MPR).

Fin 93 - début 94 : Comme Président du MPR, il anime des meetings à travers tous le pays : à Annaba, dans la salle même où le Président Boudiaf a été tué, à Oran, à Constantine, comme à Hassi-Messaoud, il rencontre à chaque fois un accueil populaire chaleureux.

Saïd SADI dans une campagne de proximité, en 1997, à Alger.

Peu formés à l'action militante, les adhérents à ce mouvement tombent sous les balles intégristes. Le S.G. du M.P.R. échappe miraculeusement à un attentat, deux cadres furent assassinés à Annaba, un autre manque de se faire enlever de son domicile.

La dynamique de mobilisation enregistrée les premiers mois a dû être freinée dans la tourmente de l'année 94-95 pour préserver la vie des membres du M.P.R., entraînant, de fait, un gel volontaire, des activités de cette formation.

21 Mars 1994 : Devant la barbarie des assassinats intégristes qui prennent pour cibles non les barons du système mais tous ceux qui refusent de se soumettre à l'ordre intégriste : femmes, syndicalistes ou militants de l'opposition démocratique en général et face à l'incapacité de l'Etat d'assurer la sécurité des citoyens, Saïd SADI lance un appel à la résistance.

29 Juin 1994 : Lors de la marche organisée à Alger à l'appel du MPR, l'attentat à la bombe qui visait Saïd SADI fait deux morts et 71 blessés.

1994 - 1995 : A travers tout le territoire national, Saïd SADI rend visite à plusieurs comités de résistance, il se rend notamment à Zbarbar, fief des GIA.

11 Septembre 1995 : Saïd SADI se porte candidat à l'élection présidentielle de novembre 1995. Malgré une fraude en faveur du candidat de l'armée Liamine ZEROUAL, malgré les manipulations opérées dans la nuit du 16 novembre, Saïd SADI obtient un million deux cents mille voix, ce qui représente près de deux fois le total des suffrages recueillis jusque-là par tous les partis démocrates.

Juin 1997 : Saïd SADI , tête de liste, est élu député d'Alger où le RCD remporte 15 des 24 sièges à pourvoir. Seuls 4 sièges lui seront restitués. Toute la presse algérienne s'accorde à dénoncer une fraude qui a d'abord affecté le RCD.

23 octobre 1997 : Aux élections locales, la fraude s'amplifie et disqualifie, devant les opinions algérienne et étrangère, le scrutin. Dès le 24 octobre, Saïd SADI prend la tête d'une manifestation à Alger, lançant ainsi la fameuse protesta d'Alger. Des dizaines de milliers de manifestants relaient l'initiative appuyée par d'autres partis et occupent, en octobre et novembre, les rues de la capitale pendant trois semaines.

Comme pour la présidentielle de novembre 1995, les élections législatives de juin 1997 montrent que dans l'importante communauté émigrée, où la fraude est moins aisée, le RCD arrive en tête dans la plupart des circonscriptions.

Février 1998 : Saïd SADI est élu président du RCD par mille deux cents délégués réunis à l'occasion du deuxième congrès du Rassemblement. Cette rencontre a inauguré une nouvelle pédagogie en ouvrant toutes les séances à la presse nationale et étrangère, ainsi qu'à la quasi totalité des chancelleries présentes à Alger et à l'ensemble des délégations étrangères.

Décembre 1998 : A la veille de l'élection présidentielle anticipée de 1999 et devant la pléthore des représentants du régime en place depuis 1962, la candidature de Saïd SADI apparaît comme celle de l'espérance démocratique.

En cette période de confusion, la constance et la justesse de ses positions politiques ont fait de Saïd SADI un repère.

Une lutte de longue date contre la dictature du parti unique payée par des années de prison et son combat contre l'intégrisme, mené à l'intérieur du pays, font de Saïd SADI, homme de conviction et étranger à la génération qui a mené le pays à la faillite, le candidat naturel de l'opposition démocratique.

Face à l'impasse algérienne, il apparaît, désormais, comme le recours pour l'Algérie républicaine et démocratique.

Février 99 : Saïd SADI prend contact avec la plupart des candidats pour leur proposer d'exiger, ensemble, des garanties juridiques et administratives à même de respecter et de protéger l'expression électorale des citoyens, notamment la révision de la loi électorale, la présence en

nombre suffisant d'observateurs étrangers, le dépouillement quotidien des bulletins des émigrés dont le vote s'étale sur 4 jours ..., etc....

Chacun supputant que la fraude lui sera favorable, les candidats, tous issus du système FLN, refusent.

Mars 99 : Pressé toujours par les citoyens de se présenter à l'élection présidentielle anticipée du 15 avril, Saïd SADI préfère appeler au boycott du scrutin, jugeant qu'il n'offre aucune garantie de crédibilité.

Avril 99 : L'appel du Dr SADI au boycott rencontre un grand écho chez les citoyens, en particulier dans l'émigration.

Septembre-Décembre 1999 : Devant la décision du Président Abdelaziz BOUTEFLIKA d'ouvrir les chantiers de l'éducation nationale, du code de la famille, de l'administration, de l'économie, de la justice et, après de larges et longs débats au sein du Rassemblement, le Dr SADI annonce la participation du RCD dans le gouvernement où il se voit confier deux portefeuilles ministériels.

Janvier 2001 : Après une année de participation du RCD au gouvernement et devant le recul accusé par le programme des réformes, la confusion caractérisant la décision d'Etat, l'absence de concertation de la part du Président de la République, le Président du RCD Saïd SADI déclare dans une interview, au quotidien « le Soir d'Algérie » :

« Les dix premières mois du mandat présidentiel ont constitué une amorce que de nombreux acteurs politiques et socio-économiques nationaux et autres observateurs étrangers avaient considéré comme un élan salutaire à bien des égards... Le refus de consulter et d'informer ou les tentations bonapartistes qui s'expriment à travers les mesures qui pèsent sur la presse ou la saisine abusive du Conseil Constitutionnel pour réduire les prérogatives du pouvoir législatif constituent des sources de tension dont il vaut mieux faire l'économie... »

« ...Nous vivons une période charnière qui termine un cycle lourd de notre histoire contemporaine. Il s'agit de se préparer à gérer, au mieux, la prochaine étape du destin de l'Algérie. »

Janvier 2001, de Casablanca : A la tête d'une délégation du RCD, Saïd SADI lance un appel à un Forum d'intégration Nord-africaine, lors de la rencontre des partis méditerranéens de gauche le 5-6-7 janvier, à Casablanca, au Maroc.

8-13 avril 2001 : Sur invitation des autorités de la République d'Afrique du Sud, Saïd SADI effectue une visite dans ce pays.

Longuement reçu par le Président Thabo M'BEKE, les dirigeants de l'ANC, du parti communiste et de la COSATU, premier syndicat d'AFS, le Président du RCD s'entretient par ailleurs avec des universitaires ainsi que les organisations de la société civile, notamment celles des Droits de l'Homme et la fameuse Commission Vérité et Réconciliation.

29 Avril 2001 : Suite à la répression sanglante infligé aux citoyens dans les wilayas de Tizi-Ouzou, Bougie et Bouira, le Président du RCD anime une conférence de presse, à Alger. Après avoir annoncé la convocation d'une session extraordinaire du Conseil National pour trancher sur la participation du RCD au gouvernement, il déclare : « Mon sentiment personnel profond est que nous ne pouvons rester dans un gouvernement qui tire sur la foule »

1er Mai 2001 : A la sortie de la session extraordinaire du Conseil National qui prononce solennellement le retrait du Rassemblement du gouvernement, le président du RCD anime un point de presse où il appelle au « rassemblement des forces démocratiques du pays » pour trouver une issue à la crise non sans avoir rappelé que « le RCD a accompagné et encadré ce mouvement... en se souciant d'abord de la préservation des vies humaines ... » précisant à l'attention des familles des victimes de la répression que « les structures locales du RCD sont à leur disposition pour toute démarche, aide ou protection ».

29 Mai 2001 : Alors même que la Kabylie est au centre d'une tragédie sanglante, Saïd SADI écrit une lettre à Mr Hocine Ait Ahmed, Président du F.F.S. dans laquelle il réitère la disponibilité du RCD au rassemblement démocratique notant que « la synergie de notre engagement solidaire peut créer une dynamique républicaine populaire et pérenne historique dans la capitale et le pays ».

Dans la même missive, le Président du RCD réaffirme à M. Ait Ahmed : « ... il est toujours attendu de nous, de prendre acte des appels de l'Histoire présente et future... », précisant qu'il s'agit de « montrer des disponibilités nouvelles devant une dérive aux conséquences imprévisibles ... »

Cette lettre historique a été transmise après que le FFS ait décliné l'offre des partis du RCD et du P.T de participer à la marche du 31 Mai à laquelle il avait appelé. ( Pour de plus amples détails sur cet épisode, voir

dans la rubrique « Archives » les bulletins Internet des mois de Mai et Juin 2001 ).

21 Juin 2001 : Avec les responsables d'autres formations et mouvements ( FD - CCDR - MDS - MLD et ANR ), Saïd SADI participe à la proclamation de la naissance de la Coordination des Démocrates Algériens. Ces responsables appellent « toutes les forces patriotiques et démocratiques à se joindre dès maintenant à cette entreprise de sauvegarde nationale ».

## Didouche Mourad

Didouche Mourad est un des héros de la Guerre d'indépendance d'Algérie.

Didouche Mourad naît le 13 juillet 1927 à El Mouradia à Alger au sein d'une famille modeste venue de Kabylie, effectue ses études primaires ainsi que le cycle moyen à l'école d'El Mouradia puis rejoint le lycée technique du Ruisseau.

Nourrissant dès son jeune âge une haine farouche envers le colonialisme qui fait naître en lui le désir de venger ses compatriotes, il s'engage, dès 1942, dans les rangs du Parti du peuple algérien alors qu'il n'avait pas encore atteint l'âge de 16 ans.



Surnommé « Si Abdelkader », il est nommé responsable des quartiers d'El Mouradia, El Madania et Birmandreis et crée en 1946, la troupe de Scouts « al amal » ainsi que l'équipe sportive « al-sarie al-riadhi » d'Alger.

En 1947, il organise les élections municipales dans sa zone. Il est parmi les membres les plus éminents de l'Organisation spéciale (OS).

Lors de la découverte de ses responsabilités au sein de l'organisation en mars 1950, et après l'échec de l'administration française à le capturer, un jugement par contumace est prononcé contre lui, le condamnant à 10 ans de prison. Il constitua en 1952, avec Ben Boulaïd, un noyau clandestin dans Alger dont la mission était la fabrication de bombes en prévision du déclenchement de la « Révolution Nationale ».

Il se rend ensuite en France avec pour mission le contrôle interne de la Fédération. À son retour à Alger, il mit en place avec huit compagnons le Comité révolutionnaire pour l'unité et l'action. Il participe également à la réunion des « 22 » tenue en juin 1954, au cours de laquelle est décidé le déclenchement de la Révolution. De cette réunion, émerge le premier "Conseil de la Révolution", composé de 5 membres dont Didouche Mourad, lequel est nommé responsable de la zone II (Wilaya II).

Il est l'un des plus éminents rédacteurs de la Déclaration du 1er novembre 1954 et réussit avec l'aide de son adjoint Zighout Youcef, à jeter les bases d'une organisation politico-militaire.

Le 18 janvier 1955, alors qu'il n'avait pas encore 28 ans, Didouche Mourad meurt à la bataille du douar Souadek. Il est ainsi le premier chef de zone à tomber au champ d'honneur.

# Idir

Né en Kabylie dans le village d'Aït Lahcène, Idir n'a jamais dévié d'une trajectoire commencée par un radio-crochet à la radio-télévision algérienne en 1973, poursuivie à Paris avec un tube demeuré inoubliable - c'est sûrement l'une des grandes chansons du siècle -, "A Vava Inouva" "Mon petit père", présenté en 1973 à Alger, enregistré sur 33 T chez Pathé-Marconi en 1976). Douceur, balancement de la mélodie, arrivée de la guitare empruntée au folk et à la chanson à texte : voici comment les Kabyles (Idir, Aït Menguellet, Matoub Lounès, Ferhat), appartenant à un groupe dit minoritaire et parlant le tamarzight, "la langue de l'homme libre", et non l'arabe, ont changé la face de la musique algérienne, à l'instar du raï oranais quelques années plus tard. "A l'époque, dit Idir, les canons du bon goût étaient ceux du Moyen-Orient. La chanson kabyle a remplacé les quarante violons d'orchestre par deux guitares et deux voix".



Garder ses racines pour explorer le monde : telle pourrait être la devise d'Hamid Cheriet, dit Idir ("Il vivra" en kabyle).

Il demeure un mythe auprès de la communauté algérienne en France, majoritairement kabyle. Les plus jeunes l'aiment comme un grand frère de philosophie.

Défendre la langue berbère, la richesse des différences culturelles, le droit à la poésie et la démocratie éclairée sont quelques uns de ses préceptes.

En 1973, le jeune étudiant en géologie, enfant de la Révolution algérienne, fils de paysan né en 1949 en Grande Kabylie, se destinait à prospecter le pétrole et l'eau dans les régions désertiques du sud algérien, chante une berceuse sur Radio Alger, remplaçant in extremis une vedette défaillante. Quelques mois plus tard, soldat encaserné à Blida, il entend "A Vava Inouva" sur Radio France. "C'était bizarre". Venu à Paris en 1975, il dit avoir senti deux fois le sentiment de l'exil, cette puissante mélancolie qui l'unit aujourd'hui à l'Ougandais Geoffrey Oryema : à Paris et à Alger, où dès l'âge de neuf ans, il est élevé à l'école des missionnaires jésuites.



Etre kabyle passe alors pour une marque de dissidence "bouseuse". Bretons et Auvergnats y reconnaîtront les brimades infligées à leurs ancêtres. Idir, de Paris, accompagnera l'histoire de son pays, le Printemps berbère, révolte contre le pouvoir central en 1980, les massacres de civils dans les années 90. Idir n'a cessé d'appeler à la réconciliation nationale, à l'anti-fanatisme, organisant "L'Algérie, la vie", un concert commun avec l'arabophone Khaled en juin 1995, ou participant à l'hommage à Matoub Lounès assassiné en juin 1998.

Identités est le troisième album d'Idir. En trente ans de carrière, c'est peu. Suffisant, pour qui vit à l'écart des affaires industrielles de la musique et pèse ses chansons comme ses mots :

Deux microsillons, A Vava Inouva en 1976, Nos enfants en 1979, compilés ensuite sur le même CD, Les chasseurs de lumières en 1993. Un duo avec le breton Alan Stivell, et toujours cette extrême délicatesse des flûtes, des voix, de la guitare.

Six ans plus tard, Idir s'apprêtera à construire un album solo. Mais il est happé par la proposition d'une sorte de Tribute To, où il est payé de sa générosité en retour. "C'est un Tribute To où je suis le seul présent partout", un hommage où Idir demeure maître et servant de ses chansons, où il crée des titres inédits que d'autres ont composés pour lui, dont "A Tulawin" de Manu Chao, l'ex-Mano Negra, revenu au devant de la scène avec Clandestino en 1998. "Que ces gens veuillent partager des chansons avec moi est une forme de reconnaissance", dit Idir. Déjà adapté en kabyle, mais avec une traduction pratiquement littérale, par Brahim Izri, né dans le même village qu'Idir, San Francisco de Maxime Le Forestier devient Tizi-Ouzou, et la maison bleue, "le symbole de la contestation et de la volonté de vivre la culture kabyle". Maxime Le Forestier n'y est pas resté insensible, qui vient chanter en kabyle la nouvelle version de sa chanson, hymne de la nouvelle vague de la chanson française des années 70." Il fallait que ce soit suffisamment kabyle pour que je puisse pointer le bout de mon nez, mais assez discret pour laisser les autres libres".

Voici donc, L'Orchestre National de Barbès (ONB), Gnawa Diffusion, de joyeux groupes organisant la résistance musicale de la jeunesse maghrébine de France, sans exclusivité de nationalité ou d'appartenance ethnique, mélangeant la richesse de la musique du Maghreb, des transes gnawas à la chanson kabyle. Voici le DJ Fred Galliano, le franco-gallicien Manu Chao, les Bretons manipulateurs de sons.

"J'ai choisi des gens qui sont en pleine ascension, plutôt que des artistes établis", dit Idir.

Identités n'en devient pas une mosaïque pour autant : Idir mène la danse avec la concision et la musicalité qui lui sont propres.

## Matoub Lounès

Depuis la sortie de son premier album *A Yizem anda tellid ? (Ô lion où es-tu ?)* Matoub Lounès célèbre les combattants de l'indépendance et fustige les dirigeants de l'Algérie à qui il reproche d'avoir usurpé le pouvoir et de brider la liberté d'expression. Chef de file du combat pour la reconnaissance de la langue berbère, il est grièvement blessé par un gendarme en octobre 1988. Il raconte sa longue convalescence dans l'album *L'Ironie du sort* (1989).



Violamment opposé au terrorisme islamiste, il condamne l'assassinat d'intellectuels, mais il fut enlevé le 25 septembre 1994 par un groupe armé, puis libéré au terme d'une forte mobilisation de l'opinion kabyle. La même année, il publie un ouvrage autobiographique *Le Rebelle* et reçoit le *Prix de la mémoire* des mains de Danielle Mitterrand.

En 1996, Matoub Lounès participe à la marche des rameaux en Italie pour l'abolition de la peine de mort alors qu'en en mars 1995, le S.C.I.J.(Canada) lui remet *Le Prix de la Liberté d'expression*.

Le 25 juin 1998, Matoub Lounès est assassiné sur la route menant de Tizi Ouzou à Ath Douala en Kabylie à quelques kilomètres de son village natal. Les conditions de ce meurtre n'ont jamais été élucidées. Les funérailles du chanteur drainèrent des centaines de milliers de personnes, tandis que toute la région connut plusieurs semaines d'émeutes. Son dernier album *Lettre ouverte aux...*, parut quelques semaines après l'assassinat, contient une parodie de l'hymne national algérien dans laquelle il dénonce le pouvoir en place.

Une fondation portant le nom du chanteur a été créée par ses proches pour perpétuer sa mémoire, faire la lumière sur l'assassinat et promouvoir les valeurs défendues par Matoub Lounès.

Deux rues portant le nom de Matoub Lounès ont été inaugurées en France à sa mémoire:

- Dans la commune de Saint-Martin-d'Hères près de Grenoble.
- À Vaulx-en-Velin près de Lyon le 22 novembre 2003.

Matoub Lounès est, parmi les artistes kabyles, le plus connu en Kabylie et dans le monde entier de par son engagement, en plus de sa discographie.

## Lounis Aït Menguellet

Lounis Aït Menguellet (Lewnīs At Mangellat) est un chanteur kabyle, né le 17 janvier 1950 à Ighil Bouammas (« le cōteau du milieu »), petit village niché dans les chaînes montagneuses du Djurdjura, près de Tizi Ouzou en Grande Kabylie, (Algérie).



Lounis Aït Menguellet est certainement l'un des artistes les plus populaires et les plus attachants de la chanson kabyle contemporaine, un poète qui est devenu le symbole de la revendication identitaire berbère. A propos des événements qui ont secoué la Kabylie ces dernières années, il dit que, égale à elle-même, la région est un bastion de la contestation et qu'elle a toujours été à l'avant-garde des luttes. « Je parle de la Kabylie à ma façon, afin d'apporter quelque chose pour que les choses évoluent », avant de s'empresser d'ajouter qu'il ne fait jamais de politique.

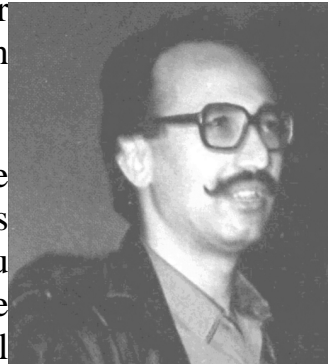
La carrière de Lounis Aït Menguellet peut être scindée en deux parties selon les thèmes traités : la première, plus sentimentale de ses débuts, où les chansons sont plus courtes et la seconde, plus politique et philosophique, caractérisée par des chansons plus longues et qui demandent une interprétation et une lecture plus approfondie des textes. Ahkim ur nsaa ara ahkim (Pouvoir sans contre-pouvoir), Idul sanga anruh (Le chemin est long), Nekni swarach n ldzayer (Nous, les enfants d'Algérie) : Aït Menguellet choisit délibérément dans ses concerts récents de chanter ces poèmes, plus longs et plus composés, comme une invitation lancée à son public à une réflexion et à une découverte.

En présentant son nouvel album à la presse, le 16 janvier 2005, à la veille de sa sortie le jour de son cinquante-cinquième anniversaire, à la Maison de la Culture de Tizi Ouzou, Lounis a fait remarquer que « l'artiste ne fait qu'attirer l'attention des gens sur leur vécu et interpeller leur conscience. C'est déjà une mission et je ne me crois pas capable d'apporter les solutions aux problèmes ». Aigri par la situation sociale et politique de son pays déchiré, Lounis puise de moins en moins dans son répertoire de chansons sentimentales qui ont caractérisé ses débuts.

## Tahar Djaout

D'origine kabyle, Tahar Djaout est né le 11 janvier 1954 à Oulkhou (Ighil Ibahriyen) près d'Azeffoun en Haute Kabylie.

En 1970 sa nouvelle *Les insoumis* reçoit une mention au Concours littéraire "Zone des tempêtes". Il achève ses études l'année suivante au Lycée Okba d'Alger et obtient en 1974 une licence de mathématiques à l'Université d'Alger, où il s'est lié avec le poète Hamid Tibouchi.



Tahar Djaout écrit ses premières critiques dans le quotidien *El Moudjahid*, collabore régulièrement en 1976 et 1977 au supplément *El Moudjahid Culturel* puis, libéré en 1979 de ses obligations militaires, reprend ses chroniques dans *El Moudjahid*.

Responsable de 1980 à 1984 de la rubrique culturelle de l'hebdomadaire *Algérie-Actualité*, il y publie de nombreux articles sur les peintres (Baya, Mohammed Khadda, Denis Martinez, Hamid Tibouchi) comme sur les écrivains algériens de langue française dont les noms et les œuvres se trouvent alors occultés, notamment Jean Amrouche, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, Jean Sénac, Bachir Hadj Ali, Messaour Boulanouar, Youcef Sebti, Abdelhamid Laghouati, Malek Alloula, Nabile Farès...

En 1985 Tahar Djaout reçoit une bourse pour poursuivre à Paris des études en Sciences de l'information. De retour à Alger en 1987, il reprend sa collaboration avec "Algérie-Actualité". Les événements nationaux et internationaux le font bifurquer sur la voie des chroniques politiques.

Il quitte en 1992 *Algérie-Actualité* pour fonder avec quelques uns de ses anciens compagnons son propre hebdomadaire : le premier numéro de *Ruptures*, dont il devient le directeur, paraît le 16 janvier 1993.

Grièvement blessé dans un attentat le 26 mai 1993, alors que vient de paraître le n° 20 de son hebdomadaire et qu'il finalise le n° 22, Tahar Djaout meurt à Alger le 2 juin et repose dans son village natal d'Oulkhou.

## Ali Dilem



Ali Dilem né le 29 juin 1967 à El-Harrach, en Algérie est un dessinateur de presse algérien d'origine kabyle. Il publie ses caricatures dans le quotidien algérien *Liberté* et dans l'émission de télévision *Kiosque* sur la chaîne francophone TV5.

Il démarre sa carrière au quotidien *Le Matin* en 1991 avant de rejoindre *Liberté* en 1996. Il obtient le prix international du dessin de presse en 2001. Dilem travaille dans des conditions difficiles : menacé de mort par des groupes islamistes à de nombreuses reprises, il est aussi harcelé par plusieurs procès pour diffamation. Il a notamment écopé d'une amende de 50 000 dinars algériens en mai 2005.

Le 14 juin 2005, il est condamné à six mois de prison ferme pour une caricature publiée dans le journal *Liberté* le 29 novembre 2001. Il y dénonce la corruption des généraux algériens juste après les inondations meurtrières de Bab El-Oued. Deux personnages commentent les dons d'argent de généraux comme étant des « restitutions ».

## Fellag

Fellag : en arabe, bûcheron, coupeur de route. Au figuré : bandit de grand chemin

Mohand Saïd Fellag est né en 1950 dans le Djurdjura en Kabylie. Son père : une sorte de Raimu. Un homme lisse, sans tabou, qui a combattu dans les rangs de l'armée française pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il lui apprend l'impertinence. Sa mère : un éclat de rire. Elle rit trois ou quatre heures dans la journée.



Le 1er novembre 1954, Fellag a quatre ans lorsque commence la guerre de libération. A huit ans et demi, Fellag gagne Alger avec un de ses frères. Il a neuf ans lorsqu'il rentre à l'école primaire, à Cheraga. Il y apprend le français, et dans la rue l'arabe dialectal.

En 1968, il entre à l'école de théâtre d'Alger. Il lit Aristophane, Eschyle, Plaute, Euripide. "C'est rude ! dit-il. Avec des sentiments ! Et ça y va !" Il découvre le théâtre de l'absurde, Jarry, Becket, Ionesco...

De 1973 à 1977, il est engagé comme comédien dans différents théâtres en Algérie puis en France, au Canada et aux États-Unis.

En 1987, il crée son premier one man show *Les Aventures de Tchop*, puis en 1989, *Cocktail Khorotov*. En 1990, en réponse à la montée du mouvement islamique, il crée *SOS Labès*.

Le 12 juin, le FIS l'emporte haut la main aux élections municipales. L'activisme islamiste gagne tout le pays. 1991, Fellag crée *Un Bateau pour l'Australie-Babor Australia* (inspiré d'une rumeur selon laquelle un bateau en provenance d'Australie allait y emmener tous les chômeurs algériens, pour leur donner un emploi, un logement et un kangourou ! La rumeur prit une telle ampleur que des gens se présentèrent devant l'ambassade d'Australie pour demander un visa. Cette crédulité révèle la profondeur du désarroi). Le spectacle est joué plus de trois cent fois en Algérie.

En décembre, les élections législatives sont annulées après le premier tour emporté par le raz-de-marée islamiste. Les militaires constituent un

comité de salut public pour justifier le coup de force. Le 29 juin 1992, le président Boudiaf est assassiné sur la scène de la maison de la culture d'Annaba. Fellag était programmé pour jouer *Un bateau pour l'Australie* sur la même scène, quatre jours après. Alors commence une ère de violence, avec une série d'assassinats parmi lesquels des artistes et des intellectuels.

En septembre 1993, Fellag est nommé directeur du théâtre de Bougie (théâtre d'Etat).

Début 1994, la violence atteint son paroxysme. Fellag entreprend la tournée *d'Un bateau pour l'Australie*, en Algérie et en Tunisie, puis à la fin de l'année il s'établit à Tunis et crée *Délirium*. En 1995, Fellag s'exile en France où il écrit **Djurdjurassique bled**, pièce comique analysant avec une verve étonnante la scène sociale algérienne, qui fait un triomphe à sa création au TILF, puis en tournée. Il tourne également dans **Le Gone du Chaâba** de Christophe Ruggia. En 1999, il réécrit **Un Bateau pour l'Australie** et entame une tournée dans toute la France. En février 2001, il publie son premier roman **Rue des Petites Daurades suivi de C'est à Alger (2002)**. Son dernier roman **L'Allumeur de rêves berbères** sortie en 2003.

## Brahim Izri

Né le 12 janvier 1954 dans la région de Beni Yani (ou At Yani), à Aït Lahsen, Brahim IZRI auteur, compositeur, interprète, a toujours été dans le monde de la musique.

En effet, Brahim est né musicien, bercé par les musiques et les chants des Zaouias. Au lycée, il faisait déjà parti d'un groupe qu'il avait nommé « Igudar » et dont il était l'un des membres fondateurs.



Nous l'avons tout d'abord connu en tant que guitariste du chanteur Idir dans le milieu des années 1970 qu'il quitta quelques années après pour entreprendre une carrière solo.

Après de nombreuses sorties d'album, Brahim IZRI connaît un véritable succès dans son retour sur le devant de la scène avec l'album « Lbudala » qu'il sort en 1995 avec des reprises de certaines chansons de 1986-1986 telles que « Ay ajuwaq », « Inid inid »...

Cet album connaîtra un franc succès grâce au titre « Cteddu-iyi » d'ailleurs repris par Idir. Quelques temps après un contact se crée entre Brahim IZRI et Maxime Leforestier et, en 1999 « Tizi-Ouzou » sort avec un superbe trio : Brahim IZRI, IDIR et Maxime Leforestier. Chanson encore une fois reprise pour le compte du chanteur Idir dans l'album « Identité ».

On retiendra également de Brahim IZRI l'homme au grand cœur, le frère toujours présent pour ses frères et sœurs algériens subissant l'injustice de la vie : Babelouad, Boumerdès.

On se souviendra encore et encore du texte poignant qu'il interpréta en kabyle aux côtés de ses amis artistes pour « Algérie mon amour » à la demande de son ami BAAZIZ.

Plus déterminé que jamais l'engagement de Brahim IZRI se révélera sur tous les fronts où la liberté, la démocratie, la femme, la culture, la paix sont menacées.

Avec « Algérie Lecture de Femmes » Brahim IZRI était là pour faire connaître justement la Plate-forme d'El kseur, pour demander l'abrogation du code de la famille afin de servir la lutte des femmes mais



aussi de servir le combat des Aarchs en demandant la libération de Bélaïd Abrika et de tous ses compagnons.

Brahim IZRI fût le seul artiste à avoir réunit une pléiade d'artistes kabyles, arabes, français, israéliens... pour se joindre à lui dans cet engagement.

Brahim IZRI, celui qui avait soif de savoir, de justice, de liberté et qui a su donné beaucoup d'amour à autant de personnes, était atteint depuis quelques années déjà d'une maudite maladie qui nous l'a arraché un soir de 3 janvier 2005 à l'hôpital Hôtel Dieu...

Mais Brahim est parti la conscience tranquille en laissant deux charmants enfants à sa hauteur sur lesquels il a beaucoup compté et comptera toujours, où qu'il soit, avec des amis qui l'ont soutenu jusqu'au bout et un album qu'il a enregistré et que nous découvrirons pour notre plus grande joie et honneur très prochainement.

Brahim IZRI n'est pas parti sans rien laissé. Maintenant c'est à nous de préserver tout ce trésor pour sa mémoire mais aussi pour nous.

Il sera enterré ce samedi 08 janvier 2005 dans son village natale à Beni Yani (At Yani).

## Rachid Kaci

**Rachid Kaci** est un homme politique français d'origine kabyle. Il est titulaire d'une maîtrise de mathématiques.

Il s'engage dans le milieu associatif au milieu des années 80 d'abord dans le domaine du soutien scolaire puis dans celui du civisme.

Il participe à la création de plusieurs radios libres notamment en 1987 Radio Berbère Tiwizi (kabyle).



Il rejoint ainsi France Plus en 1988 une association nationale de droits civiques qui travaille à défendre les valeurs de la République dans les cités et auprès des jeunes issus de l'immigration. Lors de la première affaire du voile en 1989, il est très impliqué pour défendre la laïcité et l'égalité entre les hommes et les femmes que la symbolique du voile menace sérieusement.

Toujours au sein de France Plus, il organise plusieurs campagnes d'inscriptions sur les listes électorales.

En 1992, il crée Démocratia une association dont l'objectif est de réconcilier les jeunes avec la politique. Il sera le premier à dénoncer l'implantation des mouvements islamistes dans les quartiers.

À partir de 1993 il rejoint le RPR derrière Charles Pasqua. Il participe à la campagne présidentielle de 1995 autour d'Edouard Balladur.

En 1996, il rejoint Idées actions d'Alain Madelin. Il y anime une commission traitant des thèmes de société.

Naturellement, il participe à l'aventure de Démocratie libérale quand Alain Madelin décide de s'émanciper de l'UDF. Il travaille à ses côtés sur les questions sociales.

Rachid Kaci sera candidat aux élections européennes de 1999 sur la liste menée par Nicolas Sarkozy. Il participe à l'équipe de campagne présidentielle d'Alain Madelin en 2002..

Il poursuit son engagement dans l'Union pour un Mouvement Populaire dont il brigue la présidence la même année lors du Congrès fondateur du parti en 2002. Il réunit près de 3,5 % des suffrages.

Très vite, il fonde un courant au sein de l'UMP : la Droite Libre de tendance libérale et républicaine qui devient une des composantes les plus actives du parti majoritaire. Un réseau se développe dans toute la France qui permet à Rachid Kaci d'animer plusieurs réunions sur différents thèmes.

En 2004, il s'associe à Nicolas Dupont Aignan pour présenter une liste lors du scrutin interne à l'UMP. Ils récoltent ensemble 10 % des voix face à Nicolas Sarkozy, élu alors président du Mouvement.

En 2005, Nicolas Sarkozy le nomme à la Commission exécutive de l'UMP. Il lui confiera au début de l'année 2006 une mission de rapporteur de la Commission des statuts du parti au moment de la réforme des statuts (choix du candidat à la présidentielle, place des nouveaux adhérents, démocratie interne...).

Parallèlement à son action politique, il a été l'attaché de presse du chanteur Kabyle, Aït Menguellet et organisateurs de spectacles. Il a participé au film de Yamina Benguigui, Mémoires d'immigrés en 1997.

Il est l'un des fondateur du Comité Francilien de la Défense de la Laïcité en 1998 et du Mouvement des Laïcs Musulmans de France en 2003.

Il est l'auteur de plusieurs articles et de deux ouvrages sur les questions du communautarisme, de laïcité et d'intégration.

Après avoir été candidat à l'investiture de l'UMP pour les élections présidentielles de 2007 dans le but de donner une tribune à ses idées et convictions, il a décidé de retirer sa candidature en faveur de Nicolas Sarkozy qu'il juge le mieux à même de battre la candidate de gauche.

## Ferhat Mehenni Imazighen Imoula

**Ferhat Mehenni**, né le 5 mars 1951 à Illoula en Kabylie (Algérie), est un chanteur et homme politique algérien d'origine kabyle.



Diplômé en sciences politiques de l'université d'Alger, Ferhat Menni fait sa percée dans le monde musical en 1973 en remportant avec son groupe Imazighen Imoula le premier prix du Festival de musique moderne d'Alger.

Il commence alors sa carrière de chanteur contestataire, hostile à la fois au pouvoir algérien et aux islamistes. Arrêté en 1977, il le sera une douzaine de fois encore par la suite. Condamné à trois ans de prison ferme en 1985, torturé, il sera gracié en 1987.

Présent dans le Vol AF 8969 d'Air France détourné en Décembre 1994, il en rechappe grâce à l'action du GIGN.

Cet homme qu'aucune épreuve n'a épargné est l'un des quatre fondateurs, avec feu Mustapha Bacha, Mokrane Ait Larbi et Said Sadi du Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD). Il en a démissionné fin mai 1997.

Quant au MCB-Coordination nationale, qu'il a créé lui-même le 4 avril 1993, il est vrai que Said Saadi lui avait fait un coup d'État vers la fin du boycott scolaire(1995). Ceci n'avait pas découragé pour autant cet infatigable militant de la cause amazighe puisqu'il avait aussitôt créé le MCB-Rassemblement national.

En 2001, suite aux assassinats de jeunes du Printemps noir par la gendarmerie algérienne en Kabylie, il prôna comme solution à la sortie de crise dans laquelle se débat depuis l'Indépendance l'Algérie, l'autonomie régionale. A cet effet, il a fondé le Mouvement pour l'autonomie de la Kabylie (MAK). L'assassinat de son fils aîné Améziane, le 19 juin 2004 à Paris, qui n'a pas été élucidé est peut-être lié à son engagement autonomiste selon lui.

Son intervention musclée lors du colloque Afidora à l'Assemblée Nationale, particulièrement médiatisée, a eu un important retentissement en Algérie, particulièrement en Kabylie.

Ferhat Mehenni est l'auteur d'un livre, **Algérie : la Question kabyle**, publié en 2004 à Paris aux éditions Michalon, où il exprime ses convictions autonomistes pour la Kabylie.

## Rachid Mimouni

« Rachid Mimouni, le célèbre écrivain algérien, lauréat de plusieurs prix littéraires. L'auteur de « L'honneur de la tribu » a marqué la littérature algérienne depuis les années quatre-vingt par ses nombreux ouvrages qui avait la mérite, que doit remplir toute œuvre littéraire digne de ce nom, de nous déranger, de nous sortir de notre confort, de nous entraîner dans des sentiers non battus et, bien sûr, de nous donner le plaisir, même grinçant, même brutal, de lire, de le lire. »



Rachid Mimouni est né le 20 novembre 1945 à Boudouaou (alma), à 30 kilomètres à l'est d'Alger, d'une famille de paysans pauvres. Il fréquente l'école primaire du village avant de continuer ses études secondaires à Rouiba. Il poursuit ses études supérieures à Alger (licence en sciences en 1968).

Assistant de recherche à l'Institut National pour la Productivité et le Développement Industriel, il obtient une bourse d'un an à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal au Canada où il termine sa post-graduation avant de revenir enseigner dans le même établissement à partir de 1976. Il enseigne également, à partir des années 90, à l'Ecole Supérieur du Commerce.

Membre du Conseil National de la Culture, Président de la Fondation Kateb Yacine, Président de l'Avance sur recettes. Il a également occupé le poste de vice-président d'Amnesty International.

Le 12 février 1995, Rachid Mimouni nous quittait. Sa mort surprit même ses proches. Rachid Mimouni a été admis en janvier 1995 à l'hôpital Cochin, à Paris.

Il fallut toute la persuasion de sa famille pour le décider à se soigner. Son état de santé n'était guère brillant à son arrivée à Paris. Pour prévenir toute menace intégriste, son hospitalisation fut tenue secrète.

Grâce à des soins intensifs, on le croyait tirer d'affaire. Un soir de février, il attendit que la poignée d'amis venue lui rendre visite quittât la chambre et alors que rien ne le laissait prévoir, il sombra dans un coma irréversible.

Rachid Mimouni mourut loin des siens, loin de l'Algérie. Pour ses amis qui ignoraient jusqu'à sa maladie, le choc fut terrible. Leur tristesse céda très vite la place à la colère.

« Il est mort de cette façon — en fugitif — dont meurent aujourd'hui quelques-uns des meilleurs Algériens... », écrivait un de ses amis dans la presse.

Le chanteur Matoub Lounès exprima quant à lui sa stupeur et s'interrogeait sur cette « tragique fatalité qui colle aux talons de l'Algérie. »

Rachid Mimouni est mort de maladie. Il n'a pas été exécuté par les intégristes. Pourtant ce n'est pas faute d'avoir été menacé. Sans protection aucune dans son pays, il constituait une proie idéale pour les tueurs.

Dès 1992, sa condamnation à mort était placardée dans la mosquée à quelques centaines de mètres à peine de chez lui. Malgré l'insistance de son entourage, il se refusa à changer de domicile. Il gardera les mêmes habitudes.

L'écrivain Tahar Djaout, son ami de longue date, tomba à son tour sous les balles des intégristes. Rachid Mimouni ressentit durement cette mort. Il lui dédiera son dernier livre, « La Malédiction », en ses termes : « A la mémoire de mon ami, l'écrivain Tahar Djaout, assassiné par un marchand de bonbons sur l'ordre d'un ancien tôlier ».

Le danger se faisait chaque jour plus proche. L'insécurité régnait partout. Nul n'était à l'abri. Rachid refusa de céder à l'affolement. Imperturbable, il poursuivra son travail.

C'est dans ce contexte que survint aussi la mort de son père, emporté par la maladie. Rachid était très attaché à son « vieux paysan de père ». Sa mort l'ébranla au plus profond de lui-même.

Dans « Une Paix à vivre », il décrit ainsi le paysan fier d'accompagner son fils à l'Ecole Normale. Au premier regard, on reconnaissait le paysan endimanché descendu dans la ville. Pour s'en convaincre il n'était que de voir l'énorme turban qui lui grossissait la tête ou le beau burnous blanc qui gardait encore les plis de son rangement. L'Algérie était à feu et à sang. Les menaces se faisaient chaque jour plus précises, plus imminentes. Le danger guettait maintenant ses enfants. Rachid se sentit coupable d'exposer ainsi la vie des siens. Il lui fallait partir et rapidement.

La décision n'était pas facile à prendre. Rachid craignait l'exil par-dessus tout.

Il pressentait quelque part que l'exil signifierait pour lui un non retour définitif. Il répétait souvent « Si je quitte l'Algérie, je perds mes sources de vie, je ne pourrai plus écrire ».

Il se résigna. Il quittera l'Algérie le 27 décembre 1993 au petit matin avec sa femme et ses enfants. Il n'y reviendra que pour y être enterré à côté de son père.

Ecrivain s'il en fut, Rachid Mimouni se lança très tôt dans l'écriture. A peine ses études en chimie et en économie terminées, sa seule préoccupation était d'écrire et surtout de se faire publier. Ce qui n'était pas une mince affaire en Algérie dans les années 1970.

Rien ne le découragera. Ni la censure qui n'a pas le courage de s'avouer et qui « estropie, édulcore le plus bénin des textes, une hérésie utilitariste qui veut privilégier l'ouvrage scientifique et technique en repoussant d'un revers méprisant ce qu'on commence à qualifier de littérature. »

Ni un régime arrogant et ne reculant devant rien pour faire taire les opposants. - Kateb Yacine fut très vite interdit de parole publique -.

Ni une pratique éditoriale et les magouilles qui, écrit Rachid Mimouni « laissent dormir les manuscrits des années durant en vue de faire réimprimer des livres dont les stocks d'invendus encombrant les rayons des dépôts. »

Son premier roman, « Le Printemps n'en sera que plus beau » ne fut publié qu'après des années d'attentes et de tracasseries bureaucratiques non sans avoir été amputé de plusieurs passages jugés subversifs. Rachid ne se découragera pas pour autant. Son obstination à écrire, à se faire éditer à tout prix n'avait d'égal que son courage.

Face à un Pouvoir qui ne supporte aucune remise en cause, Rachid Mimouni, sans aucun appui, sans moyens, isolé du monde extérieur, fera front, seul. « Si hier, avec courage et talent, nos aînés se sont levés pour dénoncer l'oppression coloniale, leurs épigones ne doivent pas se tromper d'époque », écrit-il.

# CARTE GEOGRAPHIQUE DE LA KABYLIE





# L'ALPHABE KABYLE

Tifnagh Aɣgar (1)	Neo-Tifnagh Script (2)	Latin Script (3)	Sound (English) (4)	Amedya / Example	WWW Character (5)	
·	·	a	a	arrac	boys	a
⊖	⊖	e	arabic ع	aæbbud	stomach	<
	⊖°	b	occlusive b	bibb	to carry	b
	⊖°	b°	velar b	ibb'i	he took	b°
	⊖°	b	spirant b	bru	to free	b
C	C	c	"sh"	acengu	enemy	c
^	€	č	"tch"	ečč	eat	te
^	^	d	occlusive d	nadam	drouiness	d
	^	d	spirant d	amdan	person	d
E	E	d	emphatic d	idelli	yesterday	d'
		e	e (schwa)	els	to wear	e
∩	∩	f	f	afeg	to fly	f
×	×	g	occlusive g	agrud	kid	g
	×	g	spirant g	tagmatt	brotherhoodg	
	×°	g°	occlusive velar g	tug°di	fear	g°
	×°	g°	spirant velar g	ag'laf	flock of birds	g°
†	†	g	—	urgin	never	dj
⋮	≡	h	h	hud	to demolish	h
	⋮	h	arabic ح	hul	to stir	h'
I	I	j	soft (French) j	ajenwi	knife	j
∴	⇒	k	occlusive k	ibki	monkey	k
	⇒	k	spirant k	akal	land / soil	k
	⇒°	k°	occlusive velar k	ak°	all	k°
	⇒°	k°	spirant velar k	ak°er	to steal	k°
		l	l (non emphatic)	tili	shade / shadow	l
□	□	m	m	imi	mouth	m
		n	n	iri	to say	n
⋮	≡	q	—	taqabact	machetta	q
	≡	q°	velar q	aq°rab	briefcase	q°
○	○	r	rolled r	iri	edge	r
⋮	⋮	r	emphatic r	rwiq	I am full	r'
⊙	⊙	Y	French "r"	ayrum	bread	gh
⋮	⋮	s	s	asif	river	s
+	⊕	s	emphatic s	sabun	soup	s'
⊕	⊕	t	occlusive t	ntu	to stick in	t
	⊕	t	spirant t	tamart	beard	t
⊕	⊕	t	emphatic t	tit	eye	t'
⋮	⋮	u	u as in "full"	ul	heart	u
⋮	=	w	w as in "way"	awal	word	w
⋮	⋮	x	Greek "X"	axxam	house	x
⋮	⋮	x°	velar x	ax°lendj	type of bush	x°
⋮	⋮	y	y	ayla	property	y
⋮	⋮	z	z	izimer	lamb	z
#	#	z	emphatic z	azar	root	z'

## Chiffres Amazigh

La plupart de ces nombres sont de moins en moins utilisés, mais ils sont toujours employés par le Touaregs au sud.

0 = Ilem

1 = Yen, Yiwen (M), Yiwet (F)

2 = Sin (M), Snat (F)

3 = Krad

4 = Kuz

5 = Sem

6 = Sed

7 = Sa

8 = Tam

9 = Tza

10 = Mraw

Pour former les autres nombres de onze vers le haut, nous ajoutons les nombres d'unité (de 1 à 9) aux dizaines, aux centaines, aux milliers .. etc

11 = Mraw yen

12 = Mraw sin

15 = Mraw sem

16 = Mraw sed

18 = Mraw tam

19 = Mraw tza

20 = Werrem

30 = Kradet

40 = Kuzet

50 = Semmuset

60 = Seddiset

70 = Sat

80 = Tamet

90 = Tzat

23 = Werrem krad

39 = Kradet tza

44 = Kuzet kuz

57 = Semmuset sa

65 = Seddiset sem

71 = Sat yen

82 = Tamet sin

99 = Tsat tza

100 = Twines

300 = Krad twines

500 = Sem twines  
900 = Tza twines  
473 = Kuz twines sat krad  
631 = Sed twines kradet yen  
932 = Tza twines kadet sin  
1000 = Agim  
3000 = Krad Agim  
9000 = Tza agim  
2004 = Sin agim kuz  
76415 = Sat sed agim kuz twines mraw sem  
100,000 = Twines agim  
1,000,000 = Ifedh  
100,000,000 = Twines ifedh  
800539410 = Tam twines ifedh, sem twines kradet tza gim kuz twines  
mraw  
1,000,000,000 = Ifedhgim  
3,400,000,000 = Krad ifedhgim kuz twines ifedh